

**PAGES
MANQUANTES**

W. LEGAULT

Horloger, Bijoutier et Opticien

Tient un stock des plus variés et des plus modernes.

Toutes réparations : celles des montres est une spécialité de l'établissement.



Le Département d'Optique est complet, up-to-date et d'après les procédés et formules basés sur l'expérience.

PRIX MODERES,

626, Parc Lafontaine, Montréal.

Memento!

N'oubliez pas que le **Grand Concours de Noël du "Samedi"** vous donne la chance de gagner des prix de belle valeur entre autres

**Une Bague en Or et
Diamant.**

Une Lunette d'Opera

Une Plume-Fontaine

N'oubliez pas que 253 prix seront donnés dans ce concours facile et devant durer en tout 12 semaines.

N'oubliez pas que vous pouvez encore entrer dans ce concours, en vous procurant le **Samedi-Noël** et les numéros parus depuis. Lisez bien les explications.

Ivrognerie Guérie

Comment une Montréalaise guérit son mari de l'ivrognerie avec un remède secret.



"Je tiens à vous dire que le remède "Samarita" a guéri

mon mari de son ivrognerie et si vite, si aisément, que j'en suis étonnée. Que je suis heureuse d'avoir eu confiance et d'avoir écrit pour un échantillon gratuit! Cet échantillon que vous m'avez envoyé a mis un frein à sa passion, et avant que j'eusse fini de lui faire prendre le traitement

complet que j'ai fait venir ensuite, il était guéri pour de bon. Je lui ai administré dans son thé votre remède sans goût et sans odeur, et il ne s'en est pas aperçu. Je veux que d'autres le sachent et vous prie de publier ma lettre. La santé de mon mari est meilleure sous tous les rapports."

Paquet à essai et brochure contenant tous les détails, témoignages et prix, dans une enveloppe ordinaire cachetée, envoyés sur réception d'un timbre de 2 centins. Correspondance confidentielle. Adressez : THE SAMARIA REMEDY, CO., 56 Jordan Chambers, rue Jordan, Toronto, Can.

Bon à Savoir

Il peut fort bien arriver que quelques personnes du dehors, ou même de Montréal, désireuses de se procurer

L'Almanach du Samedi

n'en trouvent plus à vendre dans leur voisinage. Ces personnes pourront le recevoir en envoyant dix cents, leur nom et leur adresse aux éditeurs-proprétaires,

POIRIER, BESSETTE & Cie,

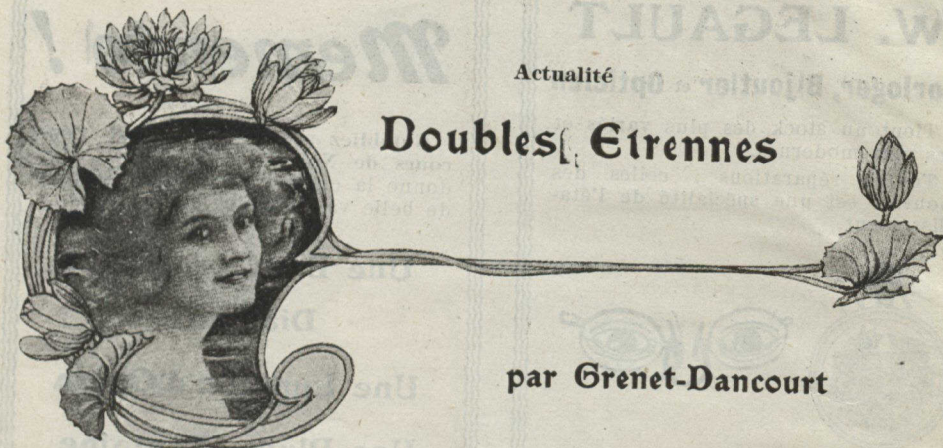
200, boul. St-Laurent,

Montréal.

Actualité

Doubles, Etrennes

par Grenet-Dancourt



Le pauvre vieux vendait un joujou ridicule:
Un horrible pantin qui faisait la bascule,
"C'est quatre sous!" criait le vieux tout en marchant,
Mais la foule passait et laissait le marchand
Agiter ses pantins dont la robe fanée
Prouvait qu'ils n'étaient pas nouveauté de l'année.
C'était pitié de voir ce vieillard chancelant
Solliciter, craintif, les regards du chaland.
Des bambins, par moments, le suivaient dans sa course,
Pour mieux voir les joujoux trop coûteux pour leur bourse
Ils entouraient le vieux, s'attachaient à ses pas,
Et lui leur souriait et ne les chassait pas.
Or, il se faisait tard, la foule fondait, lente.
Quelques marchands encor criaient: "Voyez la vente!"
Derniers appels jetés aux derniers amateurs.
Dans les cafés déserts, plus de consommateurs.
C'était tout. Et le vieux, de sa voix chevrotante,
Criait toujours: "Voyez, messieurs, voyez la vente!"
Il allait s'éloigner, quand deux jeunes époux
Vinrent à lui pour voir de plus près ses joujoux.
Ils semblaient peu pressés, malgré l'heure tardive,
La femme examina les pantins, attentive,
Et dit: "J'en veux prendre un, Bébé sera content.
Cela l'amusera." Puis, au bout d'un instant:
"Combien?" "C'est quatre sous." Timide, elle se penche
Et dit à son mari: "Donne une pièce blanche."
Et le vieux reste là, muet, suivant des yeux
Le couple qui s'enfuit et disparut joyeux.
Je m'étais, en voyant agir la jeune femme,
Senti bouleversé jusques au fond de l'âme;
Et, tout ému, je vis, comme dans un brouillard,
Et sourire l'enfant et pleurer le vieillard.

La Revue Populaire

PARAIT TOUS LES MOIS

ABONNEMENT:

Canada et Etats-Unis:

Un An: \$1.00, - Six Mois: - - - 50 cts

Montréal et Etranger:

Un An: \$1.50 - - Six Mois: - - 75 cts

Par Poste - - - - - le No 15 cts

POIRIER, BESSETTE & Cie

Editeurs-Propriétaires,

200, Boulv. St-Laurent, MONTREAL

Tél. Bell Main 2680

Vol. 3, No 1, Montréal, Jan. 1910

Actualités

JE viens de relire, un peu à votre intention, un article paru l'an dernier dans le "Boston Sunday Globe" et consacré au "Jour de l'An à travers les siècles". Il y est démontré que presque chaque mois a eu l'honneur d'être celui où commençait l'année. Quelquefois la date était choisie parce qu'elle coïncidait avec certaine particularité se rattachant au soleil; mais le plus souvent c'était à cause d'une condition agricole, ou d'un grand événement. Parfois, aussi, ce fut sans aucune raison spéciale.

Pour les Grecs, l'année commença d'abord le 1er septembre, puis le 1er juillet à cause des Jeux Olympiques. Sous Alexandre, ce fut le 29 août. Une chronologie juive ayant assigné le 1er octobre comme la date de la création du monde, le commencement de l'année fut fixé en conséquence. Quant aux Romains, ils adoptèrent successivement le 24 avril, le 1er mars, puis le 1er janvier, ce qui a été

maintenu par plusieurs peuples.

Les indigènes du Mexique commençaient l'année aux semailles du printemps, les Egyptiens à la crue du Nil et les gens de l'Inde à la crue du Gange, ce qui rendait la date très mobile. Les Russes retardent de douze jours sur nous. Et ainsi de suite.

Presque partout et presque à toutes les époques, le commencement de l'année a été une occasion de réjouissance. Plusieurs peuples y fixaient l'ouverture d'un carnaval ou de saturnales. D'autres offraient aux dieux de grands sacrifices d'hommes et d'animaux. En Europe, les cloches jouèrent un grand rôle comme signal de fête.

Ce sont les Chinois qui ont inventé les visites du Jour de l'An, l'échange des cartes et l'absorption de liqueurs enivrantes tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre.

La coutume des cadeaux du Jour de l'An est retracée jusqu'à 2,500 ans avant Jésus-Christ, en Egypte.

Durant le Moyen-Age, et même après, des rois, des reines et des nobles obligèrent les gens à leur offrir des étrennes. Henri VIII et Charles Ier d'Angleterre, exigèrent même que ce fut en argent. Cette obligation est maintenue de nos jours en Perse et même en Turquie.

Dans quelques pays, on marque le passage d'une année à l'autre par des feux de joie. Dans l'Herzégovine, ce jour-là, on plonge dans l'eau quelques ivrognes invétérés. En Dalmatie, les gens de mauvaise conduite étaient autrefois obligés, le 31 décembre, d'aller formuler de bonnes résolutions devant leur curé. Enfin, en Grèce, en mémoire de la perte de la liberté, le commencement de l'année fut longtemps une occasion de deuil et de prières.

Pour nous tous, lectrices et lecteurs, souhaitons que 1910 soit heureux et fécond du commencement à la fin.

D'Argenson.

DANS LE RANG DU BORD DE L'EAU

Le père Dédé et Titoune

Par Mistigris

J'ETAIS arrivé du midi, un 31 décembre; le voyage, une visite chez le bedeau Bolduc et surtout la chaleur du poêle à trois ponts me faisaient presque cogner des clous malgré moi. Mais Lésime, les deux mitasses dans le fourneau, persistait soi-disant à attendre quelqu'un du village, marquant les quarts d'heure en servant un petit verre. Sur le coup de dix, il se mit à fumer en faisant: bèque! bèque! bèque! ce qui chez lui est toujours l'indice d'une émotion ou de quelque souci.

—Y a-t-il quelque chose qui gratte, Lésime?

—Pardonnez... Je pensais à ce pauvre défunt père Dédé Ticlair. On l'aura pas, c'te année pour le jour de l'An; eh ben, vous allez p'têt trouver ça un peu gros, mais c'est pourtant la vérité du Bon Yeu que j'en sus content. A mener des vies comme y en a qu'en mènent, vaut autant être de l'autre bord. C'est mon idée et c'est pas d'hier que je pense ça.

—Le père Dédé Ticlair?

—Mais oui. Il était connu comme le bureau de poste dans la paroisse. Les premières années que vous veniez par icite, c'est lui qui charpentait pour le rang. Quand on faisait nos bis, c'est lui, vous vous en souvenez ben, qui plantait un saut morissette sur la couverture avant de mettre le bouquet.

—Oui, oui, je me rappelle...

—Vot' défunt père l'a ben connu, ils ont assez rôdé ensemble dans le rang... Eh ben, il est mort d'un coup de fret attrapé y a juste un an à soir, par la faute à sa seconde femme, la Luce Lanouette. Celle-là manqualement que vous pouvez pas vous en remettre. Ça vient d'en deça du Petit Brûlé, des ramasseux de fruta-

ges, des flancs mous, des v'limeux... j' m'en cache pas. C'est là qu'il a fait sa connaissance en allant qu'ri quelqu'un pour tenir sa maison. Je me demande oussu qu'il avait les yeux quand il a pêché ça. Du bon monde, je veux ben, pour la conduite et la religion, mais un vrai chicot, pour le restant. Maigre, la chère criature! que la viande y décollait presque de dessus les os. Et pis rien qu'en la voyant, on voyait ben que c'était ostiné, toffe et retoffe.

Bèque! bèque! bèque!

Ça faisait une différence avec sa défunte, la Zoé, une belle femme dans les deux cents, m'sieu, ragoûtante, toujours propre, et, même quand son apsmé la gava-gnait, toujours en l'air et avenante. Ce que c'est!... Quand le bonhomme a r'soud avec la Luce, on n'a pas fait grand' remarques. C'était toujours ben ienque pour faire son train et son manger. Avoir parlé, y en a qu'auraient cru que le rang était jaloux de voir aller chercher quelqu'une de bord en bord de la montagne. Aussi ben fermer sa goule et endurer.

Bèque! bèque! bèque!

Mais, tordon de torviande! v'là-t-y pas, un beau dimanche, que le curé annonce les bans de Dédé avec la Luce... Je vous assure que c'en a réveillé plusieurs qui se préparaient pour le sermon. On n'en revenait pas! Jusqu'à monsieur le curé qui faisait semblant de chercher sa fève dans sa tabaquièrre. Pis, bang! v'là la Carpenquier qui perd connaissance.

—La Carpenquier?

—Oui, la femme du digneux, autrement parlé: la fille du père Dédé. Ça se trouvait que c'était à la messe qu'elle avait le premier vent de la nouvelle. C'était un peu roffe, dites-moé ce que vous voudrez. Si

Le père Dédé et Titoune

encore y avait eu de la brouille entre le bonhomme et sa fille, mais non, ça s'aimait pour tout de bon; et le bonhomme, y



Il s'est faite sa grande toilette...

passait quasiment pas un quart de journée sans aller voir Titoune, le petit garçon à la Carpenquier. C't'enfant-là, c'était son adoration. Vous comprenez ben que la Luce avait arrangé ses flûtes numéro un extra. A s'était dit: " Si y savent l'affaire, y vont faire le yâble au vieux; la Carpenquier va monter le Rang sans dessus dessous; Titoune va brailler comme un excrément et le bonhomme qu'est mou va tout lâcher."

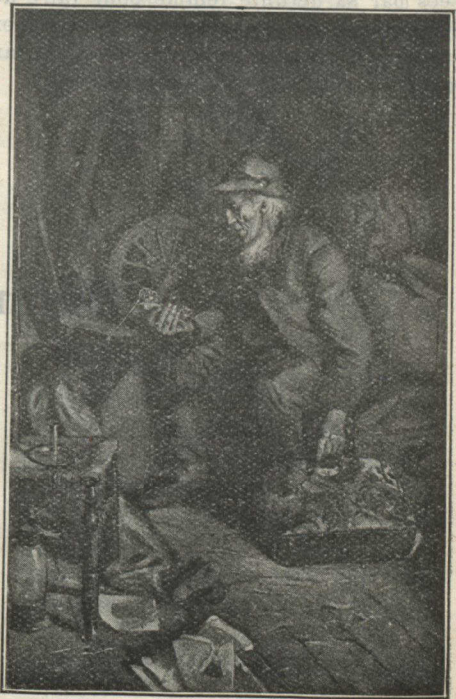
Bèque! bèque! bèque!

Toujours qu'y se sont mariés. La Carpenquier a fait assavoir à son père que la maison restait toujours grande ouverte pour lui, mais nixe! pour la Luce. Quand la Luce a vu ça, a s'est mis en trente-cinq pour que le bonhomme y alle pas. Quand y allait, c'était des tragédies sans bon sens. Pour avoir la tranquillité, y a pu r'été. Mais la tristesse l'a pogné. Cet hom-

me-là a changé bout pour bout dans le temps de le dire. Il est devenu sans soucis, mal attelé, plié comme s'il aurait toujours eu un jouque sur les épaules et deux grands siaux au bout. Point voir sa fille, surtout point voir son Titoune, c'était sa mort en petites miettes. Des fois j'y parlais de ci, de ça, des choses de rien pour pas faire semblant de savoir ses tribulations. Il répondait comme un néré qui commence à revenir et qu'a perdu le fil. On voyait qu'il avait, comme disait ma défunte mère, quèque chose de détar-geté dans le coeur. Pauvre Dédé!

Bèque! bèque! bèque!

Ça été comme ça en respirant jusque dans le mois de décembre de l'année dargnière. C'était pus un homme, c'était une vraie clanche de porte; maigre, sec, rata-



Il s'est mis à emplir tant qu'il pouvait son porte-manteau.

tiné, les yeux comme des vitres barbouillées. Et la Luce, m'sieu, coriace, portépi-que plus qu'un paquet d'épingles. Je peux

en parler en suffisance de cause, comme on dit, pisque a m'avait mis quasiment à la porte au sujet de ce qu'en parlant avec lui pour de la moulée, j'y avais dit que Titoune avait la grosse gorge et qu'il braillait après son grand-père. Un coup pour me faire tuer! Et p'têt ben, j'y pense souvent, p'têt ben la cause du reste. De faite, quand j'ai été parti, c'est lui qui me l'a dit sur son lit de mort par après, y s'est mis à jongler, pis à jongler encore, pis jongle donc! Toujours que la veille du Jour de l'An y a pas pu résister. Tant ben que mal, comme s'il sentait que c'était sa dargnière visite dehors, il s'est faite sa grande toilette en disant qu'il allait chez le notaire pour avantager la Luce. Il voulait la licher pour pas qu'a se remette dans ses pattes. Après ça, il est monté dans le grignier oussqu'y avait des bebelles ramassées par sa défunte femme pour faire des étrennes et qu'elle avait achetées à l'encan en ville. Là, il s'est mis à emplir tant qu'il pouvait son porte-manteau. Pis, il

l'a jeté dans un tas de neige le long de la maison, après quoi, il a dit qu'il partait. De faite, il est parti, pis il est revenu par derrière la grange pour qu'cri le porte-manteau. Mais v'là que la Luce le voit et part après lui. Et lui se met à courir, comme un perdu, dans la neige, dans les trous, timbant, se relevant, râlant comme un chevreuil rendu au bout, jusqu'à ce qu'il arrive chez sa fille, là iousque qu'il s'est écrapoutillé en disant entre deux souffles:

—Titoune!

Bèque! bèque! bèque!

Le pauvre vieux, il a voulu mourir chez son gendre avec Titoune ora la couchette. Ça été une fin douce, pas grand' souffrance, comme un grand contentement d'être parmi du monde. Et nous autres, on y était presque toujours et on a passé pour ben dire not' carnaval avec lui. On ne d'a pas regretté, non sûr, pas moé toujours. Pauvre Dédé!

Bèque! bèque! bèque!

Bonne Année

Je suis un tout petit pinson
Qui viens te chanter sa chanson
Chère grand'mère,
Le doux chant qu'en ce jour béni,
Il gazouille au bord de ton nid
Tant éphémère.

Ma voix jette aux échos ses voeux:
Santé, joie et longs jours; je veux
Ici te dire
Ce qu'un tendre coeur d'oiselet,
Qui ne craint pipeau ni filet,
Tout bas m'inspire.

Ma jeune âme est pleine de toi
Et tes désirs seront ma loi;
Mes pleurs, mes fièvres
D'enfant gâté s'apaiseront
Pour peu que je sente à mon front
Vibrer tes lèvres.

Vis des jours calmes et nombreux,
Sois heureuse entre les heureux
Et, chose extrême,
Si je suis méchant quelque jour
Pardonne au doux pinson d'amour
Qui chante et t'aime.

Juana Richard-Lesclide.



Diners de Famille

Par J. Normand

Aux grands diners de famille,
—Que la famille fourmille
Ou qu'on soit très espacé—
Ainsi que le veut l'usage,
Chacun est, suivant son âge,
Ou plus ou moins haut placé,
Les grands, à l'air respectable,
Sont toujours les mieux lotis...
Et c'est au bout de la table
Que l'on met les plus petits.

Leur tenue est nette et sage.
Quand on leur offre, au passage,
Les plats dorés ou fumants,
Ils jettent, avant d'en prendre,
Un oeil anxieux et tendre
Du côté de leurs mamans,
C'est ce verdict équitable
Qui règne, sans démentis,
Là-bas, au bout de la table
Où l'on met les plus petits.

Avec leurs frimousses roses,
Ils se moquent bien des choses
Qu'on dit "en société",
Et leur bon sens très pratique
Préfère, à la politique,
Une tranche de pâté.
Pendant qu'à grands cris on table
Sur les chances des partis...
Là-bas, au bout de la table,
Ils mangent, les bons petits.

Leurs mimiques attendries
Vont aux fines chatteries
Que leur promet le dessert:
Fruits glacés qu'on dresse en cône,
Mandarines d'un beau jaune
Sur les mousses d'un beau vert.
Pour ce régal délectable
Ils ont des regards gentils
Là-bas, au bout de la table,
Les petits, les tout petits.

Mais, hélas! qui n'a sa peine?
Souvent leur attente est vaine,
Car, prudente jusqu'au bout,
La maman—qu'on se le dise—
N'admet qu'une friandise
Alors qu'on voulait "de tout"!
C'est le deuil inévitable
Des rêves anéantis,
Là-bas, au bout de la table
Où l'on met les tout petits.

Chers enfants, séchez vos larmes!
Certes, il est plein de charmes
Le spectacle merveilleux
De ces choses raffinées
Dont les grâces contournées
Vous écarquillent les yeux,
Mais quel piège épouvantable
Pour vos frères appétits!
Petits du bout de la table,
O tendres et chers petits!



D'ailleurs, dans bien peu d'années,
—Ainsi vont les destinées!—
Ne vous trouverez-vous pas
Parmi ces personnes graves,
Parmi ces grands, ces burgraves,
Que vous enviez tout bas?
Vous prendrez l'air redoutable
Des vieux... qui seront partis...
Tandis qu'au bout de la table
S'assoieront d'autres petits.

Au lieu de votre humble chaise,
Vous occuperez à l'aise
Une des places de ceux
Qui bavardent sans vergogne
En sablant l'ardent bourgogne
Et le champagne mousseux,
Grands singes—race irritable!—
Vous verrez les ouistitis
Grouiller au bout de la table,
Là-bas, petits, tout petits.



Exempts des anciens supplices,
Vous connaîtrez les délices
De ces menus débordants;
Mais vos estomacs malades
Souvent les trouveront fades...
Ou vous n'aurez plus de dents.
Et le regard lamentable
De vos yeux appesantis
Ira vers le bout de table
Où l'on met les tout petits.

Allons, enfants, qu'on relève
Ces jolis fronts pleins de rêve,
Ces jolis fronts chevelus,
Et, sans envier personne,
Contents de ce qu'on vous donne,
Ne demandez rien de plus,
Car la place souhaitable
Est—je vous en avertis!—
Le bout, le bout de la table
Où l'on met les tout petits!





HISTOIRE D'UN CADEAU

Le Vase Brisé

L'AUTRE soir, je songeais, en quête d'un sujet de chronique, quand survint un de mes amis.

—Je ne te dérange pas?

—Mais non...

Je voyais à son air narquois, qu'il en avait une bien bonne à raconter.

—D'ailleurs, tu ne regretteras pas ton temps. L'histoire que je t'apporte est d'actualité encore, — dernier écho des étrennes,—et je crois qu'elle vaut d'être écoutée.

—De quoi s'agit-il?

—D'un mariage rompu... Le "Vase Brisé" ou l'"Avaro amoureux". Le sujet est vieux, mais l'anecdote est nouvelle, inédite...

"Il faut, avant tout, que je te présente mes héros: Lui, d'abord, le comte,—inutile de le désigner plus clairement,—ses amis reconnaîtront sans peine le collectionneur de médailles.

"C'est notre "Harpagon", mais un Harpagon chic, "modern-style", cachant, sous des dehors mondains, une âme cupide de revendeur à la ferraille.

"C'est le mot... Sa collection de médailles anciennes est pour lui non pas une passion, mais une affaire... un ingénieux moyen de brocanter sans déchoir ni payer patente.

"Au physique, un homme de quarante-cinq ans, bien conservé, comte authentique, ayant de la branche, des manières courtoises, un peu hautaines, de prince ou d'ambassadeur.

"Au fond, un vulgaire fesse-mathieu, un maquignon roublard dont les grands airs en imposent.

"Il mène un train de vie modeste... frisant la désinerie, mais qu'on explique par ses goûts simples. D'ailleurs, il est membre zélé de plusieurs comités de bienfaisance, et sait donner avec appareil, quand il le juge à propos.

"Voici maintenant sa fiancée qui est, en même temps, sa parente: ils "cousinent" de loin.

"Elle, c'est une Parisienne, Mme Pauline C..., une sémillante veuve,—la belle Pauline, comme on dit dans son monde,—a vingt-huit ans, des yeux noirs superbes, un esprit endiablé et douze cent mille francs de dot, ce qui ne gâte rien.

"Le collectionneur avait jadis courtisé sa parente, laquelle lui préféra un brillant clubman qui la battait, dit-on... Depuis la mort de celui-ci, le comte s'était remis sur les rangs, et la jolie veuve, aujourd'hui revenue chez ses parents, ne voyait pas d'un mauvais oeil ce modèle de constance.

"Conseillée par sa mère, instruite par une expérience malheureuse; elle appréciait les qualités solides de son fidèle cousin.

"Cependant, elle n'avait pas dit oui, encore, bien qu'on considérât l'affaire comme conclue... Cette Parisienne, fine comme l'ambre, n'avait pas pu ne pas remarquer certains côtés pratiques de son fade soupirant, et elle hésitait...

"Les choses en étaient là, lorsqu'un incident est venu rompre le roman, pour toujours cette fois... N'y touchez pas, il est brisé!

"Il y a deux semaines, la veille du jour de l'an, le comte invita sa fiancée à venir

choisir elle-même le bibelot qu'il lui offrait tous les ans à titre de parent, disait-il.



Mme Pauline C..., une sémillante veuve...

“ Pour un homme même généreux, promener une femme dont on est épris à travers le bazar parisien, est une épreuve délicate, et l'offre était méritoire, venant de sa part. Mais, je te l'ai dit, le comte est un habile homme, sachant faire un sacrifice à propos...

“ Il sentait le besoin de dissiper certaines préventions, et avait la douce perspective de parler en maître, bientôt!

“ Tout se passa fort bien d'ailleurs ; Mme C..., n'ayant rien trouvé qui la tentât particulièrement, avait fini par déclarer qu'elle s'en rapportait au goût de son adorateur, qui se félicitait de sa diplomatie, sûr désormais de s'en tirer dans les prix doux.

“ Ils s'en revenaient joyeux, rue Lafayette, Pauline tomba en arrêt devant une boutique d'antiquaire... Il y avait là, dans la vitrine encombrée, un vase en

vieux Sèvres, pâte tendre, une pièce unique, haute de soixante centimètres, parfaitement conservée et de bonne époque.

“ Muette d'admiration, Mme C..., contemplait cette merveille. Son cavalier en supputait le prix, tandis qu'une sueur d'angoisse perlait à ses tempes... Ses artères battaient...

“ Cela ne dura qu'une seconde. Déjà, le gentilhomme domptant son émotion, introduisait son amie dans le magasin... Comme tu le vois, c'est un homme fort capable d'héroïsme, quand il le faut.

“ Le cœur bourrelé, mais souriant toujours, il s'enquit du prix :

— Douze cents francs...

Le comte ne sourcilla pas :

— Très bien, fit-il d'un ton détaché. Je l'achète.

“ Avec un geste fastueux de grand seigneur, il prit son portefeuille, en tira... un carré de bristol :

— Voici ma carte. Je le ferai prendre demain.

“ La promenade si bien commencée, s'achevait en catastrophe, mais Pauline



... il arrivait chez ses amis...

était au septième ciel. Le comte, moins à l'aise, s'empressa de la reconduire chez ses parents, qui, instruits du beau geste,

Le Vase Brisée

renchérent sur les éloges de leur fille. Le prétendant, de plus en plus gêné, écourta ces compliments, trop cruels pour lui.

“ Il avait l'impression d'être dans une fournaise; il sentait son vernis de gentilhomme prêt à craquer à cette température excessive.

“ Prétendant un rendez-vous, il partit à pied afin de calmer ses nerfs ébranlés.

“ Sitôt seul, son naturel, un instant chassé par la présence radieuse de Pauline, revint au galop.

“ L'amour est un grand maître, et le comte sans doute était sincère tout à l'heure, mais, depuis, il avait réfléchi, et n'avait plus qu'une idée: se tirer de ce mauvais pas à bon compte...

“ Pris par la bourse et par le cœur, il maudissait sa sottise, donnait au diable tous les marchands parisiens, qui sont de “fièffés coquins...”, un peu plus, et il eût accusé Pauline d'avoir machiné cette sortie.

“ Tout en déambulant, il cherchait quelque moyen adroit de rompre le marché, sans rompre le mariage, objet de ses vœux, et ne trouvait rien, pas une idée... Son cerveau de revendeur rompu à toutes les ruses, ne fonctionnait plus.

“ Le lendemain, après vingt-quatre heures de méditation et de trances, il en était au même point, et, pourtant, il fallait agir! Sa pendule marquait trois heures, et sa fiancée l'attendait, lui, et le vase, vers cinq heures, comme chaque soir...

“ La mort dans l'âme, il prit une liasse de billets bleus, et se dirigea vers le magasin, la “caverne” de l'antiquaire, bien résolu à défendre sa bourse par tous les moyens.

“ Qu'allait-il faire? Il ne le savait pas au juste, mais il espérait contre tout espoir...

“ Après tout, le marchand n'ayant pas reçu d'arrhes, avait très bien pu vendre l'objet à un autre.

“ Parvenu devant la boutique, il eut un choc au cœur en constatant que le Sèvres n'était plus là:

“—Et mon vase? questionna-t-il d'une voix fiévreuse.

“ L'antiquaire, debout sur le seuil, leva

les bras au ciel.

—Hélas! gémit-il, il est brisé...

—Brisé!... balbutia le comte, suffoqué de joie.

“ Le marchand le conduisit devant ce qui restait du vase, dix morceaux recueillis précieusement:

—C'est un accident, expliqua-t-il; cela peut se réparer, certes, mais quelle perte pour moi! Croyez, monsieur le comte, que je regrette plus que vous...

“ Le comte, pensif, considérait les débris étalés sur un meuble, et, peu à peu, une idée géniale, l'idée vainement cherchée jusque-là, naissait dans son esprit de maquignon retors: acheter le vase au rabais, et l'offrir comme neuf... intact..., en mettant la casse sur le dos du garçon livreur!

—J'en serai quitte pour simuler une plainte en remboursement, pensait-il, et le tour sera joué.

“ Il tira son portefeuille:

—Je le prends... Combien?

—Trois cents...

—C'est cent de trop; mais les voici. En revanche, je vous demande le secret. J'ai des raisons,—des raisons de délicatesse,—pour vouloir que personne ne connaisse cet achat.

“ L'antiquaire, se rappelant la jolie visiteuse de la veille, esquissa un sourire entendu:

—Je comprends... Monsieur peut compter sur notre discrétion. Où faudra-t-il envoyer?

—Chez moi, je veux dire chez ma parente, Mme C..., rue Cambon, d'où je l'expédierai par chemin de fer, ce soir même. Par conséquent, emballez-le avec soin et faites porter au plus vite.

“ Sur ce mot, il sortit d'un pas allègre, le pas souple, élastique d'un jeune homme qui se rend chez sa fiancée.

“ Il faisait un temps grisâtre, mais jamais le ciel n'avait paru plus beau à notre avare amoureux:

—Cela ira comme une lettre à la poste, songeait-il... Seul, le marchand pourrait vendre la mèche, mais j'ai sa parole... D'ailleurs, j'y veillerai; j'ai prévu cela... J'ai tout prévu! insistait-il en se redres-

sant fièrement, et cambrant le torse devant la glace d'un pharmacien.

“ Une heure plus tard, il arrivait chez ses amis, annonçait que le vase de Sèvres était en route... Comme la veille, il fut comblé d'éloges qui lui parurent délicieux, cette fois-ci...”

“ Jamais Pauline n'avait été plus aimable, et le gentilhomme acceptait d'un coeur chaleureux tous ces éloges mérités, jouissait de son triomphe, sans remords ni appréhension.

“ Qu'avait-il à craindre?... Il avait tout pesé, tout prévu...”

“ Pauline, tout à la joie, elle aussi, brûlait de voir, de tenir enfin entre ses doigts mignons le merveilleux Sèvres découvert par elle.

“ Les yeux brillants, l'oreille tendue, elle tressaillait au moindre bruit. Enfin, le timbre vibra, et notre petite fougueuse, se levant d'un bond, courut dans l'entrée, entraînant tout le monde.

“ A la vue de la caisse trop bien close qui retardait son plaisir, elle eut un geste d'impatience:

— Mon cousin, pourquoi cette caisse ? C'est vous qui l'avez demandée?...

— Non, répondit le comte effrontément, mais comme il s'agit d'un objet rare, fragile, l'antiquaire a pensé que deux garanties valaient mieux qu'une...”

“ Cependant, le valet de chambre apportait les outils demandés pour faire l'ouverture, et le comte voulut procéder lui-même à cette opération:

— J'ai d'habitude de cela comme tous les collectionneurs, et je pense avec notre marchand qu'on ne saurait prendre trop de précautions.

“ Tout en parlant, il s'était mis à examiner la caisse sur toutes ses faces. Il la

palpa, l'ausculta, vérifia la fermeture, comme il eût fait pour une boîte de bijoux arrivant par la poste. Puis, désignant une marque produite par un choc sur le bois tendre:

— Quelles brutes, ces livreurs! maugréa-t-il... On aurait dû retenir celui-ci pour qu'il assiste à l'ouverture... Sait-on jamais?...

— Faites vite, implorait la maman... Vous nous faites languir...

“ Quant à Pauline, si impatiente tout à l'heure, elle se taisait... Ces préparatifs prolongés, ces insinuations, toute cette mise en scène avaient donné l'éveil à la fine mouche... Un soupçon, vague encore, naissait en elle et ses yeux noirs brillaient.

“ Le comte, sans défiance, continuait sa petite comédie... Lentement, délicatement, il souleva le couvercle, planche par planche, plongeant la main dans la paille, et laissa échapper un juron:

— Saprelotte!

— Quoi donc ? demanda la mère anxieuse.

— Le vase est brisé ! répondit-il d'un ton brusque, rageur. Je savais bien...

“ Et il montrait un fragment de porcelaine d'où pendait une papillote de papier...”

“ La belle Pauline se précipita, le bousculant presque... D'un geste sec, elle culbuta toute la paille recouvrant l'objet, et la supercherie apparut visible, si visible que le comte blémissait dans son coin!

“ Le vase, le beau vase, était là, écartelé, étalant ses membres épars sur un lit de fibre...”

“ Mais chaque membre, chaque fragment “était enveloppé à part” dans une belle feuille de papier de soie!

“ Le comte n'avait pas prévu celle-là!...”





Le Sanatorium St-Joseph, Mount-Clemens, Michigan, E. U.

Les Sanatoria

Par Pierre Voyer

DANS le discours qu'il nous fit à la Montagne Tremblante où nous étions allés, vers 1895, inaugurer un site de sanatorium, feu Chapleau, alors lieutenant-gouverneur, nous dit entre autres choses à peu près ceci: "Quand j'étais premier ministre de cette province, si l'oeuvre des sanatoria avait eu la vogue qu'elle a prise depuis, je suis convaincu que j'en aurais fait l'un des plus importants articles de mon programme. J'entends que j'aurais doté la province de quelques établissements de ce genre, mais surtout pour les pauvres. Ceux qui ont de l'argent ont le Sud américain et toute l'Europe pour trouver le climat ou les eaux qui revivifient. Mais le pauvre doit avoir dans son pays, et le plus près possible de son chez lui, les éléments du retour à la santé."

Il faut bien admettre que les sanatoria

pour pauvres gens sont plus que clairsemés dans notre province. C'est même à peine s'il y a, pour les riches, des établissements de quelque vraie importance en ce genre. Et pourtant, nos montagnes abondent en sites magnifiques pour pareilles institutions. Et nous avons des eaux minérales de bonne valeur. Comme toujours, le nerf de la guerre manque pour les sanatoria populaires. Pour les riches et les somptueux, l'initiative privée suffit. Pour les autres, il faut l'intervention des gouvernants. Il y a quelques semaines, un fort intéressant débat s'est fait aux Communes là-dessus. Il a été démontré que nous pourrions, chaque année, épargner l'existence de huit à dix mille tuberculeux, si nous avions pour les soigner des établissements situés aux endroits propices et aménagés tout spécialement.

Montréal va se doter d'un sanatorium

La Revue Populaire

pour les tuberculeux. Il ne sera pas bien vaste, ni situé idéalement peut-être. Mais c'est un premier pas dans la bonne direction.

* * *

Toutes proportions gardées, Ontario n'est pas beaucoup mieux partagé que notre province sous le rapport des sanatoria pour pauvres gens, bien qu'il ait quelques endroits—un déjà assez important dans le Highland—où ces pauvres peuvent, en petit nombre, recevoir un traitement bien

et les frais de séjour ne sont possibles, naturellement, qu'aux gens aisés.

Ste-Catherine est située sur la péninsule du Niagara, pays choyé par la nature et embelli par la main de l'homme. Le climat y est délicieux. C'est à la fois une ville et une campagne, à quelques minutes des beautés naturelles de Niagara et à une couple d'heures de Toronto. Il ne faut qu'un peu plus de dix heures pour s'y rendre en partant de Montréal.

Les eaux minérales de Ste-Catherine ont commencé la renommée de l'endroit. Puis est venue l'initiative féconde et avi-



Une rue de Mount-Clemens, Michigan.

scientifique, bien moderne, grâce à la générosité de quelques centaines de citoyens. Des formules de souscription sont envoyées par tout le Canada. La dernière circulaire que j'ai lue au sujet de l'établissement dans le Highland donnait à entendre que la situation menaçait de tourner au précaire, faute de fonds.

Mais Ontario possède à Ste-Catherine un grand et idéal sanatorium pour certaines maladies, surtout celles qui requièrent la vertu des eaux minérales. Le traitement

sée des magnats du chemin de fer le Grand Tronc, qui a élevé près des sources un palatial hôtel-sanatorium où le confort le plus raffiné va de conserve avec le service médical le plus perfectionné. L'hôtel porte le nom de "Welland Inn"; j'y ai passé quelque temps, au cours d'une tournée entreprise au plein milieu de la saison la plus maussade. Et, pourtant, je puis vous assurer qu'on se serait cru au printemps.

L'établissement de Ste-Catherine fait

Les Sanatoria

honneur à l'Est canadien comme celui de Banff est le joyau de l'extrême Ouest. A l'exemple des directeurs des grandes institutions thermales du sud américain et de l'Europe, les gérants du "Welland Inn" ont su entourer leur hôtellerie de tout ce qui peut égayer, distraire ou simplement reposer. Ajoutez que la ville de Ste-Catherine est fort belle, fort élégante, d'une propreté absolument typique.

* * *

Mount-Clement, lui aussi, est d'origine française—car le premier pionnier fut bien un des nôtres: Nicolas Patenaude. Cela remonte à 1758 ou 1759. Vers 1781, de noyau des Canadiens-Français réunis sur ce point fut assez important pour qu'on pût considérer la fondation comme assurée de permanence. Ces pionniers achetèrent alors des sauvages, premiers possesseurs, les terres composant le territoire de ce qui devint le "county of Macomb". En 1808, un nommé Christian Clemens (vrai-



Le "Welland Inn", Ste-Catherines, Ont.

Nombreux, de plus en plus nombreux sont les gens de notre province qui font connaissance avec Mount-Clemens. Il est situé dans le Michigan, tout près de la belle ville de Détroit, laquelle est comme un bijou échappé à notre écrin historique et conserve, encore de nos jours, un fort cachet français. Nous y avons beaucoup des nôtres, la plupart en pleine prospérité, en haute situation, très considérés et très patriotes.

semblablement Chrétien Clément) devint l'acquéreur de quarante acres de terre au prix de cent dollars. De là le nom. A un moment donné, Mount-Clemens fut plus important que Détroit lui-même. L'industrie principale était la tonnellerie, et tous les tonneaux étaient expédiés bien loin: aux villes de la Nouvelle-Angleterre, sises sur le littoral de l'Atlantique, où les baleiniers traînaient leurs prises pour en faire extraire les richesses, surtout l'huile.

La Revue Populaire

La décadence de l'industrie baleinière fut le signal de l'arrêt dans le développement de Mount-Clemens.

La renommée de ses eaux curatives vint le remettre en vogue et prospérité. Il n'eut pas la grosse population que donne l'industrie: il eut la population flottante et riche de 15 à 20,000 personnes qui y viennent pour se reposer ou se mettre sous traitement, et une population fixe qui tire de cette industrie médicale le confort, la richesse même.

Mount-Clemens est une ville fort belle, fort soignée, presque idéale sous certains rapports. C'est le Carlsbad de l'Amérique pour la vertu de ses eaux, pour la belle clientèle, pour les splendeurs naturelles ou dues à la main des hommes. On y voit des hôtels-sanatoria d'une immense richesse et dont l'aménagement confine à la perfection même. Le séjour y coûte, suivant le degré de luxe, d'espace, etc., de \$3 à \$10 par jour. Puis il y a les hôtels moins somptueux mais très confortables et à des prix tout à fait modérés. Quant aux pensions privées, elles abondent, sont généralement d'ordre supérieur, et les prix varient de \$6 à \$15 par semaine.

La plupart des grands hôtels ont en annexe des établissements de bain où tout est d'un luxe parfait, avec un service médical spécial. Et il y a partout, dans

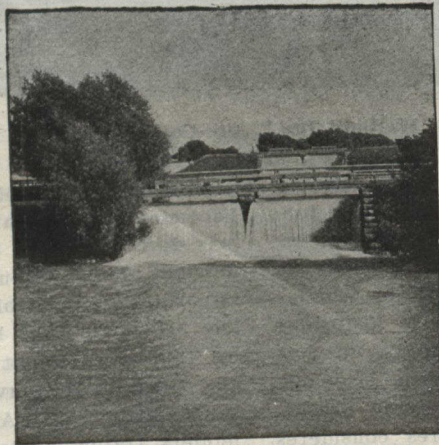
la ville, des bains publics ou privés et des médecins spécialistes.

Le Sanatorium St-Joseph est tenu par les Soeurs de la Charité. A la suite de la guérison de l'une d'elles, venue de Cincinnati, Ohio, et sur les instances de quelques riches catholiques des Etats-Unis, cette superbe hôtellerie fut construite et mise sur le pied des plus fashionables sanatoria. C'est là que vont de préférence nos compatriotes. Les prix sont de \$15 et plus par semaine et un "honorabile" compatriote, qui est allé y faire une cure, me dit que l'on ne saurait imaginer un service plus satisfaisant.

C'est le Grand-Tronc qui dessert Mount-Clemens, et il y a organisé un mouvement de trains qui en rend l'accès ou le départ très commodes.

Espérons qu'il se trouvera parmi nous des gens d'initiative et de moyens pour édifier, dans notre propre province, des Mount-Clemens et des Ste-Catherine. Nous avons des eaux curatives; nous avons des montagnes saines et à température idéale; nous avons la matière brute.

Espérons, surtout, qu'à côté des hôtelleries luxueuses, des sanatoria coûteux, l'initiative gouvernementale et la philanthropie individuelle ménageront des établissements populaires comme en possède l'Allemagne.



Le canal Welland, près Ste-Catherine, Ont.

Le Fil de l'Araignée

PAR MAXIME AUDOUIN

CHAPITRE PREMIER

Une Mort suspecte

TOT levé, à son habitude, le docteur Jean de Chaignebun travaillait dans son cabinet.

Il corrigeait les épreuves d'un article destiné à une revue professionnelle.

Sous la pleine lumière de la lampe, le masque, entièrement rasé, révélait dans la fermeté du modèle et des contours, comme dans la calme autorité du regard, des signes d'une énergie consciencieuse, donnait, chez ce beau et robuste garçon de vingt-huit ans, l'impression d'une santé morale supérieure.

A peine au début de sa carrière, il commençait à attirer sur son nom l'attention du monde médical, qui avait remarqué sa thèse sur l'"Epistaxis et l'Artério-Sclérose". Doué d'une prodigieuse capacité de travail, riche, suffisamment répandu dans le monde pour trouver dans ses relations un appoint de réussite qu'en ce siècle de réclame nul ne saurait orgueilleusement se vanter de pouvoir dédaigner, il voyait s'ouvrir devant lui le plus magnifique avenir.

C'était un favorisé du sort, et un mariage d'amour allait prochainement consacrer en quelque sorte toutes ces prémisses de bonheur.

La veille au soir, en effet, à l'issue d'un dîner strictement intime, qui réunissait seuls à la table de famille les deux principaux intéressés et leurs mères, Jean avait échangé l'anneau des fiançailles avec Mlle Denise de la Roche Avon.

Le souvenir de cette exquise minute de sa vie n'était pas sans distraire quelque peu le jeune savant de son travail... A de fréquents intervalles, se détournant des épreuves d'imprimerie, son regard,

d'ordinaire un peu froid, s'éclairait pour s'arrêter sur un portrait-miniature de sa fiancée, placé devant lui dans un cadre précieusement ouvert.

Couple charmant!

S'il était, lui, la force et la beauté viriles, elle était, elle, la grâce fragile de la femme. Le pinceau du peintre avait dû se complaire à tracer les fins linéaments de ce visage, aux tendres grands yeux couleur pervenche, au front couronné d'une mousse de cheveux châtains.

Cependant, la besogne du correcteur touchait à sa fin; encore deux ou trois feuillets, et il allait signer le bon à tirer, quand, soudain, dans le salon d'attente précédant son cabinet, un bruit de pas précipités lui fit froncer les sourcils; presque aussitôt, sa porte s'ouvrit sous une poussée brutale, et, avec un étonnement où déjà pointait une inquiétude, il reconnut Jacques, le vieux domestique de ses amies de la Roche-Avon, qui, tête nue, affolé, accourut à lui, bégayant:

"Vite, vite!... monsieur Jean!... ah! quel malheur!... morte!..."

Le docteur s'était dressé d'un bond, les traits instantanément décomposés.

Un cri s'étrangla dans sa gorge:

"Denise?..."

—Non... c'est madame..."

Un soupir de soulagement égoïste s'exhala de la poitrine du jeune homme.

Certes, la nouvelle demeurait encore terrifiante, mais enfin, un moment, il l'avait pu redouter pire...

"Madame? interrogea-t-il, comme s'il avait encore besoin d'une certitude.

—Notre pauvre maîtresse, que Mlle Denise vient de trouver morte dans son lit!"

Après la première minute de saisissement, le docteur reprenait peu à peu possession de son sang-froid.

—Qu'est-ce que vous me chantez-là, père Jacques? voyons, voyons, ce n'est pas possible? hier, j'ai passé la soirée chez Mme de la Roche-Avon; à onze heures, ma mère et moi l'avons quittée en parfaite santé, gaie, heureuse. Je ne lui connais aucune affection organique, et je sais à quoi m'en tenir là-dessus, que diable! puisque je suis son médecin!... Comment s'expliquerait donc une mort aussi foudroyante?

—Hélas, que vous dirais-je, moi, monsieur Jean, c'est comme ça, enfin!... Mademoiselle Denise fait pitié!...

Tout en parlant le docteur, avec une hâte fébrile, se munissait de sa trousse, de réactifs, puis, ayant d'un mot prévenu sa mère, quatre à quatre, sans même changer son veston de flanelle, dégringolait l'escalier, entraînant sur ses talons le vieux domestique qui avait peine à le suivre.

Un fiacre passait à vide, il s'y jetait, bien que l'appartement des dames de Roche-Avon ne fût pas à plus de cinquante minutes de là, gravissait rapidement les deux étages, trouvait toutes les portes ouvertes, et pénétrait droit dans la chambre de la mère de Denise où, à son arrivée, celle-ci, agenouillée au pied du lit, se relevait, soutenue par la cuisinière et par sa femme de chambre, pour venir, défaillante, s'abattre entre ses bras, sans pouvoir articuler au milieu de ses sanglots d'autres mots que:

“Jean!... Maman!...”

Il la laissa donner libre cours à ses larmes, puis, ayant, d'un signe, invité les servantes à emmener leur maîtresse, et demeuré seul avec Jacques, s'approcha du cadavre,—car c'était bien un cadavre,—déjà glacé.

Alors il fit ouvrir les persiennes et commença son examen.

Presque aussitôt il tressaillit,—remarquait au front de la morte, sous le rentrant de l'arcade sourcilière gauche, une piqûre imperceptible, cernée d'un gonflement violâtre.

Qu'est-ce que cela pouvait être?

Soucieux, il découvrit le lit.

A ce moment, le domestique, qui suivait tous ses mouvements avec une curiosité

émue, poussa un cri d'une expression singulière...

“Là!... Monsieur Jean!... là!... là!... là!...”

Son doigt tremblant désignait une araignée,—une araignée énorme, noire, velue, une tégenaire de la plus grande espèce, tapie, immobile, sur l'oreiller de sa victime...

Sa victime, oui, car, nul doute, on se trouvait en présence de la bête homicide...

Le bonhomme allait l'écraser, d'un geste de colère,—le docteur lui retint le bras, se saisit, sans répugnance apparente, du hideux insecte, qui, chose étrange, ne cherchait pas à fuir, ne bougeait même pas, le tourna et le retourna dans ses doigts, l'étudiant avec une attention passionnée.

Bientôt une exclamation de stupeur lui échappa.

Vivement, il se rapprocha de la fenêtre...

“Je ne me trompais point! grommela-t-il... Par exemple, voilà qui est particulier, Jacques?”

—Monsieur Jean?

—Tâchez de me procurer une petite boîte et deux morceaux de vitre.

—J'y cours!...”

Pendant que le bonhomme s'acquittait de la commission, le docteur, déposant délicatement sur la tablette de la cheminée l'insecte toujours immobile, se mit en devoir de procéder à une inspection rapide de la pièce.

L'on y accédait par deux portes: l'une communiquant avec le vestibule,—celle-là n'avait pas été utilisée dans la matinée: le verrou, il s'en assura, était encore poussé;—l'autre avec la chambre de Denise, qu'il fallait traverser pour pénétrer chez sa mère, de ce côté.

Sans s'arrêter à la fenêtre, donnant sur la rue à une hauteur de vingt pieds et qui, d'ailleurs, n'avait été ouverte, sur son ordre, que l'instant d'avant, il jeta un coup d'oeil dans le conduit de la cheminée, s'agenouilla enfin sur le parquet pour explorer le dessous du lit, sonda, en toquant de son doigt replié, sur différents points de la paroi, l'épaisseur du mur mitoyen qui séparait la maison de la maison voisine, et,

Le Fil de l'Araignée

satisfait sans doute du résultat de ses investigations.

—S'il y a crime, murmura-t-il, en réponse à quelque grave soupçon formulé dans son esprit, je me demande par où aurait pu passer le criminel?... Nous verrons bien..."

Les domestiques rapportait les objets réclamés.

Le jeune praticien serra l'araignée dans la boîte, tira de sa trousse un bistouri, et, de la pointe, recueillit, délicatement, exprimée de la piqure, sur le front de Madame de la Roche-Avon, une parcelle de liquide qu'il déposa entre les deux lames de verre.

Puis, ayant enveloppé le tout d'un papier qu'il serra dans sa poche.

—Père Jacques, dit-il, je puis me fier à votre discrétion?

—Oh! Monsieur Jean!...

—Oui, je sais. Votre pauvre maîtresse est morte du charbon...

—Du charbon?

—Chut! du charbon, inoculé par cette vermène. Mais, pour éviter à Mademoiselle Denise les plus graves ennuis, le décès sera officiellement attribué à une embolie. Personne, vous m'entendez, personne ne doit connaître la vérité, silence absolu, même à l'égard de votre femme et de votre fille...

—Même de Mademoiselle?

—Surtout de Mademoiselle; inutile, en ce moment, d'ajouter à son deuil un surcroît d'affliction, je me réserve de l'éclairer moi-même quand je le jugerai à propos... Vous serez muet?...

—Comme la tombe, je vous le jure Monsieur Jean, sur ma parole sacrée!

—C'est bien! Je me charge de toutes les formalités. Il faut que le corps soit enlevé au plus vite de cette pièce et transporté dans une autre, que l'on disposera en chambre ardente, car j'aurai à revenir dans celle-ci avec un de mes amis pour procéder à des constatations complémentaires. Veillez à ce qu'on n'y dérange rien. Vous condamnerez la porte qui communique avec l'appartement de Mademoiselle Denise, et vous tiendrez à ma disposition la clef de l'autre. Ma mère est arrivée?

—Madame est avec Mademoiselle dans le petit salon.

—Alors, on n'a plus besoin de moi ici. Je vous renouvelle mes recommandations, père Jacques?

—Soyez tranquille, Monsieur Jean."

Le docteur sortit.

Rentré en hâte chez lui, il s'enferma dans son cabinet, où, s'étant fait servir un déjeuner sommaire, il travailla jusqu'à quatre heures du soir.

Alors seulement, il sonna son valet de chambre. Il lui remit, sous enveloppe cachetée, une de ses cartes, avec ce simple mot:

"Je vous attends, ce soir, à dix heures. Urgent. Merci d'avance."

"Ceci immédiatement, dit-il, à M. Pierre Marnay, 43, faubourg Poissonnière"

Puis il ressortit pour s'occuper des formalités funèbres.

A dix heures sonnant, l'on introduisait près de lui le destinataire du billet.

CHAPITRE II

Le fil révélateur

Le jeune médecin vint, la main tendue, au devant de son visiteur, garçon de trente à trente-cinq ans, de tournure militaire, de physionomie ouverte et énergique.

—Ah! c'est vous, mon cher Marnay, merci de vous être rendu à mon appel. Je ne vous dérange pas, au moins?

—Vous savez bien, monsieur de Chaignebrun, que vous ne me dérangez jamais. Trop heureux de vous être utile. Me voici, parlez!

—J'ai à vous demander un service.

—Allons donc! à la bonne heure! depuis tantôt dix-huit mois que vous avez sauvé ma vieille maman, je n'attendais que l'instant et l'occasion de vous prouver ma reconnaissance autrement que par des protestations. C'est dire que vous pouvez compter sur Pierre Marnay. Allez-y, de quoi s'agit-il?

—D'une enquête pour laquelle je me propose d'utiliser votre expérience professionnelle—d'une enquête secrète, et j'ajoute que ce n'est pas à l'inspecteur de la sûreté que je m'adresse mais à l'ami,

—Ah! ah? motus, alors?

—Motus, car ce que je vais vous révéler devra, du moins, jusqu'à nouvel ordre, demeurer strictement entre nous.

—Vous avez ma parole, je vous écoute.

—Voici.

“ Vous savez que je suis fiancé à mademoiselle Denise de la Roche-Avon. C'était justement, hier, le dîner des fiançailles.

“ Or, à onze heures du soir, je quittais madame de la Roche-Avon en parfaite santé, et, à dix heures, ce matin, j'apprenais qu'on venait de la trouver morte dans son lit. . .

—Comme cela, subitement?

—Subitement. Notez que c'était une femme dans la force de l'âge—quarante-cinq ans—douée d'une constitution de fer, du moral le plus satisfaisant, et que rien, nulle tare physiologique ou morale, rien, en un mot, ne pouvait, aux yeux d'un médecin, expliquer normalement cette disposition foudroyante.

—Alors? . . .

—Alors, je cours là-bas, et l'examen médical ne me révèle aucune cause du décès—j'entends aucune autre cause apparente qu'une piqûre... d'araignée:

—Pas possible?

—La bête était encore sur l'oreiller de—mettons—sa victime.

—Mais je croyais les araignées de nos climats parfaitement inoffensives?

—C'est la vérité: l'on a même exagéré le pouvoir malfaisant des autres espèces; les accidents attribués au venin de la tarantule ne sortent pas du domaine de la légende; la mygale, monstre d'Amérique, elle-même, tuerait tout au plus une souris; aussi doit-on se montrer sceptique lorsqu'on a affaire, comme c'est le cas, à une vulgaire tégénaire domestique; . . . et il y a pour cela une meilleure raison, c'est que la nôtre était morte.

—Vous dites?

—Morte depuis déjà plusieurs jours, puisqu'elle a subi un commencement de dessiccation.

—Je ne comprends plus.

—Veus allez comprendre. La bête incriminée était une simple figurante destinée

à égarer le diagnostic d'un observateur superficiel—et je le prouve.”

L'ayant extraite de sa boîte, le docteur la posa sur la table.

Puis, tendant une loupe d'une grande puissance à son interlocuteur, qui considérait l'insecte avec un intérêt mêlé de crainte et de dégoût.

“Regardez! . . .

Le policier poussa un cri. . .

“Que voyez-vous?

—Un fil enroulé autour du corps de l'animal! . . .

—Un fil, oui, un fil de soie rouge, noué à la jonction de l'abdomen et du céphalothorax. . . Ce n'est pas tout: étudiez de plus près ce fil? . . .

—On le dirait brûlé d'un bout? . . . Qu'est-ce que cela peut bien signifier?

—Suivez ma démonstration et vous le saurez.”

Le docteur prit sur sa table un petit morceau de liège taillé au canif en forme de double olive et attaché dans l'évidement de sa partie médiane à un fil que, sous les yeux de Marnay, il enduisit d'essence minérale dans toute sa longueur—en épargnant—à dessein, le noeud.

Montant sur une chaise, il le laissa glisser lentement entre ses doigts, jusqu'à ce que le bouchon reposât sur le parquet. Alors, frottant une allumette, il mit le feu à l'extrémité supérieure. . .

Une traînée de lumière. . . et il ne subsistait plus du système que le bouchon. . .

“J'ai compris! s'écria le policier. . . diable, diable! voilà qui est rudement ingénieux!

—Maintenant, revenons à notre araignée: supposez que j'eusse laissé le domestique qui m'assistait l'écraser, d'un premier mouvement instinctif trop naturel; ou supposez qu'il ne me fût pas venu à l'idée de l'examiner d'un peu près, puis de la soumettre au grossissement d'une loupe? Comment eussè-je suspecté la cause du décès?

—Pourtant, en votre qualité de médecin, vous êtes fixé sur l'innocuité du venin?

—Sans doute, mais je sais aussi que la piqûre d'un insecte quelconque, peut provoquer des accidents mortels, puisqu'il

Le Fil de l'Araignée

suffit que ledit insecte, si inoffensif soit-il d'habitude, ait puisé ailleurs un germe virulent (charbon, tétanos, etc.), pour servir de véhicule à ce germe.

— On peut donc affirmer hautement que le praticien le plus averti, placé simultanément en présence de la piqûre et de la bête, devait être amené, par voie de conséquence logique, à conclure de la cause simple à l'effet simple; à coup sûr, il trouvait le cas bizarre, mais il ne s'y attendait pas jusqu'à envisager telle éventualité que rien ne l'incitait à concevoir, toute apparence d'intervention criminelle étant écartée grâce aux précautions minutieuses prises par l'assassin.

— Ainsi, résuma Pierre Mornay, il y a crime, — un crime commis avec une rare subtilité sous le couvert de l'araignée. Reste à établir la cause réelle du décès, qui serait, selon vous?...

— La piqûre.

— Du coup, je n'y suis plus!

— Attendez. A l'un des cobayes qui me servent de témoins pour mes expériences de laboratoire, j'ai injecté une gouttelette du liquide prélevé de cette piqûre, et le cobaye est mort. Or, j'ai observé dans l'agonie de l'animal exactement tous les phénomènes qui accompagnent l'inoculation d'une substance toxique parfaitement connue dans ses manifestations pathologiques.

— Et cette substance toxique, c'est?...

— "Le curare".

— Vous me confondez! Mais, l'insecte mis hors de cause, quel aurait été l'agent de l'inoculation?

— Ah voilà!... jusqu'à présent, nous nous sommes appuyés sur des données positives, nous entrons désormais dans l'hypothèse. Un fait toutefois reste acquis — la bête a été descendue d'où? — de l'étage supérieur, à travers le plafond.

— Parbleu!

— Eh! bien, j'imagine que je ne m'éloigne pas beaucoup de la vérité en supposant que l'engin de mort a dû prendre le même chemin — un engin consistant essentiellement, soit en une pointe empoisonnée terminant une longue et mince tige de métal, ou plutôt en une griffe recourbée, également empoisonnée, assu-

jettée à une cordelette munie d'une petite masse pesante pour faciliter la manoeuvre en évitant le flottement.

— Pourquoi penchez-vous plutôt pour la griffe?

— Parce que la blessure, affectant le rentrant de l'arcade sourcilière, s'est produite de bas en haut.

— Très logique votre raisonnement.

— Ce n'est encore qu'une hypothèse, il s'agit de la contrôler: si les événements la justifient, nous tenons, sans jeu de mots, un bout du fil conducteur, à l'autre bout duquel nous trouverons le lâche assassin. C'est pour m'aider dans cette recherche délicate que j'ai songé à faire appel à votre concours aussi compétent que dévoué.

— Je vous remercie de m'y associer, répondit simplement Pierre Mornay.

— Vous m'avez promis le secret, je ne sais pas si je saisirai la justice de ce mystère: cela dépendra d'une conversation que j'aurai dès demain avec Mlle de la Roche-Avon. Le permis d'inhumer est délivré; officiellement, sa mère est morte d'une embolie. A l'exception d'un vieux domestique de confiance sur la discrétion de qui je puis compter, personne, en dehors de vous et moi, ne soupçonne la vérité: nous sommes donc maîtres de nos décisions.

Pourquoi ne pas informer le parquet?

— Vous rendiez hommage, il n'y a qu'un instant, à la subtilité du redoutable gredin qui a su si habilement dérober ses ténébreuses machinations. Je crains qu'il ne nous glisse entre les doigts si nous l'effarouchons par le bruit que les journaux ne manqueront pas de mener autour de ce drame d'un caractère vraiment sensationnel. Il a frappé dans l'ombre, ce n'est qu'en nous tenant soigneusement dans l'ombre que nous réussirons à l'atteindre, à le démasquer et à le frapper à notre tour. Puis, je voudrais tant éviter à la pauvre fille, si c'est possible, les tristesses de ces sortes d'enquêtes, avec leur cortège de pénibles formalités!

— L'autopsie?

— L'autopsie! Je n'ai pas le droit d'étouffer cette affaire, au cas où Mlle de la

La Revue Populaire

Roche-Avon estimerait devoir la poursuivre par les voies ordinaires. Dans le cas contraire, je m'en tiendrai à ce que j'ai dit, mais, soyez sans crainte, je vous jure que l'assassin n'y perdra rien. Dans ces conditions, consentez-vous à "marcher" avec moi, mon cher Marnay?

—Ne me faites pas l'injure d'en douter.

—Afin d'agir en toute liberté, il serait nécessaire que vous obteniez un congé, le pouvez-vous?

—Oui.

—Vous avez des charges de famille, nous vous désintéresserons, Mlle de la Roche-Avon et moi, pour la durée de votre inactivité.

—J'accepte, docteur, n'ayant que mes appointements pour vivre. Mais je n'accepterai rien de plus que leur équivalent.

—Soit. Vous ferez votre demande demain, mais dès à présent j'use de vous. Nous allons de suite, si vous voulez bien, visiter la chambre du crime. Le corps a été enlevé, elle est libre, et Mlle de la Roche-Avon veillera près de sa mère, en compagnie de la mienne, une grande partie de la nuit, nous ne dérangerons donc personne et nous ne serons pas dérangés.

—Je suis à votre disposition."

Quelques minutes plus tard, les deux hommes pénétraient dans la "chambre du crime" et s'y enfermaient après s'être fait apporter un grand escabeau et une lampe.

CHAPITRE III

La chambre du crime

Pendant le trajet, le docteur avait mis Pierre Marnay au courant de ses premières investigations dans la pièce.

Nonobstant les présomptions acquises quant à la façon de procéder de l'assassin, le policier tint à se rendre compte par lui-même de l'état des lieux.

Il se livra donc à une nouvelle inspection extrêmement minutieuse des issues, des murs, de la cheminée, du parquet, interrogea le docteur sur l'entourage immédiat de la victime; bref, ne négligea rien

de ce qui concernait son métier, sachant que le détail le plus futile en apparence est susceptible de se révéler, à un moment donné, d'une importance capitale.

Désormais, il avait assis définitivement sa conviction.

La seule explication plausible était bien celle fournie par l'hypothèse du docteur.

"Ah! ah! s'écria-t-il alors, c'est maintenant notre vraie besogne qui commence. J'ai idée que le plafond nous ménage des surprises."

Le lit gênait, on le roula au milieu de la chambre. Marnay s'installa sur l'échelon supérieur de l'escabeau, tandis que le docteur, à mi-hauteur, l'éclairait de sa lampe tenue à bout de bras.

Le policier palpa soigneusement l'étoffe tendue sous le bâti de la "carrée."

"Oh! oh! grommela-t-il soudain, il y a une pièce rapportée!..."

—Comment?

—Oui, une des fleurs de la draperie a été découpée puis remise en place!... et ce n'est pas tout...

—Quoi donc?

—La fleur, mobile autour d'un point fixe formant charnière, se meut à l'instar d'une soupape,—voyez—de haut en bas.—Elle se soulève quand j'enfonçe le doigt, et, quand je le retire, se rabat d'elle-même, démasquant ainsi et recouvrant alternativement une petite ouverture...

—Ceci confirme mes conjectures...

—Oui, d'autant que vous pouvez vous en rendre compte, cette ouverture est située juste d'aplomb au-dessus du chevet du lit.

—Elle doit correspondre à un trou dans le plafond.

—C'est ce dont nous allons nous assurer en dévissant la "carrée".

La "carrée" dévissée, les deux hommes reconnurent que, de fait, ils se trouvaient en présence d'une sorte de soupape fort ingénieusement agencée.

Elle se composait de deux étoffes cousues ensemble, savoir, de la draperie sous jacente, et de la satinette de la doublure,—la première découpée en forme de fleur, la seconde aussi, mais plus largement, de façon à déborder la première d'un bon

Le Fil de l'Araignée

centimètre sur tout son pourtour, et à la retenir.

Une languette, réservée de part et d'autre dans les deux étoffes, constituait l'espace de charnière remarquée par Marnay. Enfin, une bouclette de cuivre s'agrafait à l'opposite de la languette et il suffisait d'y insérer l'extrémité d'un fil de fer recourbé en crochet, pour relever d'en haut la soupape en la laissant retomber à volonté!

La possibilité de cette manoeuvre impliquait décidément l'existence d'un trou dans le plafond.

Celui-ci fut donc examiné à son tour.

A l'oeil, il offrait une surface complètement unie.

Au palper, ce fut différent.

En se promenant sur sa paroi, les doigts percevaient une saillie circulaire qui ne s'éraillait point sous l'ongle comme le plâtre environnant.

C'était en réalité une rondelle de bois peinte en blanc, du diamètre d'une pièce de cinq francs, et ajustée avec une si prodigieuse habileté qu'il fallait vraiment être averti du truquage pour le soupçonner.

Au choc, le plâtre circonvoisin rendait un son "creux",—la rondelle, au contraire, un son "plein".

D'où cette déduction immédiate: l'on se trouvait en présence d'une cheville de bois cylindrique traversant tout l'intervalle du plafond au parquet de la pièce au dessus, où elle devait aboutir au ras du plancher, en manière de "noeud".

"Faut-il enfoncer la cheville", demanda le policier.

—Gardez-vous en bien! ce serait imprudent, car, une fois refoulée hors de son alvéole, nous ne pourrions plus l'attirer à nous pour la remettre en place, et nous avertirions ainsi l'assassin de nos recherches. Qui sait s'il n'est pas encore là-haut?

—Nous savons maintenant, n'est-ce pas, à quoi nous en tenir. C'est par le trou actuellement bouché qu'est descendu l'outil de mort.

—Il faut avouer que le gredin avait joliment bien pris ses mesures. Cela suppose une longue préparation dont il nous

reste à découvrir le secret. Mais cet "outil de mort", comment a-t-il pu le guider dans l'obscurité?

—Madame de la Roche-Avon gardait toute la nuit une veilleuse allumée au chevet de son lit.

—Pauvre femme! si elle avait pu se douter..."

Tous deux, involontairement, frissonnèrent à cette vision sinistre: là-haut, le meurtrier, l'oeil collé au ras du plancher, guettant, du sein des ténèbres, la minute favorable pour frapper;—en bas, la victime reposant paisiblement sous la menace insoupçonnée du regard épieur dardé sur elle par ce judas invisible;—puis la griffe empoisonnée descendue lentement, lentement, se balançant avec des oscillations de pendule, jusqu'à ce que, guidée par la main homicide à la lueur mouvante de la veilleuse, sa pointe acérée eût rencontré le point précis où s'acrocher;—enfin, consommée l'agonie, la bête immonde, tournoyant dans le vide, pattes étendues au bout de son fil, avant de s'abattre, comparse muet, sur l'oreiller de la dormeuse qui ne se réveillerait plus!...

Quel horrible cauchemar!...

"Allons! s'écria le docteur, cela suffit pour l'instant, replaçons le lit et la carée et retirons-nous. Il me faut consacrer la journée de demain aux obsèques; vous, pendant ce temps, interviewez adroitement le concierge sur le mystérieux locataire du troisième étage, et venez après demain chez moi m'informer de ce que vous aurez appris.

Toutes choses remises en état, Marnay s'en alla. Jean passa dans le salon où l'on avait transporté le corps et invita tout bas sa mère à se retirer, emmenant les domestiques.

Seul avec Denise, il s'approcha de l'orpheline prostrée près du cercueil où la morte reposait, les mains jointes, le visage découvert éclairé par deux candélabres et, se penchant à son oreille:

"Denise, excusez-moi de troubler votre recueillement, mais j'ai à vous faire une communication de la dernière importance, qui nécessitera de votre part une décision urgente."

Elle se retourna docilement et murmura :

— Je vous écoute, mon ami.”

Lorsque, usant de tous les ménagements qu'imposait la situation, il l'eut préparée à entendre la vérité, il lui révéla, sans plus de détails, que celle qu'ils pleuraient avait été assassinée.

— Oh! gémit-elle en laissant tomber sa tête accablée sur l'épaule de son fiancé. Jean! ce coup nouveau! c'est affreux!...”

Un sanglot l'étouffa. Lui, se taisait, respectant sa douleur. Après un silence, elle reprit faiblement :

— Vous avez averti la Justice?

— Non, et c'est sur ce point que je veux vous consulter.”

Il lui fit connaître les mobiles déjà exposés à Marnay auquel il avait obéi en n'ébruissant pas la cause réelle de la mort de Mme de la Roche-Avon, et elle approuva sa manière de voir.

— Mais, dit-elle, une flamme dans les yeux, vous me promettez que ce crime odieux ne restera pas impuni?

— Autant qu'il dépendra de moi, je vous le jure, prononça-t-il gravement en étendant d'un geste instinctif la main sur le cercueil, comme pour donner plus de poids à son serment.

— Merci, Jean...”

Elle poursuivit avec exaltation :

— Oui, il faut que la mort de ma pauvre mère soit vengée! Alors seulement, je me croirai autorisée à réaliser le cher projet formé entre nous et béni par elle, hélas! au seuil même de la mort. Jusque-là, ma vie ne saurait avoir d'autre but. Je me repose entièrement sur vous pour le choix des moyens. Ce que vous ferez sera bien fait : avec votre mère, vous le savez, Jean, vous êtes tout pour moi, puisque me voici complètement orpheline, sans nul être au monde désormais qui s'intéresse à moi, en dehors de vous.

— Quoi? pas un parent?

— Non, à l'exception d'une tante que, du reste, je n'ai jamais connue, une soeur de mon père qui se brouilla avec lui, des années avant ma naissance et, depuis, du fond de sa province, ne nous a plus donné signe de vie.

— Vous l'avez tout de même informée du malheur qui vous frappait?

— Je lui ai envoyé un télégramme.

— Bien. Je n'ai pas besoin de vous recommander le silence. Nous avons affaire à un ennemi qui, dans l'ombre, surveille peut-être nos moindres démarches. Nous devons feindre d'ignorer ses agissements pour l'entretenir dans une sécurité trompeuse. Après-demain, je vous aviserai des résultats de mes premières recherches, et nous adopterons un plan de campagne pour l'avenir.”

Jean rappela sa mère, et la veillée funèbre continua jusqu'à l'aube.

Le surlendemain, Pierre Marnay, selon sa promesse, se présentait chez lui dans la soirée pour lui faire son rapport.

CHAPITRE IV

Le locataire du troisième

— Eh bien? interrogea anxieusement le docteur, il y a du nouveau?

— Je vous crois, répondit l'inspecteur de la Sûreté avec une rondeur joviale, préparez-vous à entendre des choses intéressantes.

— Vous avez vu le concierge?

— J'ai vu le concierge, et même, l'appartement étant à louer ainsi que l'annonçaient des bandes de papier collées sur les vitres, je l'ai visité.

— A louer?... depuis quand?

— Depuis avant-hier...

— Avant-hier! le lendemain du crime!... Mais alors?...

— Oh! nous ne sommes pas au bout (attendez!) Laissez-moi vous raconter, dans l'ordre, mes découvertes.

— Parlez!

— Hier matin, j'étais venu explorer la façade de la maison, et j'avais remarqué les écriteaux. Dans l'après-midi, me présentant effrontément en qualité de locataire possible, je demande à visiter. Le concierge, naturellement, s'empresse d'accéder à mon désir, et me voilà dans la place.

— Dans le but de cacher mon jeu, j'avais eu soin de me munir d'un mètre

Le Fil de l'Araignée

pliant.

“ Avant d’emménager, il est tout naturel, n’est-ce pas, de se préoccuper de caser ses meubles et, par conséquent, de prendre des mesures...”

“ Donc, je tire bravement mon mètre de ma poche, et le promène un peu partout, en conscience, non sans grommeler entre haut et bas: “ Ici, je mettrai mon buffet, là ma crédence, dans ce coin mon cartonier, entre ces deux fenêtres ma console d’acajou Empire, etc...” Vous n’avez pas idée de l’importance du mobilier que s’octroya ma somptueuse imagination.

“ Je ne fis grâce d’aucune pièce.

“ Enfin, j’arrive à celle située immédiatement au-dessus de la chambre du crime.

“ La distribution des appartements se correspondant aux deux étages, je m’en étais informé auprès du concierge, l’extrémité supérieure de la cheville devait, selon nos prévisions, aboutir à l’intersection de deux perpendiculaires menées respectivement à environ 45 et 70 centimètres du mur et de la cloison formant l’angle au-dessus du lit.

“ Mon mètre me servit là excellemment de prétexte pour m’agenouiller sur le plancher et en explorer la surface tout à mon aise.

“ La cheville existait, imitant dans la perfection, grâce à une patine habile, un noeud du parquet, qui est en chêne.

“ C’est bien une cheville, je m’en suis assuré en toquant dessus et autour, une cheville de bois blanc. Elle a dû être sciée, rabotée et teintée récemment, c’est-à-dire une fois le trou rebouché après le crime accompli, car j’ai retrouvé de menus fragments de copeaux chassés par le balai sous les joints des plinthes avoisinantes.

—Voilà donc mon hypothèse démontrée. Vous avez vu le travail, mais qu’avez-vous appris sur son auteur?

—Ceci.

“ D’abord, son signalement: taille 1 m. 70 environ, corpulent, large d’épaules, trapu, taillé en force, légèrement voûté; vieux, du moins tout blanc, je dis du moins, car les cheveux, la barbe et les sourcils,

très fournis, sentent le postiche à plein nez, de même que les lunettes à verres fumés constituent l’accessoire classique d’un travestissement; ample redingote noire, linge quelconque, chapeau haut de forme démodé, gros souliers ferrés, pieds et mains énormes, en somme, un monsieur très peu soigné, de mine et d’allures vulgaires, avec qui le concierge ne consentit à traiter que parce qu’il versa un terme d’avance.

“ Oh! j’oubliais une particularité: voix éraillée d’un homme qui boit; du reste pas causeur, bourru, ours.

“ La singularité de ses allures n’était pas sans étonner et même inquiéter un peu le concierge.

“ Sous prétexte que son appartement ne devait lui servir que de pied à terre, il commença par ne le garnir que d’un mobilier plus que sommaire, dépareillé, misérable, acheté ou plus probablement loué à un marchand de bric à brac.

“ Puis il y est venu en tout deux fois.

“ La première fois c’était pour effectuer la location, qui a été conclue le 20 juillet, et il n’y a passé que trois semaines...

—Attendez donc! interrompit vivement le docteur qui suivait, sans en perdre un détail, le récit du policier. Ces dames sont parties aux bains de mer à Deauville le trente juillet. Du 20 au 30, notre individu a donc eu devant lui une dizaine de jours pour étudier leurs faits et gestes, puis, après leur départ, encore une dizaine de jours pour manoeuvrer à son aise dans leur appartement, qu’elles avaient abandonné, où il aura pu s’introduire au moyen de fausses clefs.

—Parbleu! Ainsi s’expliquerait le truquage si parfaitement soigné du plafond! Il n’aura pas perdu son temps, cette première fois, et pas plus la seconde, hélas! puisqu’elle coïncide avec la catastrophe finale.

—Je m’en doutais.

—Oui, il est revenu le 26 octobre, soit l’avant-veille du crime, et reparti hier matin, 28, en donnant congé. Il a payé, non sans se faire prier, trois mois d’indemnité que lui réclamait le concierge, et annoncé qu’un tapissier viendrait, dans

la journée, reprendre ses meubles. Vous voyez qu'il a tout prévu, et que, même en interrogeant ledit tapissier, ou plutôt le brocanteur, à qui, j'imagine, il avait simplement loué son mobilier, nous n'apprenions sur son compte, rien de plus, car il aura négligé de lui laisser son nom et son adresse. Qui est-il? d'où vient-il?—Cherche! Oh! c'est un gaillard très fort, et nous aurons de la peine, si jamais nous y réussissons, à lui mettre la main dessus!

—Oui, ce sera difficile.

—D'autant que le but poursuivi nous échappe.

—Ce but, nous finirons bien par le pénétrer. Le misérable n'a pas tué pour le plaisir de tuer. Il a tué en vue d'un bénéfice quelconque, et, ce bénéfice, il voudra tôt ou tard le recueillir. Ce jour-là, nous le tenons.

—Ces dames sont riches?

—Une trentaine de mille francs de rentes.

—Reste-t-il des parents à Mademoiselle de la Roche-Avon?

—Non, ou c'est tout comme: une tante qui habite la province et qu'elle n'a jamais vue.

—Alors, il nous faut écarter l'hypothèse d'un parent cherchant à s'assurer un héritage. D'autre part rien n'a été touché dans l'appartement, donc, pas de vol. Une vengeance, peut-être?

—Je ne connais pas d'ennemis à ces dames, qui n'entretenaient de relations qu'avec un petit nombre de familles triées sur le volet.

—Pas d'intrigues dans le passé de la victime?

—Passé uni, limpide comme un miroir.

—Je m'avoue dérouteré: cet assassin fantôme, disparu sans laisser de trace, sans qu'on puisse soupçonner, de près ou de loin, le mobile qui l'a fait agir! partout les ténèbres! c'est simplement désespérant!

—Non, mon ami, ne désespérons pas, et raccrochons-nous au vieil axiome judiciaire: "cherche à qui le crime profite." Profit de lucre ou profit de haine, il y a un profit, à moins d'admettre que nous ne soyons en présence d'un fou. Or, ce n'est

pas un fou, celui qui prépare son coup de si longue main et l'exécute avec une aussi subtile habileté. Et son mobile que nous ignorons, justement parce que nous l'ignorons, ne pouvons-nous redouter qu'il ne le conduise à frapper la fille après la mère, et que la vie de ma fiancée ne soit menacée à son tour?...

—Oh! croyez-vous?

—Tout est à craindre, et j'entends régler ma conduite en conséquence. Faire bonne garde autour de Denise, et surveiller étroitement quiconque sera surpris par vous rôdant dans son orbite, c'est peut-être encore le meilleur moyen de retrouver l'assassin.

—Peut-être?...

—Accepteriez-vous cette mission, mon ami?

—Certes, de grand coeur!

—Discrètement, sous tous déguisements que la situation commandera, vous tenant dans son ombre, invisible et partout présent, vous épieriez choses et êtres, "filant" tout ce qui vous paraîtra suspect?

—Oui, et je vous remercie de m'investir de cette mission délicate, pour laquelle mes habitudes me désignent d'ailleurs particulièrement.

—Ainsi, c'est entendu, je vous attache à la personne de Mademoiselle de la Roche-Avon, et vous ne la quitterez pas...

—Elle sera bien gardée."

CHAPITRE V

Tante Hélène

Le lendemain, lorsqu'il se présenta chez elle, Denise dit à son fiancé:

"J'ai, mon ami, un conseil à vous demander au sujet d'une invitation que j'ai reçue hier soir.

—Une invitation! fit-il étonné, à quel propos? et de la part de qui?

—De la part de cette tante dont je vous ai parlé, tante Hélène. Du reste lisez."

Elle lui tendait une lettre, d'un format et d'un papier aussi peu élégants que l'écriture, une grosse écriture d'homme appliquée, laborieuse.

Le Fil de l'Araignée

"L'Olivette" par Mandelieu (Alpes-Maritimes) 29 octobre 190...

Ma chère enfant,

"J'ai reçu ta lettre m'annonçant la mort de ta pauvre mère, et, si je ne vais pas t'assister dans cette douloureuse épreuve, c'est que je souffre d'un violent rhumatisme qui me force même à emprunter la plume de ton oncle pour te faire parvenir ces quelques mots. Lui-même se trouve dans l'impossibilité absolue de se déplacer: depuis plus d'un an, frappé d'une attaque d'hémiplégie, une paralysie du côté gauche le retient dans sa chambre, où il ne quitte guère son lit que pour son fauteuil. Mais assez parlé de nous. C'est de toi qu'il s'agit, ma chère enfant. J'ai tenu à te faire savoir tout de suite que nous ne te manquerons pas dans cette triste circonstance. Ton père eut sans doute des torts envers nous, mais nous en eûmes aussi, pour notre part, et la mort fait tout oublier. Te voilà orpheline, sans autres parents que nous, nous t'ouvrons nos bras, notre maison, où, à défaut du luxe auquel tu es habituée, tu trouveras du moins notre affection, grande et sincère, et cela vaut bien l'absence de confort matériel. D'ailleurs, indépendamment des raisons de convenances qui ne permettent pas à une jeune fille de rester seule, à Paris, sans protection, un changement de milieu ne peut que t'être salutaire au point de vue de ta santé physique et morale. Accepte donc notre invitation, simplement, comme nous te la faisons, et accours vers nous, dès que tu seras sortie des pénibles formalités qu'entraîne la mort d'un être chéri.

"L'Olivette n'est qu'à trois kilomètres de la station de la Napoule, sur la ligne du chemin de fer P.L.M. Avertis du jour et de l'heure de ton arrivée, nous t'y ferons prendre avec tes bagages. Viens donc, ma Denise que je n'ai poins encore eu la joie de connaître. C'est une seconde mère qui attend impatiemment ta réponse, avec l'espoir qu'elle sera conforme à nos vœux.

"Ta tante qui t'aime et t'embrasse bien

fort pour elle et pour ton oncle.

"Hélène RESSEQUAIN,

"née de la ROCHE-AVON."

"P. S. P.—Dans ta lettre donne-nous quelques détails sur la maladie qui a emporté cette pauvre Victorine: le dénouement en a dû être bien rapide pour que tu ne nous aies pas avertis plus tôt."

"Eh bien, interrogea la jeune fille, que me conseillez-vous, Jean?

—Sans doute, ma chère Denise, ce me sera un grand chagrin de me séparer de vous, fût-ce pour quelques semaines, mais, devant les raisons invoquées dans cette lettre, j'estime difficile de décliner l'invitation.

—Je l'accepterai donc, d'autant plus qu'un refus froisserait ces pauvres gens. Quant au renseignement réclamé dans le post-scriptum, dois-je dire... ce... ce que vous m'avez confié?

—Non, à personne.

—Quoi! pas même à ma tante?

—Pas même à votre tante. Pensez, ma chère Denise, que, jusqu'à l'égard de ma mère, j'ai observé sur ce sujet une discrétion que vous ne pouvez manquer de juger excessive, mais qui vous le paraîtra moins quand vous connaîtrez les motifs qui me la dictent à ce point rigoureuse. Ces motifs, je ne vous les tairai pas plus longtemps.

—Oh! oui, Jean. Je veux savoir!

—Tout le monde est actuellement persuadé que Mme de la Roche-Avon a succombé à une embolie. C'est là, la version officielle, qui vous a évité de graves ennuis. Pour votre vieux domestique Jacques, à qui je n'ai pu dérober certaines constatations, pour ma mère, qui s'étonna comme vous de l'état de l'oeil gauche, j'ajouterais, si vous voulez, pour votre tante et les siens, il y aura une seconde version se rapprochant davantage de la vérité,—à savoir que la mort doit être attribuée à une infection charbonneuse...

—Ah! mon Dieu!...

—Provoquée par la piqûre d'une énorme araignée, que Jacques et moi trouvâmes

au chevet de la victime.

—Est-ce possible? balbutia la pauvre enfant terrifiée.

—Oui, elle avait été “déposée là,” sur l'oreiller, tout contre la tête, dans le but de donner le change aux soupçons! Mais je ne fus pas dupe de cette macabre mise en scène, et je réussis à découvrir le procédé employé par l'assassin.”

Pressé de questions, le docteur décrivant ce procédé, expliqua le truquage de la “carrée” et du plafond, puis, quand il eut résumé les résultats de l'enquête si habilement conduite par son collaborateur et ami Pierre Marnay.

“Et maintenant Denise, conclut-il, n'êtes-vous pas confondue par la déconcertante subtilité de moyens de cet insaisissable gredin? L'homme qui, en plein Paris, dans une maison moderne, a pu préparer et accomplir un pareil crime, l'homme qui vous a épiées, votre mère et vous, pendant près de deux semaines, par le trou d'un plafond, à votre insu, qui a pu vivre de votre vie intime, entendre vos conversations, surprendre vos pensées les plus secrètes, n'est-on pas en droit de lui prêter les plus audacieuses, les plus redoutables, les plus invraisemblables entreprises?”

“Répondriez-vous qu'il ne nous écoute pas en ce moment?...”

La jeune fille ne put se défendre d'un frisson d'épouvante: ses yeux agrandis se promènèrent involontairement autour de la pièce, comme si, en effet, le misérable, tapé dans quelque recoin invisible, assistait à leur entretien.

“Non! poursuit avec autorité le docteur en réprimant un sourire, car il avait réussi à convaincre Denise de la nécessité de se taire, non votre plume doit rester muette comme vos lèvres. On peut décaucher vos lettres, on peut même vous suivre là-bas, intercepter le secret confié au papier ou chuchoté à l'oreille,—et c'est, avec l'assassin prévenu, mis sur ses gardes, tout notre plan de campagne anéanti!

—Oh! je souhaite trop ardemment son châtiment pour risquer, par ma faute, de contrecarrer votre action! Mais savez-vous, Jean, que vous me faites trembler, en me représentant ce misérable capable de s'at-

tacher à mes pas et de se glisser jusqu'au sein de ma famille?”

—Capable... murmura le docteur soucieux, oui, je le crois capable de tout, et je me demande, en effet, si l'on ne serait pas en droit de taxer d'imprudence le conseil que je vous ai donné...

“Pourtant, reprit-il après réflexion, pourtant! si le jeu est imprudent, il est habile en revanche, car, si l'assassin en veut à votre personne... vous éloigner, c'est le forcer logiquement à se déplacer en même temps que vous... Or, à Paris, mille facilités s'offrent à lui pour nous dissimuler sa présence et déjouer nos recherches... tandis qu'en pleine campagne, dans le pays perdu qu'habite votre tante, il lui est impossible d'échapper longtemps à la vigilance de l'argus que je chargerai de vous garder et de surveiller vos abords. Le danger existe ici comme là-bas,—plus grand peut-être..., et, tout bien considéré, si périlleuse que soit cette chance, pourquoi ne la courrions-nous pas?... Vous êtes vaillante, Denise?”

—Quand il s'agit de venger ma mère?—en doutez-vous, Jean?”

—Non, ma bien-aimée, non, cent fois non, je n'ai jamais douté de votre courage.

—Eh bien, Jean, c'est entendu, j'écris à ma tante que je vais la rejoindre, —quand?...

—Ah! j'hésite encore à vous laisser partir seule, si loin, si loin!

—Je ne serai pas seule, ne me parliez-vous pas à l'instant d'un argus, d'un protecteur?...

—Pierre Marnay.

—Qui est ce Pierre Marnay?”

—Un inspecteur de la Sûreté, un brave garçon aussi avisé qu'énergique, dont j'ai sauvé la mère d'une grave maladie et qui brûle de me témoigner sa reconnaissance. J'ai confiance en lui autant qu'en moi-même. Moi, je ne puis vous accompagner pour des raisons impérieuses de convenances, et aussi de prudence. Mais lui, qui est habitué à affronter les malfaiteurs, sous tous déguisements, saura, sans susciter de défiances, vous entourer d'une protection efficace... J'y songe, pourquoi ne vous

Le Fil de l'Araignée

suivrait-il pas à l'"Olivette" en qualité de domestique?

—Oh! un pareil rôle!

—C'est son métier.

—Mais je ne le présenterai pas comme tel à mon oncle et à ma tante!

—Si fait! diable! la moindre indiscretion "brûlerait" mon policier. Mis dans la confiance, vos parents peuvent oublier de le traiter en domestique devant une personne de leur entourage,—un mot, un geste suffit pour qu'on s'étonne, pour qu'on jase et que notre secret coure les champs... Or, encore une fois, plus j'y réfléchis et plus je me fortifie dans ma conviction que l'on vous suivra là-bas... ma chère Denise, gardez-vous bien vous-même dans vos sorties! je tremble à l'idée du péril auquel je vous expose...

—Allons, allons, interrompit-elle avec un petit sourire crâne, je vous croyais plus brave, Jean, moi, je vous jure bien que je n'ai pas peur! Et, somme toute, je suis heureuse de connaître bientôt cette tante Hélène dont mon père m'a si souvent parlé. Il l'aimait tant!

—Comment donc se sont-ils brouillés?

—A propos de son mariage, que mon père fit tout pour empêcher. Le futur ne lui plaisait pas. Etant majeure et maîtresse de ses volontés, elle passa outre à ses représentations et épousa M. Thomas Ressequain.

"Du reste, elle ne tarda pas à se repentir de ce coup de tête puisque, quelque dix-huit mois plus tard, mon père devait s'entremettre à sa propre requête pour ramener la paix dans le ménage. Il y réussit, mais... c'est assez ordinaire, le raccommodement se fit "sur son dos". Le mari et la femme réconciliés partirent pour la Provence et, depuis leur installation dans cette propriété de l'"Olivette," qu'ils habitent encore, ma tante cessa avec lui toutes relations. Mon père, qui l'adorait, qui ne cessa de s'inquiéter d'elle jusqu'à sa mort, fit plusieurs tentatives de rapprochement. Les lettres lui furent retournées sans avoir été décachées. Il songeait à se rendre sur place pour pénétrer la cause de cet obstiné, de cet incompréhensible silence, lorsqu'il fut frappé de la terrible

maladie qui, en le retenant à jamais cloué sur son fauteuil, l'empêcha de donner suite à ce projet. Il ne se consola jamais de cette rupture, et le nom de sa soeur Hélène revint sur ses lèvres dans son agonie. Quelle triste chose, Jean, que ces querelles de famille!... Mais enfin, comme dit elle-même ma tante, la mort fait taire tous les ressentiments. Le sien apaisé, son cœur s'est rouvert, ému de mon isolement, et je vais la revoir. Il faudrait que l'âge et les privations l'aient bien changée pour qu'elle ne ressemblât pas un peu à cette jolie, douce et spirituelle tante Hélène dont mon père évoquait si complaisamment devant moi la chère image.

—Vous ne m'avez jamais montré son portrait.

—Je n'en possède point. Le seul souvenir que nous ayons conservé d'elle, c'est une bague dont mon père lui fit cadeau, lors d'un anniversaire de naissance, et qu'elle porta jeune fille jusqu'à son mariage. Cette bague je l'ai à mon doigt, la voici."

Denise, ce disant, tendait à son fiancé sa main patricienne, où, encerclant étroitement l'annulaire, brillait un triple fil d'or monté d'un trèfle à quatre feuilles en minuscules émeraudes.

Le docteur l'admira et, apitoyé:

"Il est triste de penser que la femme qui se para de ce délicat bijou, et connut les recherches d'une vie élégante, vit, maintenant, confinée dans une ferme, en compagnie de quelque rustaud incapable de la comprendre. Son mariage remonte à...

—Vingt-cinq ans environ.

—Je crains que vous ne la trouviez, en effet, bien changée, et que vous ne vous plaisiez guère dans ce milieu! Enfin, c'est décidé, écrivez donc que vous partez pour l'"Olivette" aussitôt après le service de votre mère, emmenant avec vous un de vos domestiques: un télégramme ultérieur précisera le jour et l'heure de votre arrivée. Et quant à la cause du décès, dites ce dont nous sommes convenus. Moi je vais de ce pas faire la leçon à Marnay."

Quelques jours plus tard, Jean accompagnait à la gare de Lyon son amie escor-

tée du policier, grîmé, de façon irréprochable, en domestique de bonne maison.

Sur le quai, il prit celui-ci à l'écart, et, pour la vingtième fois peut-être lui renouvela ses instructions au sujet de Denise.

Que Marnay fit bonne garde autour d'elle, au moins qu'il ne la perdit pas de vue un seul instant, qu'il ne lui permit pas surtout de s'éloigner de la maison sans être accompagnée de lui?—il répondait de cette précieuse tête!...

Puis, ce furent, auprès de Denise elle-même, des recommandations analogues. Elle ne devait s'inspirer que des conseils de son fidèle garde du corps, n'agir en tout que de concert avec ce dernier, à qui elle confierait ses lettres pour les lui faire parvenir, et qui lui remettrait celles de Jean, adressées poste restante. Si elle remarquait, autour d'elle, le moindre fait insolite, si insignifiant lui parût-il, qu'elle n'hésitât pas à en avvertir immédiatement Marnay...

Était-ce tout?... Non, sans doute, mais le conducteur donnait le signal du départ, le convoi s'ébranlait...

Accroché à la poignée du wagon, Jean fit passer toute son âme dans le baiser d'adieu dont ses lèvres ferventes effleurèrent la main de sa fiancée...

Déjà le train accélérât son allure... Un mouchoir agité à une portière..., un peu de fumée se perdant dans la brume matinale... C'est fini.

"Au revoir! au revoir..." Ah! n'avait-il point commis une imprudence irréparable, en la laissant partir si loin de lui? Tout était à redouter d'un ennemi si audacieux... Pourvu que les jours de l'aimée ne fussent pas en péril là-bas!...

CHAPITRE VI

Le trèfle à quatre feuilles

L'Olivette, 10 novembre.

"Mon cher Jean,

"Vous êtes déjà rassuré, n'est-ce pas, quant à notre arrivée à bon port, car vous

avez dû recevoir mon télégramme expédié, avant-hier matin, de la gare des Arcs, où, notre express ne s'arrêtant pas à la Napoule, il nous a fallu attendre, une heure, autant dire en pleine nuit, le départ du premier train omnibus.

"Notre voyage s'est passé le mieux du monde: nulle figure suspecte n'a rôdé autour de nous. D'ailleurs, nous eûmes la chance d'effectuer le trajet, de Valence aux Arcs, seuls dans notre compartiment, et M. Marnay, qui s'était cantonné près de la porte du couloir, dormait "en gendarme", son revolver dans sa poche, et la crosse dans sa main. Je suis une fille bien gardée.

"Donc nous sommes descendus à la Napoule. Un peu après six heures. Il n'y avait encore pas la plus petite pointe de jour, tant le ciel était sombre, chargé de pluie. Il ne pleut pas souvent ici, mais, quand ça tombe, je vous prie de croire que ce n'est pas pour rire!... Or, ma tante nous avait envoyé une carriole... découverte, le plus extraordinaire véhicule que vous sauriez imaginer, conduit par un petit domestique, du nom d'Hilaire, un pauvre garçon faible d'esprit, quasi sourd et muet, à qui nous ne pûmes arracher que quelques grognements inintelligibles.

"Quand j'aurai ajouté que le bidet de labour, attelé par occasion à la carriole, mit trois quarts d'heure à franchir les deux ou trois kilomètres qui séparent l'Olivette de la station du chemin de fer et que, ce temps durant, nous reçûmes consciencieusement sous nos parapluies, une averse diluvienne, vous comprendrez, Jean, que mes premières impressions aient manqué de gaieté, et vous ne vous étonnerez pas de les trouver dépourvues d'indulgence.

"Guère favorables, entre nous, Jean, ces premières impressions...

"Le logis décoré du nom de "château", mais plutôt ferme que château, est délabré au possible. Il se compose d'un grand rectangle dont on a laissé tomber en ruines toute une moitié; l'autre, à peine habitable, comporte trois pièces au rez-de-chaussée et à chacun des deux étages. La famille est réfugiée au second; on m'a ré-

Le Fil de l'Araignée

servé, au premier, la "chambre d'honneur, bien qu'on y ait réuni ce qu'il y avait à peu près d'acceptable comme mobilier dans la maison.

"Du reste, tout ici respire la pauvreté, plus encore la négligence, l'abandon.

"Quant aux hôtes!... je sens que, décidément, je manque d'indulgence.

"Je mentionne en passant certain "cousin Basile", bonhomme qui ne me revient guère, cousin germain de l'oncle Thomas; Hilaire, notre conducteur, et sa mère Baptistine, vieille bonne à tout faire attaché au service de ses maîtres depuis tantôt un quart de siècle.

"Mon oncle Thomas ne m'a pas plu. Lui reprocherai-je sa tête entièrement rasée, où rien n'atténue la vulgarité de la physionomie, ou la fixité gênante de son regard qui ne me quitta pas un instant au cours de notre première entrevue, ou sa voix fortement enrrouée par une extinction chronique. Je ne sais. Les sympathies ne se raisonnent pas. Peut-être aussi subissais-je involontairement les préventions de mon père? Bref, encore une fois, il ne m'a pas plu.

"Et ma tante?... J'ai reculé le plus possible à vous parler d'elle... Hélas! où êtes-vous, tante Hélène de mes rêves, chère fée élégante et fine que mon imagination enfantine, bercée aux tendres évocations de mon père, paraît des dons les plus précieux, les plus charmants?

"Certes, je m'attendais bien à trouver un peu flétris les tons délicats de ce pastel, vieux d'un quart de siècle; mais le temps qui imprime au visage des altérations si profondes et si cruelles respecte au moins en partie les grâces moins fragiles du cœur et de l'esprit, comme à la fleur fanée il laisse survivre son parfum. Tante Hélène, tante Hélène!... est-il possible que vingt-cinq années d'une existence soucieuse dans un milieu médiocre, vous aient métamorphosée au point d'effacer de vos traits toute trace de vos séductions anciennes, de vous abaisser au niveau intellectuel de votre entourage de paysans et de servantes, d'émousser votre sensibilité jadis si vive et jusqu'à votre mémoire, te voilà orpheline! ah! quel malheur!..."

"A ces banales interjections se sont à peu près bornées les condoléances de tante Hélène. Pas de ces mots jaillis du tréfonds de l'âme que j'attendais, que j'espérais dans mon immense détresse!

"L'affreuse désillusion!... Je ne veux pas m'y attarder.

"A midi le déjeuner a réuni toute la famille dans la salle à manger. Par parenthèse, c'était Pierre qui servait, avec un sérieux imperturbable, et comme s'il n'avait jamais fait autre chose de sa vie.

"Cela a paru tout naturel que j'aie amené avec moi un domestique de confiance; personne ne s'étonnera qu'il m'accompagne dans mes sorties, et, si mes ennemis me guettent au dehors,—croyez-vous vraiment, Jean, qu'ils se soient avisés de me suivre jusqu'ici?—ils trouveront à qui parler.

"Mon oncle assistait au repas. Hilaire et le cousin Basile avaient réussi à le descendre dans son fauteuil. Il rayonnait. Il ne manque pas de culture, il a reçu de l'instruction, et il a pas mal voyagé dans sa jeunesse. Il nous a même conté une de ses aventures dans l'Amérique du Sud, chez les Indiens Yaquis, qui le gardèrent quelques semaines prisonnier. Il conte fort bien, et, n'était cette maudite voix, agréablement.

"Il se mettait visiblement en frais d'amabilité avec moi. Pas avec ma tante, par exemple. Quel despote! Elle garde devant lui une attitude humiliée, craintive, de chien battu, au point que c'en est positivement gênant. A peine a-t-elle levé le nez de son assiette. A deux ou trois reprises, elle a voulu mêler son mot, il l'a rabrouée séchement. Il la traite vraiment comme une servante, et je m'explique, en voyant l'effacement auquel il l'a façonnée, l'abolition totale de sa personnalité si séduisante jadis, au dire de papa... Cela m'a beaucoup peinée...

"Ai-je besoin de vous dire qu'il a été question de la mort de ma pauvre mère. Cette mort si foudroyante les a tous terrifiés. Mon oncle a tenu à être mis très minutieusement au courant des circonstances qui en accompagnèrent la découverte. Cette piqure d'araignée, provoquant

une soi-disant infection charbonneuse, a produit sur mes auditeurs une extraordinaire sensation d'horreur, mêlée, au début, d'incrédulité: "Est-ce possible? répétait tante Hélène, cette pauvre Victoire! ah! mon Dieu!" La curiosité de mon oncle était insatiable. Il m'a fallu entrer dans les moindres détails. De combien de mensonges ne m'avez-vous pas chargé la conscience? Je savais sur le bout du doigt ma leçon. Mais c'est très pénible, Jean, quand on n'en a pas l'habitude, de... d'arranger les faits. Je me sentais rougir jusqu'à la racine des cheveux! Quel supplice!

"Enfin, mes réponses ont paru convaincre mon oncle. Même, après réflexion, il a conclu en hochant la tête:

"C'est possible en somme, il y a des exemples; en tout cas, j'approuve la discrétion de votre médecin: il faut, en effet, ne parler de cela à personne.

"Puis la conversation a pris un autre tour. J'étais à bout d'assurance, et je tremblais, songeant par devers moi.

"Grand Dieu! si mes parents pouvaient seulement soupçonner... ce que Jean m'a confié sous le sceau du secret?...

"Je n'essaierai pas d'analyser mon état d'esprit, à la fin de cette première journée. J'étais triste,—oh! si triste! et puis,—et puis, pourquoi ne pas l'avouer franchement? j'avais peur...

"Peur!... ne souriez pas, mettez-vous à la place d'une Parisienne de dix-huit ans, brusquement transplantée dans cette sombre bâtisse isolée, à demi en ruines, à demi inhabitée.—Oui, pensez, j'avais beau savoir que mon oncle couche dans la pièce située immédiatement au-dessus de la mienne, seule! j'étais seule! perdue dans une chambre immense aux solives noircies, aux tapisseries tombant en lambeaux, aux boiseries vermoulues comme les meubles, hantées comme eux de craquements sinistres.

"Rien ne saurait vous rendre l'impression de désolation de cette espèce de caravansérail où, en dépit du bon feu de racines de bruyères qui brasillait dans la cheminée, s'appesantissait une humidité glaciale, filtrant par les fentes des planches, par les joints des fenêtres et des

portes, branlant dans leurs encadrements; où la lumière misérable de ma petite lampe à huile d'un modèle suranné, ne réussissait qu'à accuser le mystère insondable des ténèbres accumulées dans les recoins...

"Blottie sous mes draps, les yeux obstinément fermés pour ne pas voir les fantômes de mon imagination enfiévrée, mais ne pouvant m'empêcher d'entendre, malgré moi, mon coeur battant comme une horloge, les nerfs exaspérés, j'écoutais. Et, ma pensée faisant un retour vers maman, vers sa mort tragique, dans l'engourdissement de ce passage imprécis de la veille au sommeil, où le rêve déjà se mêle à la réalité, il me semblait percevoir là, tout contre, sous le papier lépreux, derrière les rideaux de mon alcôve, des frôlements inquiétants, des égratignements furtifs de pattes d'insectes velus, immondes...

"Il en pullule ici, de ces insectes, ils sont légion—des araignées, dont certaines, énormes, toutes pareilles à "celle"... et puis encore des scorpions, ceux-là trop réellement venimeux!

"Pourtant, la fatigue triompha de la peur, je m'assoupis...

"Un bruit formidable—au bout de combien de temps? me réveilla en sursaut. La maison tremblait jusque dans ses fondations.

"C'était, je l'ai appris ce matin, le mistral qui entrait en scène.

"Il faut l'avoir entendu, pour se faire une idée de ce vent dominateur. Et encore, grâce à la barrière de l'Estérel, ici ce n'est rien, m'a-t-on dit; ailleurs, à Avignon notamment, "il arrache la queue des ânes"... jugez, un peu! Ce n'était rien!... Moi, je croyais ma dernière heure venue.

"Figurez-vous des trombes furieuses, hurlantes, assourdissantes, balayant les couloirs, tourbillonnant dans les escaliers, s'engouffrant dans les cheminées, secouant les toitures, battant les volets contre les façades avec un fracas de canon. Pas d'accalmies, au contraire, de temps à autre de brusques recrudescences; alors des poussées d'une brutalité et d'une intensité telles qu'on croit sentir les murs se cintrer, avec l'appréhension qu'ils vont céder sous

Le Fil de l'Araignée

la pression entraînant le bâtiment entier dans un effondrement général.

“ Et cela dure, d'une violence inlassable, sans cesse, sans répit, sans trêve, des heures et des heures, souventes fois trois jours durant!

“ On s'y habitue sans doute, puisque je finis par me rendormir.

“ Quand au matin, tard sortie de mon lit, j'ouvris ma fenêtre, le mistral avait chassé les nuages et, déjà haut sur l'horizon, le soleil brillait de tout son éclat: Ah! celui-là, quel merveilleux magicien! Un coup de sa baguette avait suffi pour métamorphoser le maussade paysage de la veille en un féérique décor d'opéra. Je ne pus retenir un cri d'admiration devant la splendeur du panorama qui se développait sous mes yeux.

“ A ma gauche, le chaînon de l'Estérel, profilant avec une netteté incomparable sa ligne sinueuse sur l'azur profond du ciel; par delà la plaine de la Bocca, au revers des hauteurs opposées, la ville de Cannes, étageant en amphithéâtre, dans le fouillis de ses jardins princiers, ses blanches villas et ses palais; puis le golfe de la Napoule, avec ses îles jumelles de Lérins, St-Honorat et Ste-Marguerite, semblant flotter mollement, comme des radeaux de verdure, sur une nappe d'un gris bleu-tendre pailleté d'or pâle; enfin, en bordure d'horizon, le cirque majestueux des Alpes, s'élevant par plans dégradés jusqu'aux cimes couronnées d'un diadème de gemmes roses.

“ Et toutes ces splendeurs baignées d'une lumière dont je renonce, Jean, à vous rendre la limpide transparence, la fluidité vibrante et divine, car c'est de la quintessence de lumière,—moquez-vous de moi,—de la... lumière lumineuse!...

“ Quel enchantement!

“ J'avais l'âme en fête. Pourquoi un fait insignifiant y vint-il jeter le trouble et l'assombrir?

“ J'étais en train de m'habiller lorsque ma tante entra dans ma chambre s'informer comment j'avais passé la nuit. Elle s'assit et nous causâmes—de choses indifférentes, hélas!—du mistral, de la pluie

et du beau temps. Elle suivait le détail de ma toilette avec une curiosité puérile.

“ Tiens! observa-t-elle soudain en me prenant la main, tu as là une bien jolie bague!...

“ Cette bague, c'est celle que je vous ai montrée et qui, vous le savez, lui appartient, justement.

“ Elle continua, après l'avoir examinée:

“ Qu'est-ce qu'il y a donc dessus?

“ Le chaton, répondis-je, figure un trèfle à quatre feuilles.

“ Qui est-ce qui te l'a donnée?

“ Papa.

“ Ah?...”

“ J'attendais, le cœur serré, qu'un souvenir jaillit des brumes de sa mémoire, à l'occasion de ce bijou, si particulier, et qu'elle aurait dû reconnaître puisqu'elle-même l'a porté!...

“ Non!—indifférente, déjà les flacons en cristal taillé de mon nécessaire dérivèrent ailleurs sa curiosité!...

“ Vous ne sauriez imaginer l'impression pénible que je ressentis de cet incident, pourtant futile. Même c'est singulier, Jean, et je rougis de la disposition d'esprit qui me fait tout analyser ici avec hostilité, voilà que je me mis à remarquer les mains de ma tante, ses doigts noueux si totalement déformés et grossis qu'ils chausseraient à peine un anneau d'un diamètre double du mien. Est-il possible que l'âge et les travaux serviles en aient modifié la structure à ce point. Quel changement, mon Dieu! et comme il faut que la vie ait été dure à ces malheureux!

“ S'ils ne m'inspiraient une profonde pitié, et si je ne craignais de les froisser en abrégeant mon séjour, je ne tarderais pas à reprendre le train, car je n'ai rien trouvé à l'Olivette de ce que j'y venais chercher. Mais avec quelle joie je bouclerai mes malles dès que j'estimerai avoir satisfait aux convenances!

“ C'est donc, Jean, avec mes amitiés pour votre mère, un “ au revoir, à bientôt” que vous envoie votre

“ Denise.”

CHAPITRE VII

Une Chute dans l'Escalier

L'Olivette, 12 Novembre.

“ Cher Docteur et Ami,

“ Par sa lettre d'avant-hier, mademoiselle Denise a dû vous faire savoir que tout s'est bien passé pendant notre voyage et ici,—jusqu'à présent du moins. Mais, sauf le respect que je lui dois, dans quelle drôle de famille elle est tombée!

“ L'oncle ne me dit rien qui vaille; il a la tournure d'un paysan, le langage d'un monsieur, la tête rasée, la voix abominablement enrôlée, le regard cynique d'un cabotin de bas étage. Peut-être est-il tout cela...

“ En somme, un bonhomme énigmatique et, ma foi, je ne mâcherai pas le mot, inquiétant. Je le tiens à l'oeil, pourquoi? je vous l'apprendrai plus loin.

“ La tante... hum! j'imagine que sur son compte la pauvre demoiselle Denise a perdu ses illusions:—la tante a plus l'air de la servante que de l'épouse du châtelain. Commune à faire pitié, ni éducation, ni instruction. C'est au point que je me demande si l'on ne vous a pas “ monté un bateau ” pour expliquer la substitution du mari à la femme dans la lettre d'invitation adressée par celle-ci à sa nièce. Ce qui me le donnerait à supposer, c'est qu'elle alléguait l'empêchement d'un rhumatisme, et qu'elle se sert fort bien de ses mains qui, par parenthèse, sont celles d'une laveuse de profession. Elle émaille sa conversation de locutions populacières, jure quand elle ne s'observe pas, et,—entre nous—je la soupçonne de boire!— Parfaitement.

“ Joli milieu! Le cadre est à l'avenant. Tout, dans ce logis délabré, malpropre, sue l'incurie et la paresse.

“ J'ai hésité à vous dire si crûment ma façon de penser, car il s'agit des parents de votre fiancée, laissez-moi espérer que vous ne vous estomaquerez pas de ma franchise. Mon métier est de voir les choses comme elles sont, sans souci des per-

sonnalités. Je suis là pour regarder et je regarde... Cela m'a permis de noter deux faits qui, bien qu'évidemment étrangers à notre enquête, n'en présentent pas moins un certain intérêt de curiosité comme vous allez pouvoir en juger.

“ Le premier remonte au matin de notre arrivée, pendant le déjeuner.

“ Il y avait là, autour de la table, Mademoiselle Denise, la tante, l'oncle qu'on avait descendu dans un fauteuil, enfin, une manière de valet de charrue, taciturne et sournois, le “ cousin Basile”, qui complète cette famille à Riquiqui.

“ La mère Baptistine, une vieille domestique bornée, s'activait de son mieux autour de son fourneau, son fils Hilaire, communément “ l'Idiot”, me passait les plats de la cuisine, et moi, en gilet à manches, je faisais le service—triste service par parenthèse: quelle “ purée ” que cette maison! la vaisselle est dépareillée, ébréchée, le ruolz montre le cuivre, le linge ne compte plus ses trous!...

“ On a parlé, à ce déjeuner, de la mort de madame de la Roche-Avon. L'oncle a mis à questionner mademoiselle Denise une insistance que, pour ma part, j'ai jugée excessive,— à laquelle toutefois je n'aurais pas attaché autrement d'importance, si je n'avais intercepté un petit jeu de scène susceptible de prêter à commentaires. Lorsque mademoiselle Denise a affirmé que le médecin attribuait, de la façon la plus absolue, la mort de sa mère à une infection charbonneuse provoquée par la piqûre de l'araignée, les deux hommes ont échangé un coup d'oeil d'une expression singulière,—et un sourire,—oh! presque imperceptible,—mais qui ne m'a pas échappé.

“ Coup d'oeil et sourire me laissèrent songeur...

“ Le second fait date de ce matin.

“ Un peu avant le déjeuner, au moment de descendre l'oncle à la salle à manger, Hilaire s'est trouvé absent, et le cousin Basile m'a prié de lui donner un coup de main. Ça ne se refuse pas.

“ Nous voilà donc, lui à droite, côté du mur, moi à gauche côté de la rampe, portant le fauteuil, besogne délicate, car le

Le Fil de l'Araignée

bonhomme représente un poids respectable et l'escalier est dans le plus pitoyable état.

“ Tout se passa bien, du second au premier étage. Mais, à moitié chemin du rez-de-chaussée,—patatras! mon pied glisse, le fauteuil m'échappe, et... vous vous attendez sans doute, comme moi, à voir le paralytique cascader de marche en marche pour aller, en fin de compte, s'abîmer lourdement sur le pavé!... ”

“ Pas du tout! le paralytique étend vivement le bras,—“son bras malade,”—vers la rampe, et s'y accroche d'une poigne solide, avec autant d'aisance que vous ou moi!

“ Là-dessus, vous parlez d'une bordée de jurons! je ne soupçonnais pas à l'oncle Thomas un pareil répertoire de charretier.

“ Je suis encore “baba” de la secousse.

“ La paralysie serait-elle donc une frime? Mais alors, à quoi rimerait cette simulation?—dans quel but?... ”

“ En livrant cet incident—et celui qui précède à vos méditations, je vous envoie, mon cher docteur, la cordiale poignée de main de votre respectueusement dévoué.

“ Pierre Marnay ”.

“ P. S. P.—Je rouvre ma lettre. Je viens de faire causer l’“Idiot” d'Hilaire et sa mère, la Baptistine, guère moins abrutie que son fils. Ce n'a pas été sans peine. Ces pauvres gens vivent dans une terreur perpétuelle du châtelain, comme sa femme du reste. En voilà qu'il a dressés à exécuter une consigne sans discuter! Enfin, j'ai réussi à apprendre de la vieille que l'oncle Thomas a été frappé de paralysie il y a quatre ou cinq mois, et que, depuis ce temps, il garde la chambre. C'est sa femme ou son cousin qui vont lui porter sa nourriture dans sa chambre. En insistant, j'ai obtenu la précision suivante: dans ces quatre derniers mois, ni la mère ni le fils n'ont vu le maître; sa première sortie depuis son attaque a été le matin de l'arrivée de sa nièce, au déjeuner. Une chose les a beaucoup étonnés, c'est que de toute la durée et même au début de sa maladie, pas une seule fois ses proches n'ont appelé le médecin!... ”

“ Sans commentaires... Dois-je enfin

vous confier un dernier détail intime et révoltant? la tante Hélène s'enivre!... Je m'en doutais. Hier au soir je l'ai épiée, caché dans la salle à manger. Elle a vidé un demi litre de marc. Quand elle est montée se coucher, elle avait peine à se traîner dans les escaliers... Pauvre demoiselle Denise!... ”

“ Poignée de main de votre dévoué,
“ Pierre Marnay ”.

CHAPITRE VIII

Les colères de l'oncle Thomas

L'Olivette 14 novembre.

“ Mon cher Jean,

“ Est-ce le deuil inguérissable que je porte en moi? la tristesse de notre éloignement? la maussaderie de ce séjour? ou encore autre chose d'impossible à définir?... Je ne sais, mais la vérité est que je m'ennuie ici, que je m'y déplais, dans un milieu étrange, où il se passe autour de moi des choses que je ne m'explique pas, où il me semble parfois respirer comme une atmosphère de mystère... Allez-vous me trouver assez romanesque?... ”

“ Pourtant, c'est ainsi. Puis, mes parents sont des gens d'une humeur décidément bizarre, dont les manifestations m'étonnent parfois, et, même, me font un peu peur.

“ Il y a, en première ligne ma tante, dont ce que je caractériserai en l'appelant la “torpeur morale” me stupéfie à un point que je ne saurais exprimer. Sa rancune contre mon père subsiste-t-elle encore? je serais tentée de le croire, à voir avec quel parti-pris elle évite de me parler de lui, et s'empresse de détourner la conversation dès que j'essaie d'aborder nos affaires de famille. Tenez, pas plus tard que ce matin, assez malignement du reste, bien que sans intention de la désobliger, j'ai remis sur le tapis l'histoire de ma bague, lui rappelant dans quelles conditions ce bijou est venu en ma possession. Elle a paru gênée considérablement, puis, après un silence, considérant ses mains nouées par les rhumatismes:

“ Comme on se déforme en vieillissant! ”

a-t-elle soupiré; aujourd'hui, je serais bien en peine de passer cette bague à mes pauvres doigts!..."

"Puis, aussitôt, elle m'a questionnée sur un détail de ma toilette..."

"Je n'ai pas insisté. Mais moi qui avais espéré éveiller une lueur de tendresse dans son cœur atrophié, j'ai été bien péniblement affectée de cette insensibilité à l'égard d'un passé qui fut pour elle si différent du présent, et dont je ne saurais me risquer à admettre qu'il ne surnage rien, rien, pas même un regret!"

"Il y a aussi mon oncle; par parenthèse il va beaucoup mieux; dois-je, ainsi qu'il me l'a galamment affirmé, attribuer cette amélioration à ma présence? Même, il peut maintenant aller et venir en s'étayant sur deux cannes. Mon oncle est sujet à des accès de colère terribles qui éclatent de la façon la plus imprévue, pour des riens. J'ai été témoin de deux de ces accès, et j'avoue qu'ils m'ont épouvantée."

"Hier, c'était à propos d'un vieux album de photographies, que j'avais déniché dans un placard de la salle à manger, humide, jauni, piqué de moisissures, bref, dans l'état le plus pitoyable. Depuis combien d'années avait-il été oublié là?"

"Je le feuilletais, sans penser à mal, en attendant le dîner..."

"Mon oncle arrive, vient à moi en se traînant comme une limace et, tout souriant, m'adresse quelques mots aimables..."

"Soudain, il avise l'album que je tenais ouvert sur mes genoux..."

"Alors... oh! alors, Jean, il se passa quelque chose d'effrayant."

"Son front s'empourpre, les yeux lui sortent de la tête, la fureur, une de ces fureurs incompréhensibles, galvanise ses membres; il jette ses cannes pour se précipiter sur moi, et m'arrache des mains l'album, en me traitant d'indiscrette, proférant des menaces et des jurons abominables!..."

"Au bruit, on accourt, on lui approche un fauteuil, où il se jette en se débattant, et bégayant que, bien sûr, il va être repris d'une crise."

"Cela a jeté un froid, vous pensez, bien

que, revenu à lui, il se soit excusé en excellents termes, confus de sa sortie et me suppliant en grâce de lui pardonner."

"Ma tante, et le cousin Basile lui-même, semblaient médusés. Ils ont une peur affreuse de lui. Je comprends cela. Je suis comme eux."

"Aujourd'hui, nouvelle algarade; cet après-midi me promenant autour de la maison, je m'engage dans un petit bois d'oliviers contigu au jardin."

"Baptistine, qui allait soigner ses poules, m'aperçoit et me crie de loin: "N'allez pas là, Mam'zelle, y a de la vipère!..."

"Mon oncle était à sa fenêtre. Le voilà aussitôt qui se met à hurler des imprécations à l'adresse de la pauvre bonne femme."

"Vieille sorcière! espèce d'idiotie! de quoi te mêles-tu? est-ce qu'il y a des vipères en cette saison? Déguerpis au plus vite, si tu ne veux pas que je descende te rompre ma canne sur les reins!..."

"L'autre s'enfuit affolée, et je demeurai toute tremblante au milieu de l'allée, tandis que mon oncle, subitement apaisé, m'engageait, du haut de sa fenêtre, à continuer ma promenade..."

"Je vous le dis en vérité, Jean, je commence sérieusement à avoir peur dans cette maison. C'est au point que, sans la présence de l'ami Marnay, il y a des moments où je serais tentée de prendre ma course jusqu'à la Napoule et de me jeter dans le premier train en partance. Mais il est là, le brave garçon, et, même invisible, je sens sa protection s'étendre autour de moi. Il a pris ses fonctions très au sérieux, et, comme il est gai, actif, débrouillard, il fait ici la pluie et le beau temps. On ne l'appelle que le "Parisien". On l'a complètement adopté; il est, pour ainsi dire, de la famille, et l'on ne se gêne pas pour parler devant lui, pendant qu'il sert à table."

"N'allez-vous pas bientôt me rappeler, Jean? Ma venue à l'Olivette visait un double but: renouer avec ma famille, et forcer l'assassin de ma pauvre maman à se démasquer en l'entraînant sur mes talons. Ma famille?... hélas!... Quant à ce fameux assassin-fantôme, croyez-vous

vraiment qu'il s'aventure à ma suite dans ce trou perdu si éloigné de Paris?...

"Mes bons baisers à votre mère, Jean, et à vous, mon aimé, le souvenir nostalgique de votre

"Denise".

CHAPITRE IX

Un mystère à éclaircir

Paris, 16 novembre.

"Mon cher Marnay,

"Savez-vous que vos observations à l'Olivette, rapprochées de celles de Denise qu'elles éclairent, ouvrent à mes yeux des horizons terriblement inquiétants?

"Il se passe là-bas des choses étranges; Denise elle-même, si peu défiante de sa nature, m'écrit qu'on y respire une atmosphère de mystère. Ce mystère, il faut absolument l'éclaircir,—peut-être vous, le policier de profession, l'avez-vous percé déjà?...

"Si je ne lisais entre les lignes de votre lettre, j'hésiterais à vous communiquer le soupçon qui m'est venu, car il dépasse en horreur le crime même, mais il se dégage de vos réticences, votre plume le trahit, le suggère, n'osant le formuler explicitement.

"Ce soupçon?—l'assassin ne serait-il point le beau-frère de la victime, Thomas Ressequain?...

"Voilà le mot lâché. Passant outre aux objections de sentiment, envisageons l'hypothèse.

"Les Ressequain, crevant de misère, se savaient les seuls parents de Mme de la Roche-Avon; elle supprimée sa fortune passait aux frères mains d'une héritière de dix-huit ans, qu'il leur était facile d'attirer dans leur maison,—j'allais dire dans leur toile...

"Voilà pour le mobile du crime.

"Venons aux conditions d'exécution et à l'auteur présumé.

"L'oncle Thomas offre physiquement avec l'assassin des points de ressemblance troublants, entre lesquels je note particu-

lièrement cet enrouement caractéristique qui vous a frappés, Denise et vous, comme elle avait frappé le concierge. Sa tête entièrement rasée de "cabotin" se prête à l'adaptation de toutes les perruques et postiches imaginables.

"Il a voyagé dans l'Amérique du Sud, il a même subi une captivité de quelques semaines chez les indiens Yaquis, qui utilisent pour empoisonner leurs flèches, "le curare," le toxique précisément dont j'ai retrouvé la trace dans le sang de la victime.

"A-t-il pu s'absenter à l'insu de son entourage? sinon de sa femme et du cousin Basile,—tout au moins de ses domestiques idiots et de ses voisins?—Oui. "Il simule" depuis quatre mois environ,—coïncidence de dates significative!—une paralysie qui, en lui assurant à la fois un alibi, et un prétexte pour disparaître aux yeux de tous, lui permet,—gagnant furtivement de nuit quelque station prochaine, puis réintégrant son domicile avec les mêmes précautions,—de se rendre où il lui plaît, sans que personne dans le pays ait seulement vent de ses escapades.

"Ce sont là des présomptions graves, que viennent corroborer et "l'insistance gênante" dont a fait preuve l'oncle Thomas en questionnant sa nièce sur les circonstances de la mort de Madame de la Roche-Avon—et ce regard suspect—souligné d'un sourire non moins suspect, dont vous avez intercepté l'échange entre les deux hommes, à l'occasion du récit de Mademoiselle de la Roche-Avon.

"Je m'attends à l'objection.

"L'hypothèse de la culpabilité de l'oncle Thomas suppose une complicité monstrueuse,—la complicité de la tante Hélène!

"Parbleu! Mais encore est-il bon de s'entendre sur l'identité de celle qui porte ce nom.

"Nous connaissons deux "tante Hélène".

"L'une, dont la séduisante image fut transmise à Denise par son père, est la fille de race, à l'éducation et aux goûts aristocratiques, jolie, svelte, spirituelle, fleur d'élégance et de distinction—l'autre,

ce qu'elle serait devenue avec le temps, c'est-à-dire la Ressequain, la créature d'une déplorable vulgarité, déçue de toutes ses facultés au point d'avoir oublié ses plus chers souvenirs de famille et de s'enivrer!

“ On peut admettre une certaine dégradation physique, intellectuelle et morale, — tout se tient dans l'être humain, que l'affaiblissement de l'âge, les épreuves et les suggestions de la misère, conduisent aux abîmes, — mais, outre que la mémoire, dans ses replis les plus obscurs, conserve au moins des lueurs du passé il est telles modifications anatomiques que la science se refuse à accepter, parce que rien n'en saurait en fournir une explication satisfaisante, ni l'habitude des travaux pénibles, ni la maladie, ni l'âge même. Si en vieillissant, les muscles se modifient ou s'empâtent, le squelette, lui, demeure immuable, avec tendance plutôt à diminution qu'à amplification.

“ Or, après avoir vu et comparé les mains de Denise et celles de la Ressequain, ne haussez-vous pas les épaules, à l'idée que celle-ci ait pu, à un moment quelconque de sa vie, chausser à un de ses doigts de maritorne, la fine bague qui encercle étroitement l'annulaire droit de Mademoiselle de la Roche-Avon?

“ Cette bague, — un trèfle à quatre feuilles d'émeraude montée sur un triple fil d'or — vient pourtant, à ma fiancée, de “ tante Hélène”, qui la porta avant son mariage...

“ Et, cette bague, tante Hélène “ l'a totalement oubliée ”.

“ Eh! bien, après la déclaration du médecin, le psychologue, l'homme du monde viendra vous apporter la sienne, plus affirmative encore et plus absolue: à quel degré d'abrutissement qu'on la suppose descendue, “ jamais une femme n'oublie un bijou qu'elle a porté ”.

“ La conclusion s'impose, — elle est terrible.

“ Oui, voici donc que surgit la possibilité, — la vraisemblance d'on ne sait quelle sombre tragédie de famille déjà ancienne, jusque-là ignorée, insoupçonnée!...

“ Thomas Ressequain compterait à son actif un crime de plus. Il aurait tué sa

femme, et lui aurait substitué la grossière contrefaçon qui porte si mal la personnalité de la pauvre disparue.

“ Et ce crime expliquerait l'inexplicable, — cette obstinée rancune d'une douce et bonne créature qui, si despotique que se fût appesantie sur elle la domination de son mari, n'eût pu se résigner à une rupture irrévocable avec un frère chéri. Puis, surtout, quelle que fût sa déchéance, est-ce que la vraie tante Hélène eût participé, même par une complicité de silence, à l'assassinat de sa belle-soeur? — Non, cent fois non! Cela est l'in vraisemblable, l'impossible, tandis que tout est possible de la part d'un gredin aussi déterminé, aussi subtil, que celui qui s'est attaqué à Mme de la Roche-Avon.

“ Pourquoi ce subit accès de colère de l'oncle Thomas, dont me parle Denise avec effroi dans sa dernière lettre à propos d'un vieil album de photographies trouvé par elle dans un placard? L'album ne contiendrait-il point par hasard un portrait de la “ remplacée”, dangereux objet de comparaison? Je voudrais bien savoir aussi ce qui a pu motiver chez notre homme un autre accès du même genre. Le fait s'est produit à l'occasion d'un avertissement donné par la vieille domestique Baptistine à Denise, pour la détourner de s'aventurer dans un bois où “ il y a de la vipère”... Je flairerai encore là-dessous un mystère, tâchez donc de promener votre lanterne de ce côté.

“ Ah! mon cher Marnay, je frémis en songeant aux dangers auxquels à mon insu j'ai imprudemment exposé la pauvre enfant! Et ma mère! Par bonheur, elle est à cent lieues de soupçonner la situation. Jusqu'à ce que je lui aie ramené sa “ fille” saine et sauve, je laisse ma mère et la laisserai dans l'ignorance de cette situation, quoi qu'il arrive et même lorsque vous m'appellerez là-bas pour la sanction finale. Elle ne vivrait pas pendant mon absence!

“ Un moment, j'ai été tenté de sauter dans le premier train en partance, de brusquer le dénouement. Mais j'ai réfléchi que trop de précipitation compromettrait le succès d'une tâche qui n'est point en-

Le Fil de l'Araignée

core achevée. J'ai juré de démasquer l'assassin de Madame de la Roche-Avon et de le livrer à la justice, mais la justice, avant de donner suite à ma plainte, vous le savez mieux que moi, vous qui êtes "du bâtiment",—me demande autre chose que des présomptions,—et nous ne tenons jusqu'à présent rien de plus. Puis, votre présence aux côtés de Denise me rassure, car je sais que pour l'entourer d'une protection efficace, je puis me fier à votre prévoyance, à votre énergie et à votre dévouement.

"Un mot de vous toutefois et j'accours.

"Veillez bien sur elle, mon cher Marnay, sans cesser de pousser le plus rondement possible la conclusion de votre enquête qui nous délivrera tous de ce cauchemar.

"Votre reconnaissant et bien attaché,

"Jean de Chaignebrun".

CHAPITRE X

Le bois aux vipères

L'Olivette, 18 novembre.

"Cher docteur et ami,

"Je reçois à l'instant votre lettre et je me hâte d'y répondre.

"Vous avez deviné juste,—j'avais tout fait du reste pour vous aiguiller dans la bonne voie. Thomas Ressequain est bien l'assassin de Mme de la Roche-Avon. Si, malheureusement, je ne tiens pas encore la preuve matérielle que vous me réclamez, du moins les présomptions s'accroissent et ne vont pas tarder à former un faisceau suffisant pour motiver une intervention sérieuse du parquet. C'est ainsi que j'ai découvert une trousse de rossignols, dans un pavillon où j'ai pénétré sans cérémonie à la façon des cambrioleurs, et qui sert d'atelier de menuiserie et de serurerie au vieux brigand. Il est, paraît-il, très adroit de ses mains. Nous nous demandions comment il avait pu s'introduire, pendant leur absence, dans l'appartement de ces dames,—voici la réponse. Ayant la faculté de circuler partout

ici à ma fantaisie, je vais procéder, sans retard, à une visite approfondie des placards. On y trouve, imprudemment conservés des albums de photographies compromettants, j'ai idée que l'on y pourrait bien trouver autre chose... C'est surtout du côté de la chambre du Ressequain que je compte diriger mon inspection. Je profiterai de la première occasion. Il s'attarde le soir, après le dîner, dans la salle à manger, il se hasarde même à se traîner au soleil, l'après-midi, devant la maison, en s'étayant sur deux cannes, se contentant de geindre bien haut quant il se croit observé. A quoi bon continuer la comédie de la paralysie, puisqu'il s'imagine n'avoir rien à craindre! quel sinistre cabotin!

"Et la "tante Hélène"!... Ah! docteur, c'est, en effet, une "sombre tragédie" que celle qui a pour théâtre ce lugubre logis de l'Olivette! Car, là encore, à défaut de preuve positive, il existe des coïncidences accablantes pour fonder une certitude, quant à la réalité du crime, l'"autre" crime abominable dont vous avez eu l'intuition.

"Ce que je sais à ce sujet, je l'ai appris à la suite de l'incident du jardin, incident qui ne m'avait pas échappé,—j'assistais de loin à la scène,—car sans que personne s'en doute je ne perds pas un instant de vue Mademoiselle Denise. A quoi rime cette fureur, me demandais-je? et d'où est né l'effroi de cette pauvre d'esprit de Baptistine? Qu'a-t-il bien pu se passer dans ce bois où "il y a de la vipère!" je flaire là-dessous quelque chose de louche, il faudra que je "cuisine la vieille!"

"Donc, je l'entreprends.

"Hum! elle était plutôt coriace. Je dus m'armer de patience et déployer une diplomatie de tous les diables,—la semonce du maître l'avait terrifiée, et je ne voulais pas, en insistant trop ouvertement, risquer d'éveiller sa méfiance.

"Enfin je réussis à lui arracher morceau par morceau la navrante histoire que voici.

"Il y aura demain exactement 24 ans et 8 mois que les Ressequain se sont installés ici.—La vieille a pu préciser la date

La Revue Populaire

qui est celle même de la naissance de son fils Hilaire, notre "Idiot".

"Ils vinrent à l'Olivette au nombre de quatre personnes, savoir : "le maître", "sa dame", une "jolie servante", et le cousin Basile.

"Or,—notez ceci, docteur!— "le jour même de leur arrivée," la jolie servante, s'étant imprudemment aventurée dans le bois "où il y a de la vipère", y fut "piquée" à la cheville par un de ces dangereux reptiles...

"Le venin de cette vipère devait—comme celui de l'araignée que vous savez,—être doué d'une particulière nocuité, car, lorsque le cousin Basile ramena au château le médecin qu'il était allé quérir en grande hâte, déjà la pauvre était morte.

"Le médecin, un brave officier de santé, vit la "piqûre", il vit même la vipère homicide, que le maître avait réussi à tuer d'un coup de canne, et l'on imagine aisément que, pour conclure "de l'effet à la cause" selon votre expression, il n'en demanda pas davantage. Aujourd'hui, lui aussi est mort. Je doute d'ailleurs que son témoignage eût été de nature à jeter la moindre lumière sur ce fâcheux accident.

"La vipère fut jetée au fumier, la jolie servante enterrée... et vingt-cinq années tantôt ont passé là-dessus...

"Cette piqûre de vipère, ne la trouvez-vous pas plus que suspecte, rapprochée de celle de l'araignée?? Le gremlin n'a qu'une note : le véhicule varie, le procédé reste le même, au fond...

"Aussi, docteur, en supposant que vous ne trouviez pas, dès maintenant, la moisson de faits suffisante, n'estimez-vous pas très imprudent de laisser ici votre fiancée, au milieu des vipères, des araignées et autres bêtes au venin mortel? Elle est riche, ses parents sont pauvres, et, en cas d'"accident", c'est à eux que revient l'héritage. Ne croyez-vous pas aussi qu'il serait utile d'ouvrir les yeux de mademoiselle Denise, en attendant son départ, afin qu'elle soit du moins en mesure de se tenir sur ses gardes? Je veille sur elle le jour, mais elle m'échappe la nuit.

"Rappelez-vous que sa chambre est située "immédiatement au-dessous" de celle

du misérable qui assassina sa mère!...

"Je reprends ici ma lettre, que j'avais dû laisser inachevée pour passer chez mademoiselle Denise, qui m'appelait pour me charger d'une commission au bourg.

"Or, savez-vous ce qu'à l'instant je viens de découvrir, en vérifiant la fermeture de sa porte?... Ceci:

"Les vis de la serrure ont été récemment retirées, puis replacées dans leurs alvéoles,—celles-ci limées, puis garnies de mastic pétri avec de la rouille!... De telle sorte qu'à une poussée un peu forte, la serrure tombe. Comme cela offre une solidité suffisante et que le travail a été exécuté avec une grande habileté, rien ne déceie la supercherie.

"J'ai tu la chose à mademoiselle Denise, ne voulant point l'effrayer, mais, jusqu'à votre venue que je suppose immédiate,—car il ne peut plus être question d'attermoyer,—je me tiens plus que jamais sur le qui vive... Puissent nos ennemis ne pas surprendre ma vigilance par la foudroyante rapidité de leurs coups.

"Le temps matériel de recevoir ma lettre et d'effectuer le trajet, vous ne pouvez être ici que le 21. D'autre part, il faut que nous nous concertions secrètement avant d'agir, et ce n'est guère possible que le soir. Donc, le 21, par quelque train que vous soyez arrivé à Cannes, faites-vous conduire en voiture à l'Olivette de façon à vous y trouver sur la pointe de 10 heures du soir.—Il y a une demi-heure de trajet.—Je vous attendrai, caché dans "le Pavillon", une petite construction isolée,—l'atelier de Ressequain dont je vous ai parlé dans ma précédente lettre,—qui s'élève, un peu sur la droite de l'avenue, à une centaine de pas de l'habitation. Là, nous prendrons ensemble nos dernières dispositions pour le lendemain.

"Devrai-je avertir mademoiselle Denise?

"Adressez-moi votre télégramme bureau restant, et, pour plus de sûreté, à Cannes, où j'irai le retirer après-demain.

"Votre bien dévoué,

"Pierre Marnay."

* * *

Le Fil de l'Araignée

Paris, 20 Novembre.

M. Marnay, Cannes, bureau restant.

“ Serai demain 21, dix heures soir, comme convenu, au Pavillon. Renverrai voiture pour aller coucher Napoule et être sur place dès la première heure le lendemain. N'avertissez pas Denise. Grands ménagements nécessaires, la préparerai moi-même. Dites-lui seulement se tenir prête en secret pour le départ immédiat. Si s'étonne, répondez que donnerai explication. Veillez bien et pas de fausses manoeuvres!

“ Jean ”.

CHAPITRE XI

Dans la gueule du loup...

Depuis son retour de Cannes, où il était allé, dans l'après-midi, retirer la dépêche de M. de Chaignebun, Marnay n'avait pu approcher Mlle de la Roche-Avon pour lui glisser ses instructions relatives à leur départ précipité.

La soirée passa ainsi.

Le lendemain dans la matinée, comme il se disposait à sortir avec Denise, l'oncle Thomas lui donna un ordre qu'en ronçant son frein il dut exécuter, et il arriva ainsi, furieux de voir le temps, — ce temps rendu si précieux par l'urgence des événements, — s'écouler inutilement jusqu'à la fin du déjeuner.

Alors seulement, il crut trouver une occasion favorable.

Il rentrait de la cuisine, rapportant le café.

A ce moment, il avait en face de lui Denise, assise vis-à-vis de la tante et du cousin; l'oncle s'était levé et bourrait sa pipe sur la tablette de la cheminée.

Il s'avança de quelques pas, de façon à se placer entre ces trois derniers personnages, qui, grâce à cette disposition fortuite, lui tournaient respectivement le dos.

Alors, assuré de n'être aperçu que de la jeune fille, — il se l'imaginait du moins, oubliant le jeu traître des gestes dans la glace de la cheminée, — de sa main libre

il se livra à une mimique expressive, dont Mlle de la Roche-Avon, d'abord étonnée, dut finir par comprendre la muette et pressante signification, car elle y répondit par un hochement de tête affirmatif.

De fait, son café expédié, elle quitta la salle à manger et monta dans sa chambre où, peu après, la rejoignit Pierre Marnay.

“ Allons, dit-il joyeusement en entrant, il s'agit de boucler nos malles, et leste ! nous partons demain matin !

— Vraiment ? C'est Jean qui a décidé cela ? vous avez donc reçu de ses nouvelles ?

— Mieux que de ses nouvelles, il vient vous chercher en personne, vous le verrez ici dès la première heure, dès demain matin.

— Quel bonheur !

— Alors, ça ne vous chagrine pas autrement de quitter l'Olivette ?

— Ma foi non !

— Et moi donc, mon rôle de domestique commençait à me peser.

— Pauvre M. Marnay, quel dévouement ! et cela en pure perte puisque, contrairement aux suppositions de Jean, l'assassin de ma pauvre mère ne s'est point avisé de me suivre dans ce pays...”

Le policier réprima un sourire et ne répondit point. Denise continua :

“ Il me va falloir prévenir mon oncle et ma tante.

— M. de Chaignebun vous prie, par mon intermédiaire, de n'en rien faire.

— Pourquoi ? C'est un devoir élémentaire de politesse, et je...

— M. de Chaignebun vous serait infiniment reconnaissant, mademoiselle, de bien vouloir attendre son arrivée pour vous acquitter de ce soin, et même il insiste pour que vous entouriez du plus grand secret vos préparatifs de départ.”

Mlle de la Roche-Avon sourit.

— Quel est donc ce mystère ? Mais mon pauvre Jean a-t-il songé qu'en me forçant à procéder ainsi, il me met vis-à-vis de ma famille en posture d'incorrection ?

— Sa conduite peut vous paraître bizarre, je suis persuadé qu'il vous en fournira une explication satisfaisante, et je suis non moins persuadé que vous ne vous exposerez pas à le désobliger en ne tenant

pas compte de son désir.

Ceci fut dit avec une fermeté qui impressionna la jeune fille, aussi n'insista-t-elle pas davantage.

—Vous pouvez en être assuré, répondit-elle sérieusement.

—Bien; maintenant, mademoiselle, j'aurais une requête personnelle à vous présenter. Votre oncle se complait dans votre société, et s'y attarde volontiers; c'est vous, généralement, qui donnez le signal de se lever de table. Voudriez-vous, ce soir, me faire la grâce de le retenir un peu plus longtemps que d'habitude après le dîner?"

Denise leva sur Marnay des yeux étonnés. Son regard rencontra un visage d'énigme, fermé, indéchiffrable.

—Toujours le mystère! murmura-t-elle.

Il y eut un silence.

A ce moment, l'ouïe subtile du policier crut percevoir un bruit suspect—quelque chose comme le craquement furtif d'une marche dans l'escalier, qui séparait de la chambre une simple cloison de briques sur champ.

Sans affectation, il prit presque aussitôt congé de la jeune fille et descendit droit à la salle à manger, où il pénétrait sous prétexte d'achever de desservir.

Les trois Ressequain étaient là, assis devant leurs tasses vides; l'oncle fumait tranquillement sa pipe en lisant son journal.

"Je me serai trompé" pensa-t-il, chassant le soupçon d'espionnage, qui un moment lui avait traversé le cerveau.

Le soir vint, Marnay avait son idée. Il entendait ne pas quitter l'Olivette avant d'avoir opéré dans la chambre de Thomas Ressequain les fouilles que depuis longtemps il méditait. La complicité de Mlle de la Roche-Avon allait lui ménager le loisir d'effectuer cette perquisition en toute sécurité. A lui de profiter de l'occasion!

En effet, après le dîner, tandis que toute la famille devisait autour de la table, au lieu d'aller prendre son repas à la cuisine ainsi qu'il avait accoutumé, notre homme grimpa quatre à quatre au second, muni du trousseau de rossignols qu'il

avait dérobé dans l'atelier du châtelain. Passé maître, par métier, dans l'art du cambriolage, ce fut un jeu pour lui de crocheter commodes et armoires en un rien de temps...

Recherches vaines! Passablement déconfit, un moment il put craindre d'avoir fait buisson creux.

Il ne lui restait plus à explorer qu'un placard d'angle. Sans se décourager, il s'y attaqua.—Cric, crac!

Oh! mais, alors, cette fois, succès complet!...

Il y a là, groupés sur la tablette supérieure, tout un lot d'objets accusateurs.

Voici une bobine de soie rouge, identique à celle qui nouait le corselet de l'araignée;—voici un rouleau de gros fil de fer muni, à l'une de ses extrémités, d'une sorte "d'aplomb" de maçon, auquel est très habilement assujéti un hameçon d'acier;—voici un petit flacon à demi rempli d'un liquide brunâtre qui doit être le "curare", révélé par les expériences du docteur; voici encore trois "clefs neuves" qui durent servir au mystérieux locataire de l'appartement supérieur pour s'introduire chez les dames de la Roche-Avon;—voici, enfin, de vénérables postiches blanches, perruque, barbe et sourcils, répondant de tous points au signalement fourni par le concierge!...

"Ah! ah! s'écrie triomphalement le policier, j'ai trouvé la pie au nid, maître Thomas, vous ne nous échapperez plus!..."

Comme il chantait ainsi victoire, la porte s'ouvrit et Thomas Ressequain parut...

Un coup d'oeil suffit à ce dernier pour comprendre de quoi il retournait—le trousseau de rossignols se balançait encore à la serrure du placard!

D'un bond il se ruait sur Marnay, les poings levés, ses terribles poings capables d'assommer un boeuf.

Mais l'autre, esquivant le choc, lui glisse entre les mains comme une couleuvre, se jette entre la porte et lui de façon à lui fermer la retraite, et, braquant sur lui son revolver.

"Bas les pattes! ou je tire!..."

Déconcerté par cette habile manoeuvre

Le Fil de l'Araignée

exécutée avec une promptitude prodigieuse, son adversaire laissa retomber ses bras le long de son corps.

Il était mâté.

“ Ah! ah! fit Marnay railleur, Thomas Ressequain, assassin, deux fois assassin ! je te tiens, maintenant en mon pouvoir, je ne te lâche plus!”

Muet, frémissant de rage impuissante, le bandit demeurait immobile, mais son regard fuyant de fauve pris au piège guettait en dessous le policier.

Celui-ci réfléchissait. La soudaineté du dénouement le prenait vraiment un peu trop au dépourvu. Ne s'était-il point beaucoup avancé en déclarant au misérable qu'il le “ tenait en son pouvoir ”? Qu'allait-il faire de ce prisonnier gênant, robuste, retors, bien certainement décidé à tout mettre en oeuvre pour lui échapper, et fort de se savoir, dans cette maison isolée, entouré de complicités intéressées à le servir?

Absorbé dans la recherche d'un expédient qui lui permit de sortir à son honneur de ce pas difficile, Marnay ne remarque point le sourire qui vient de plisser les lèvres rasées du vieux cabotin.

La cause de ce sourire?

Doucement, sans bruit, sous l'impulsion d'une invisible main, derrière le policier, la porte s'est mise à tourner d'un mouvement insensible sur ses gonds...

Bientôt, une tête s'insinuait avec précaution dans l'entrebâillement, révélant la face blafarde du cousin Basile.

Un rapide regard d'exploration dans la pièce, un signe d'entente échangé entre les deux coquins, déjà la tête s'est retirée...

Quelques secondes d'attente, pendant lesquelles Ressequain s'est ramassé sur lui-même, prêt à s'élançer...

Alors, d'une poussée brusque, la porte se rabat sur le dos du policier, qui chancelle, étourdi par la brutalité du choc.

Déjà Ressequain a sauté sur lui, l'a terrassé, désarmé, immobilisé.

Tandis que le vieux brigand le maintient de sa poigne de fer, les bras cloués au parquet, la poitrine broyée sous son genou, le cousin Basile lui noue autour de

la bouche son mouchoir, puis, après l'avoir consciencieusement fouillé au préalable, tous deux au moyen d'une solide cordelette, issue du fameux placard aux accessoires, l'emmaillotent, comme une momie dans ses bandelettes, depuis les épaules jusqu'aux chevilles.

L'opération s'est effectuée en deux temps et trois mouvements.

Baillonné, étroitement ligotté, le pauvre Marnay git muet et inerte sur le sol, à la merci de ses agresseurs,

“ Ah! ah! ricane l'oncle Thomas en se relevant, chacun son tour, maître espion! Pauvre garçon, qui as osé te froter à moi, et qui ne connais pas même l'A. B. C. de ton métier, puisque tu en es à ignorer que les glaces ont des yeux et les murs des oreilles!... Tu avais gagné la première manche, la revanche n'a pas été longue à venir, et, pour la belle, je ne ponterais pas un centime sur ton jeu! Comme je te défie bien de remuer pied ou patte, nous avons le loisir d'aviser sur ton sort! Alons d'abord au plus pressé. Ce qu'il s'agit de savoir c'est ce que tu mitonnais avec ma péronelle de nièce, si j'ai bien compris le sens de certaine conversation échangée ce tantôt entre vous! Voyons un peu tes papiers?”

Marnay avait eu l'imprudence de conserver sur lui la lettre et le télégramme de monsieur de Chaignebun.

L'oncle Thomas les parcourut, d'abord rapidement, puis, les lut, les relut à plusieurs fois, les épiluchant ligne à ligne, mot à mot, en pesant avec soin les termes, rapprochant et commentant les renseignements que ces deux documents lui fournissaient, s'efforçant de suppléer aux lacunes par l'interprétation logique et par l'intuition.

Après une méditation laborieuse, voici les points essentiels qui ressortirent pour l'oncle Thomas de ce travail de reconstitution.

Deux hommes travaillaient souterrainement contre lui: un policier de profession, Marnay,—et un inconnu, fiancé à Denise, un médecin qui signait Jean de Chaignebun.

Ces deux hommes étaient parvenus à

percer le double mystère de la disparition de la "tante Hélène", et de la mort de Mme de la Roche-Avon.

Mais, s'ils savaient tout—Denise, elle, ne savait encore rien,—et eux seuls connaissaient sa culpabilité puisque le docteur n'avait fait aucune confidence à sa mère et ne devait même pas l'avoir prévenue de son voyage à l'Olivette.—En dehors d'eux, nul au monde ne concevait à son encontre le plus léger soupçon.

Enfin, le docteur, après avoir renvoyé sa voiture, pénétrait, cette nuit, dans le "Pavillon", où il comptait se rencontrer avec son affidé.

Conclusion:—le policier et le docteur pouvaient être supprimés sans crainte: une fois couchés sous six bons pieds de terre, ils garderaient pour eux leur secret, et quant à la jeune fille, un accident est si vite arrivé! Après quoi, il n'y avait plus qu'à hériter et à vivre en paix de ses petites rentes.

La combinaison se présentait aussi simple à exécuter qu'à concevoir. Il n'y avait donc plus à hésiter.

C'est ce qu'en deux mots l'oncle Thomas expliqua cyniquement au cousin Basile, sans même s'embarrasser de la présence du policier, qui assistait, glacé d'effroi et encore plus furieux de son impuissance, au développement de ce plan monstrueux.

A quoi bon se gêner avec ce condamné à mort, rayé d'ores et déjà du nombre des vivants?

"Faut-il l'expédier tout de suite? demanda le cousin Basile?"

—Pas le temps maintenant, répondit Ressequain, après avoir consulté sa montre. Le docteur peut devancer le rendez-vous, et ça ne serait pas poli de le faire poser. Assurons-nous seulement que ce lascar ne risque pas de troubler notre entretien. Quand nous en aurons fini avec l'autre, nous nous occuperons de lui."

Il se baissa vers le prisonnier, vérifia ses liens et, goguenard:

"A bientôt, mon garçon, nous sommes gens de revue et nous ne te laisserons pas languir. Médite en attendant notre retour sur l'inconvénient de fourrer ton nez là

où il n'a que faire!"

Puis administrant une bourrée amicale au cousin Basile.

"Oust! mon vieux, à la besogne! il s'agit d'achever proprement ce que tu as si bien commencé! Mais chut!... la donzelle!..."

Effectivement la jeune fille montait chez elle.

Lorsqu'elle s'y fut enfermée, ils sortirent sur le palier.

"Enlevons nos souliers! souffla l'oncle Thomas, en donnant un tour de clef à la serrure de sa chambre, et doucement, hé?"

Les deux hommes se déchaussèrent, descendirent l'escalier sur la pointe du pied, envoyèrent sans plus ample explication la tante se coucher, et gagnèrent le pavillon où, après s'être distribué les rôles, ils se tinrent cois à leurs postes respectifs.

Le gêneur pouvait venir, ils étaient prêts à le recevoir...

Leur attente ne fut pas longue.

Bientôt, un pas ferme, décidé, résonna sur le cailloutis de l'avenue.

"Attention, murmura l'oncle Thomas, le voici!..."

Le pas se rapprochait rapidement.

Sans lune encore, le ciel, pur de tout nuage, criblé d'étoiles palpitantes, filtrait sur la campagne endormie une clarté suffisante pour guider le visiteur.

Arrivé au seuil du "Pavillon" trouvant la porte ouverte à demi, celui-ci s'arrêta un instant, obéissant peut-être, sur le point de s'aventurer dans le mystère des ténèbres, à un instinctif conseil de prudence.

"Vous êtes là, Marnay? demanda-t-il.

Question prévue.

"Oui, docteur, répond-on, à voix basse, —entrez!"

Sans plus d'hésitation, sans défiance, le docteur, pousse la porte, et pénètre dans l'intérieur de la cabane.

Mais, c'est pour trébucher aussitôt contre un obstacle traîtreusement disposé à cet effet. Il roule à terre. A peine a-t-il réussi à se relever que deux bras lui ceinturent le corps, l'enserrant à l'étouffer et paralysant ses moyens de défense. C'est le cousin Basile qui vient de l'attaquer par

Le Fil de l'Araignée

derrière, tandis que par devant l'oncle Thomas cherche à lui happer la gorge, pour l'étrangler dans l'étau de ses puissantes mains...

— A moi!... appelle-t-il en se débattant désespérément contre cette double étreinte — à moi... à moi!...”

CHAPITRE XII

La dernière manche

A peine montée dans sa chambre, Denise s'était mise en devoir d'exécuter les instructions de Jean communiquées par l'intermédiaire de Marnay.

Mais sa cervelle travaillait pour le moins autant que ses bras.

Demain elle allait voir Jean, et regagner Paris avec lui!

Cette perspective, qui devait la remplir de joie, la laissait pourtant vaguement inquiète, en raison des conditions particulières dans lesquelles se présentait ce départ précipité, clandestin, et qui le faisaient ressembler à une fuite.

Pourquoi tant de mystère? et que se tramait-il donc contre elle?...

A coup sûr, des événements se préparaient dans la maison.

Pendant toute la durée du dîner, l'oncle Thomas s'était montré préoccupé. Il mangeait du bout des dents, se désintéressait de la conversation, et, d'habitude si empressé près d'elle, l'écoutait d'une oreille distraite, ne lui répondant que par brefs monosyllabes, bien que, ce soir-là, obéissant aux recommandations de son mentor elle se fût mise en frais d'amabilité pour le retenir... A deux reprises elle avait surpris entre lui et le cousin Basile un échange de signes furtifs...

Puis, après que Marnay eut desservi la table, il s'était levé pour quitter brusquement la salle à manger, imité, presque aussitôt, dans son mouvement de retraite, par le cousin Basile, qui faisait, lui aussi, une drôle de figure...

Qu'est-ce que tout cela signifiait? Il y avait décidément quelque chose dans l'air, — mais quoi?...

Soudain elle tressaille...

Là, tout contre, dans l'escalier... des craquements légers sur les marches... d'imperceptibles frôlements au long de la cloison... On dirait—oui, l'on dirait vraiment, que quelqu'un descend, à pas étouffés... avec d'innombrables précautions...

Transie de peur, elle écoute...

Le bruit a cessé.

Quelques minutes d'un silence angoissé...

Puis, bientôt, c'est, tombant cette fois du plafond, un autre bruit, aussi étrange, aussi inexplicable que le premier...

Un bruit sourd, comme d'un maillet entouré de linge martelant en cadence le plancher, là-haut, au-dessus de sa tête, dans la chambre de son oncle...

Pan! pan! pan!... Pan! pan! pan!...

Le cœur arrêté, les yeux hagards, la gorge sèche, elle n'ose bouger...

Mon Dieu! mon Dieu!... que se passe-t-il donc encore, là-haut?...

L'oncle Thomas et le cousin Basile, il faut leur rendre cette justice, avaient fait les choses en conscience: ils pouvaient laisser derrière eux sans sans crainte leur prisonnier, ficelé selon toutes les règles de l'art, avec la certitude de le retrouver pour, quand il leur plairait, en finir une bonne fois avec lui.

Sa situation était celle d'un condamné à mort, dont l'exécution n'est plus qu'une question de minutes, là-dessus Marnay ne conservait pas la plus petite illusion.

Mais comme, tant qu'il y a de la vie il y a de l'espoir, un homme, un homme de sa trempe, ne s'abandonne jamais.

D'ailleurs, sa vie à lui n'était pas seule en jeu: deux autres existences dépendaient de la sienne, celle de Mlle de la Roche-Avon dont il avait assumé la charge celle de son sauveur et ami le docteur Jean de Chaignebrun.

Le docteur courait droit à un guet-apens, et le sinistre dialogue échangé entre les bandits l'avait éclairé sur le sort qu'ils réservaient à Denise, après qu'ils se seraient débarrassés de ses protecteurs.

Comment avertir Jean et Denise?— et les avertir “à temps?”

Déjà les bandits se dirigeaient vers le

pavillon, et la pendule marquait dix heures moins vingt.

L'urgence extrême de la situation décuplant ses ressources inventives lui suggéra sur le champ un plan sauveur.

Qu'il parvint à attirer l'attention de Mlle de la Roche-Avon enfermée dans sa chambre, immédiatement au-dessous de lui, elle montait le délivrer, et, tandis qu'elle s'enfuyait en toute hâte de cette maison de crime, lui-même volait au secours du docteur.

Or, comment réaliser ce plan? rien de plus simple.

Si son buste et ses jambes étaient réduits à une immobilité presque absolue, sa tête du moins demeurait libre.

Il se mit donc incontinent à cogner de la tête en arrière sur le parquet, à coups redoublés, comme un enragé, au risque de s'écraser le cuir chevelu.

Pan! pan! pan!... Pan! pan! pan!

Après quoi, il prêta d'oreille, le cœur palpitant d'angoisse;—rien!... pas un bruit décelant un mouvement quelconque de la jeune fille!

Elle devait entendre, pourtant?...

"Suis-je bête! pensa-t-il, elle ne comprend pas,—et elle a peur!..."

Mais soudain:

"Ah!..."

Une idée,—idée de génie,—vient de lui traverser le cerveau...

Là,—séparé de lui par quelques centimètres à peine, un clou!... une tête de clou saillant du cadre en bois qui forme la bordure de l'âtre, pavé de briques, de la cheminée...

Oh! ce clou! atteindre ce clou!... puis, redressant son menton à la hauteur du clou, c'est possible, y accrocher ce maudit mouchoir qui lui tamponne la bouche, et tirer, tirer en arrière, jusqu'à ce qu'il ait réussi à faire glisser son baillon et à reprendre l'usage de sa voix.

Tout l'effort physique dont il était capable, toutes ses énergies de volonté obstinément concentrées sur la poursuite de ce but unique, imprimant à son corps paralysé une sorte de mouvement vermiculaire, lentement, péniblement, avec une inlassable ténacité, le prisonnier rampe

vers ce chétif morceau de fer auquel, lui semble-t-il, la Destinée suspend en ce moment le fil de trois vies humaines!...

Enfin il l'atteint, ce clou tant convoité,—et il se hâte d'effectuer la manœuvre libératrice... le baillon craque, se déplace insensiblement... une dernière secousse... joie! délire!... ses lèvres sont dégaçées!... il peut crier, il peut appeler!...

"Mademoiselle Denise? Mademoiselle Denise! c'est moi, Marnay! par tout ce que vous avez de plus sacré au monde, montez immédiatement si vous voulez sauver M. Jean d'un péril de mort!..."

Cette fois, son appel a été compris... un bruit de porte violemment ouverte, des pas précipités dans l'escalier, un piétinement de quelques secondes sur le palier... Denise tatonne dans les ténèbres jusqu'à ce qu'elle ait trouvé la clef que l'oncle Thomas a laissée en dehors dans la serrure...

Clic... clac.

Un cri d'effroi...

"Mon pauvre Marnay!... vous, vous, est-ce possible? comment? quoi? que s'est-il donc passé?..."

—Je vous expliquerai... plus tard... les minutes valent des siècles... Il y a un couteau dans le placard... coupez! coupez!... coupez!..."

Denise s'est emparée du couteau... sa main tremble... tant sont étroitement serrés les liens au corps du prisonnier, qu'elle le appréhende de le blesser...

"Plus vite! plus vite!... ne craignez rien!... taillez plutôt dans le vif!"

Fébrilement, au hasard, elle coupe, elle tranche..., sous le crissement de la lame, les cordes éclatent... tandis que Marnay joue comme un diable des coudes et des genoux...

Enfin il se redresse, engourdi, chancelant... libre! il est libre!... ouf!...

"Là-dessus, mademoiselle, sauvez-vous! filez, dare, dare jusqu'au village, sans demander votre reste et amenez-nous du renfort; moi, je vais me débrouiller avec mes chenapans qui guettent M. de Chaignebrun pour lui régler son compte.

—Me sauver! désertier, Jean en danger?

—Mademoiselle? je vous en supplie!...

Le Fil de l'Araignée

—Jamais! affirma-t-elle avec une sombre énergie, marchez, je vous suis!...

Marnay jugea toute insistance inutile.

La pendule marquait dix heures moins cinq...

Sans plus s'attarder à discuter, sans même songer qu'il était sans armes, l'oncle Thomas lui ayant pris son revolver pour le passer au cousin Basile, il descendit quatre à quatre l'escalier et vola vers le Pavillon, Denise courant derrière lui à perdre haleine...

Ils n'avaient pas fait vingt pas hors de la maison qu'à un intervalle de quelques secondes plusieurs détonations éclatèrent partant de l'intérieur de la mesure...

"Ah! s'écria Marnay désespéré, nous arrivons trop tard!... ils l'ont tué!..."

Le docteur était un garçon de sang-froid et d'énergie, et, si critique que fût sa situation, il ne perdit pas la carte comme l'on dit.

D'abord un peu étourdi, et par sa chute et par la brusquerie traîtresse de l'attaque, son appel lancé à tout hasard, il s'était vivement ressaisi.

Il avait eu la chance de ne se faire aucun mal en tombant.

Exceptionnellement vigoureux, très entraîné aux exercices du corps, rompu notamment aux pratiques de la lutte et familier avec ses ressources, il commença par se débarrasser du cousin Basile qui, un tibia brisé, retomba sur le sol en hurlant de douleur; puis, presque immédiatement d'un coup de poing droit allongé selon les règles de l'art dans le creux de l'estomac, il obligea à lâcher prise Ressequain, suffoqué, la respiration arrêtée.

Alors, sautant à la porte, il l'ouvrit toute grande, histoire de se reconnaître un peu dans les ténèbres de ce coupe-gorge et de régler définitivement ses comptes avec ses deux lâches adversaires.

Comme il se retournait, un coup de feu lui partit dans les jambes. C'était le cousin Basile qui venait de tirer.

Prompt comme la foudre, il se précipita sur le bandit, lui arracha son arme et lui cassa la tête...

Mais alors, second coup de feu... une

balle lui a rasé l'oreille.

Il a maintenant affaire à l'oncle Thomas qui, le voyant se relever, le salue d'une seconde balle, mais, dans sa précipitation, le manque de nouveau.

Il ne laisse pas au bandit le temps de presser une troisième fois la gâchette. Ressequain, atteint en plein coeur, roule foudroyé sur le carreau.

La bataille, avec ses émouvantes péripéties, n'a pas duré en tout deux minutes.

Dans l'avenue, le galop d'une course haletante, échevelée... c'est le policier qui arrive, suivi de près par Denise...

"Jean!..."

"Docteur!..."

Deux cris simultanés, deux cris d'angoisse terrifiée auxquels répond la voix vibrante du docteur s'élançant hors du sanglant repaire pour recevoir dans ses bras sa chère Denise folle de joie!...

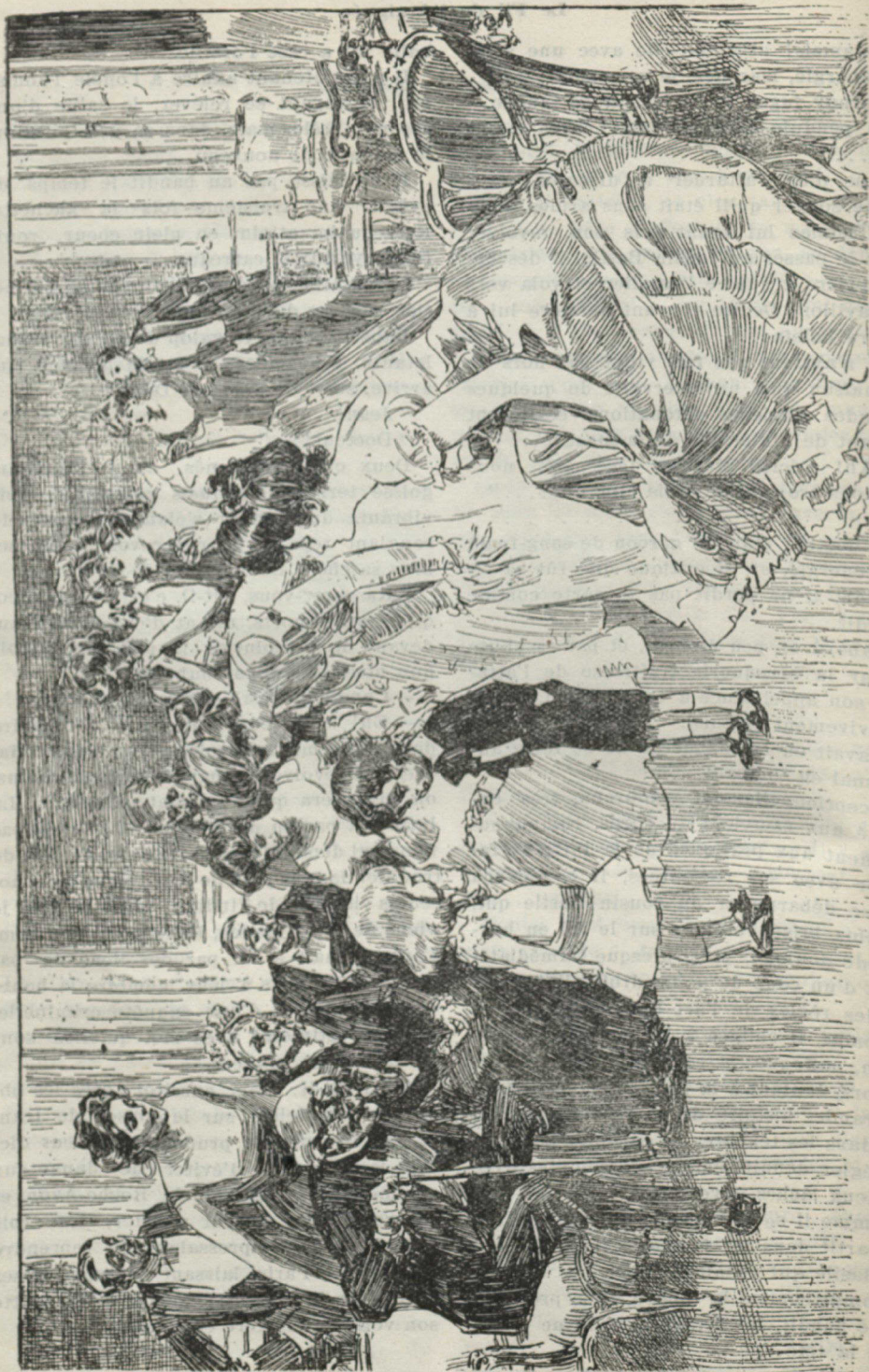
"Rassurez-vous, dit-il, c'est fini, nos coquins sont morts, allant d'eux-mêmes ad devant de la solution la plus convenable que nous puissions souhaiter.

—Comment cela? demanda Marnay.

—Eh! bien, lorsqu'on les découvrira dans cette mesure isolée, avec leurs cadavres, les revolvers échappés de leurs mains, on supposera qu'ils se sont entre-tués. La lutte n'a pas eu de témoins et ce n'est pas nous qui démentirons la légende. Inutile de troubler dans la paix de leur tombe les innocentes victimes de l'indigne individu dont je viens de faire justice, l'une porta son nom, l'autre tenait à lui par des liens de parenté; épargnons à leur mémoire la honte et les tristesses d'une enquête criminelle, et vous estimerez avec moi qu'elles sont suffisamment vengées.

Ainsi fut-il. Mais, aussitôt après les obsèques auxquelles, sur le conseil de Jean, et par un souci de prudence que leur dictait la nécessité d'éviter de dangereux commentaires, Mlle de la Roche-Avon et Pierre Marnay durent assister, les trois jeunes gens s'empressaient de reprendre le train de Paris, laissant le temps tisser autour de la sinistre demeure de l'Olivette son voile de mystère et d'oubli...

FIN.



JOUR DE L'AN EN FAMILLE.—Le dialogue des petits.



Le Jour de l'An en Famille

IL EST sept heures à peine. Un pâle rayon de lumière blafarde pénètre à travers les doubles rideaux et déjà l'on gratte à la porte. J'entends dans la pièce voisine les rires étouffés et la voix argentine de mon bébé qui frémit d'impatience et demande à entrer.

—Mais, petit père, s'écrie-t-il, c'est Bébé, c'est le petit l'ami qui vient pour la bonne année.

—Entre, mon bon chéri; viens vite nous embrasser.

La porte s'ouvre, et mon garçon, les bras en l'air, l'oeil brillant, se précipite vers le lit. Son bonnet de nuit, qui emprisonne sa tête blonde, laisse échapper de longues boucles qui lui tombent sur le front. Sa grande chemise flottante, qui embarrasse ses petits pieds, augmente son impatience et le fait trébucher à chaque pas.

Enfin, il a traversé la chambre et, tendant ses deux mains vers les miennes:

—Bébé te souhaite une bonne année! me dit-il d'une voix émue.

—Pauvre amour, qui as les pieds nus! Viens, mon chéri, viens te réchauffer dans la chaude couverture. Viens te cacher dans l'édrédon.

Je l'attire à moi; mais, au mouvement que je fais, ma femme, qui sommeille, se réveille en sursaut.

—Qui va là?... s'écrie-t-elle en cherchant la sonnette. Au voleur!

—Mais c'est nous, chère amie.

—Qui, vous?... Ah! Dieu, que vous m'avez fait peur!... Je rêvais qu'il y avait le feu, et ces voix au milieu de l'incendie... Vous êtes d'une imprudence avec vos cris!—

—Nos cris!... Mais tu oublies donc, petite mère, que c'est aujourd'hui le Jour de l'An, le jour des souhaits et des baisers?... Bébé attend ton réveil, et moi aussi.



Cependant, j'enveloppe mon petit homme dans le moelleux couvre-pieds, je le blottis dans l'édrédon et je réchauffe dans mes mains ses pieds glacés.

—Mais, petite mère, c'est aujourd'hui la bonne année! s'écrie-t-il.

De ses bras il rapproche nos deux têtes, avance la sienne, et de ses lèvres fraîches il embrasse à l'aventure.

Je sens sa menotte potelée qui se promène dans mon cou. Ses petits doigts s'empêtrent dans ma barbe. Ma moustache lui pique le bout du nez, et il éclate de rire en rejetant sa tête en arrière.

Sa mère, qui est remise de sa frayeur, l'attire dans ses bras et agite la sonnette.

—L'année commence bien, chers amis, dit-elle, mais il nous faudrait un brin de jour.

—Dis, maman, les enfants méchants n'ont pas de joujoux au Jour de l'An?

Et le sournois lorgne, en disant cela, une montagne de paquets et de cartons qui se dresse dans un coin et qu'on aperçoit malgré l'obscurité.



Bientôt, les rideaux s'écartent, les volets s'ouvrent, le jour arrive à flots, le feu pétille gaiement dans l'âtre, et l'on dépose sur le lit deux gros paquets soigneusement entortillés.

L'un est pour ma femme et l'autre est pour mon gros chéri.

Qu'est-ce? que sera-ce? J'ai accumulé les noeuds, triplé les enveloppes, et je suis avec délices leurs doigts impatients perdus dans la ficelle. Ma femme s'impatiente, sourit, se fâche, m'embrasse et demande des ciseaux.

Bébé, de son côté, tire de toutes ses forces, en se mordant les lèvres, et finit par réclamer mon aide. Son regard voudrait percer l'enveloppe. Tous les signes du désir et de l'attente sont peints sur son visage. Sa main perdue dans l'édredon fait grincer la soie sous ses mouvements convulsifs, et ses lèvres s'agitent avec bruit comme à l'approche d'un fruit savoureux.

Enfin le dernier papier vole: le couvercle saute et la joie éclate:

—Ma fourrure!

—Ma ménagerie!

—Pareille à mon manchon... cher petit mari!

—Avec un berger à roulettes... bon petit papa que j'aime!



On me saute au cou, quatre bras à la fois m'enlacent et me pressent; l'émotion me gagne, une larme me vient aux yeux; il en vient deux à ceux de ma femme, et Bébé, qui perd la tête, laisse échapper un sanglot en m'embrassant la main.

C'est absurde, allez-vous dire.

Absurde, je n'en sais rien; mais délicieux, j'en répons.

La douleur, après tout, ne nous arrache-t-elle pas assez de pleurs pour qu'on pardonne à la joie la larme solitaire que par hasard elle fait répandre?

La vie n'est pas si douce qu'on s'y aventure seul, et quand le coeur est vide, le chemin paraît long.

Il est si bon de se sentir aimé, d'entendre à côté de soi le pas régulier de ses compagnons et de se dire: "Ils sont là, nos trois coeurs battent à l'unisson", et, une fois par an, lorsque la grande horloge sonne le 1er janvier, de s'asseoir ensemble au bord de la route, les mains en-

lacées, les yeux fixés sur le chemin poussiéreux, inconnu, qui se perd à l'horizon, et de se dire en s'embrassant: "Nous nous aimons toujours, mes enfants chéris; vous comptez sur moi et je compte sur vous; ayez confiance et marchons droit!"

Voilà comment, monsieur, je m'explique qu'on pleure un peu en regardant une fourrure et en ouvrant une ménagerie.



Mais l'heure du déjeuner approche. Je me suis coupé deux fois le menton en faisant ma barbe; j'ai marché au milieu de la ménagerie de mon fils en me retournant, et j'ai une perspective de douze visites—obligatoires, comme dit ma femme. Néanmoins, je suis ravi.

On se met à table. Le couvert, qui orne sur une nappe bien blanche, a un air de fête inaccoutumé. Un léger parfum de truffes embaume l'atmosphère, tout le monde me sourit, et, à travers la vitre, j'aperçois, chose étrange—le concierge qui, de sa propre main, essuie la rampe de l'escalier, avec son mouchoir de poche, Dieu me pardonne! C'est un beau jour.

Bébé a mis en ligne autour de son assiette les éléphants, les lions et les girafes, et sa mère, sous prétexte de vent coulis, déjeune avec sa fourrure.

—As-tu demandé la voiture, chère amie, pour faire nos visites?

Le coussin de la tante Ursule va tenir une place!... Je sais bien qu'elle peut le mettre à côté du cocher...

—Oh! cette pauvre tante!

—Petit père, faut pas aller chez tante Ursule, dit Bébé, ça pique toujours quand on l'embrasse.

—Monsieur Bébé!... Songes-tu à tout ce qu'il nous faut mettre dans cette voiture?... Le cheval mécanique de Léon, le manchon de Louise, les pantoufles de ton père, le couvre-pieds d'Ernestine, les bonbons, la boîte à ouvrage... Je te jure qu'il faudra mettre le coussin de la tante sous les pieds du cocher.

—Petit père, dis, pourquoi la girafe ne veut pas de côtelette?

Le Jour de l'An en Famille

—Je n'en sais rien, mon ami.

—Eh bien! papa, ni moi non plus!...

Une heure après, nous grimpons l'escalier de tante Ursule.

Ma femme compte les marches en tirant sur la rampe, et moi je porte le fameux coussin, les bonbons et mon fils, qui n'a pas voulu sortir sans emporter sa girafe.

La tante Ursule, qui fait sur mon fils l'effet d'une poignée de verges, nous attend dans son petit salon glacial. Quatre fauteuils carrés, cachés sous des housses jaunes, se morfondent derrière quatre petits tapis de pieds. Une pendule, sous forme de pyramide surmontée d'une boule, fait résonner son vieux tic-tac derrière un globe trop grand.

Un portrait, pendu au mur et piqué par les mouches, représente une nymphe armée d'une lyre se détachant sur une cascade.—C'est la tante Ursule, cette nymphe.—Comme elle est changée!

—Ma bonne tante, nous venons vous offrir nos souhaits de bonne année.

—Vous exprimer tous les vœux que nous...

—C'est très bien, mon neveu et ma nièce; asseyez-vous.

Et elle nous indique deux chaises.

—Je suis sensible à votre démarche; elle me prouve que vous n'avez pas complètement oublié les devoirs que vous impose la famille.

—Vous comptez, chère tante, sans l'affection que nous vous portons, et qui suffit... Bébé, viens embrasser ta tante.

Bébé, (à mon oreille).—Mais, petit père, je t'assure qu'elle pique.

Il dépose les marrons glacés sur un guéridon.



—Vous pouviez, mon neveu, vous dispenser de ce petit présent; vous savez que les sucreries me sont contraires, et, si je ne connaissais votre indifférence à l'endroit de ma santé, je verrais là-dedans un sarcasme. Mais, brisons là. Monsieur votre père supporte toujours ses infirmités avec courage?

—Vous êtes bien bonne.

—J'ai pensé t'être agréable, ma chère tante, dit ma femme, en te brodant ce coussin que je te prie d'accepter.

—Je te remercie, mon enfant; mais je me tiens encore assez droite, Dieu merci! pour ne pas avoir besoin de coussin... La broderie est charmante: c'est un dessin oriental... Tu aurais pu mieux choisir, sachant que j'aime les choses beaucoup plus simples... Il est charmant du reste, quoique ce rouge à côté de ce vert vous mette une larme dans l'oeil. J'ai déjà éprouvé cette sensation en épluchant des oignons. Le sentiment des couleurs n'est pas commun!... J'ai à t'offrir en retour ma photographie que ce bon M. Miron a voulu absolument me faire sous forme de carte de visite, comme tu vois.

—Oh! que tu es bonne et comme cela est ressemblant?... Reconnais-tu ta tante, mon bébé?

—Ne te crois pas obligée de dire le contraire de ta pensée... Cette photographie ne me ressemble en aucune façon; j'ai l'oeil beaucoup plus brillant... J'ai là aussi un paquet de jujubes pour ton enfant... Il me paraît grandi.

—Bébé, viens embrasser ta tante.

—Et puis nous nous en irons après, petite mère?

—Vous êtes un petit mal élevé, monsieur!

—Laissez-le dire: au moins il est franc, lui!... Mais je vois que ton mari s'impatiente; vous avez d'autres... courses à faire; je ne vous retiens pas.

Qui de douze visites obligatoires retranche une visite obligatoire, reste onze visites... Hum!... Cocher, rue Saint-Louis au Marais.

—Est-ce pas, petit père, qu'elle a des aiguilles dans le menton, tante Ursule?

Passons, si vous le voulez bien, les onze visites obligatoires; elles sont aussi peu agréables à raconter qu'à faire.



Vers cinq heures du soir.—Dieu soit loué! — les chevaux s'arrêtent devant la maison paternelle, où le dîner nous attend. Bébé bat des mains et sourit déjà à

la vieille Jeannette, qui, au bruit de la voiture, s'est précipitée vers la porte. "Les voilà!" s'écria-t-elle, et elle emporte Bébé jusque dans la cuisine, où ma mère, les manches retroussées, donne le coup de grâce à son gâteau traditionnel.

Mon père, qui descend à la cave, la lanterne à la main, escorté de son vieux Jean, qui porte le panier, s'arrête tout à coup.

—Eh! mes enfants, que vous arrivez tard!... Venez dans mes bras, mes amis, c'est le jour où l'on s'embrasse pour de bon!... Jean, tiens un peu ma lanterne.

Et tandis que mon vieux père me serre contre lui, sa main cherche la mienne et la serre longuement.—Bébé, qui se faufile entre les jambes, nous tire par l'habit et tend son petit bec pour avoir un baiser.

—Mais je vous retiens là dans l'anti-chambre et vous êtes gelés; entrez dans le salon; il y a de bon feu et de bons amis.

On nous a entendus, la porte s'ouvré, et l'on nous tend les bras.

Au milieu des poignées de mains, des embrassements, des souhaits et des baisers, les cartons s'ouvrent, les bonbons pleuvent, les paquets se déchirent, la gaieté devient du vacarme, et la bonne humeur tourne au tumulte. Bébé, debout au milieu de ses richesses, semble un homme ivre entouré d'un trésor, et de temps en temps, il jette un cri de bonheur en découvrant un nouveau joujou.

—La fable du petit homme! s'écrie mon père en agitant sa lanterne, qu'il a reprise des mains de Jean.

Un grand silence se fait, et le pauvre enfant, qui fait ses débuts dans l'art de la déclamation, perd tout à coup contenance;

il baisse les yeux, rougit et se réfugie dans les bras de sa mère, qui, penchée à son oreille, lui dit: "Allons, mon chéri: "Un agneau se désaltérait..."; tu sais, le petit agneau?"

—Oui, petite mère, je sais bien, le petit mouton qui voulait boire.

Et d'une voix contrite, la tête penchée sur la poitrine, il répète en faisant un gros soupir: "Un agneau se désaltérait dans le courant d'une onde pure..."

Nous tous, l'oreille tendue et le sourire aux lèvres, nous suivons son délicieux petit jargon.

L'oncle Bertrand, qui est un peu sourd", fait un cornet de sa main droite et a rapproché sa chaise: "Ah! j'y suis, dit-il, c'est le "Renard et des Raisins". Et comme on fait "Chut!" à l'interrupteur, il ajoute: "Oui, oui, il récite avec finesse, beaucoup de finesse!"

Le succès rend la confiance à mon chéri, qui termine sa fable par un gros éclat de rire; la joie est communicative, et l'on se met à table au milieu de la plus folle gaieté.

—A propos, dit mon père, où diable est ma lanterne?... J'ai oublié la cave... Jean, mon vieux, prends ton panier et allons fouiller derrière les fagots.

Le potage fume, et ma mère, après avoir promené autour de la table son regard souriant, plonge la cuillère dans la soupe.

—Ma foi! vive la table de famille, où s'asseoient ceux qu'on aime, où l'on risque au dessert un coude sur la nappe, où l'on retrouve à trente ans le vin de son baptême!





ZIG-ZAGS
par Passepartout



Il est souvent plus doux de donner...

Les sauvages et les amoureux sont les êtres qui peuvent s'exprimer avec le moins de mots.

Si on pouvait monter toute une maison avec un hamac, le nombre des mariages serait peut-être plus grand.

Si c'est pour renforcer leurs poumons que certaines personnes prennent des leçons de chant, parfait.

Une farce qui réveille le bébé n'est jamais populaire.

Dans certaines maisons, faire le grand ménage, c'est changer le piano de coin.

Une des meilleures raisons pour ne pas jouer aux cartes, c'est de n'avoir pas d'argent!

Si quelqu'un dit que vous êtes faite pour être embrassée, c'est peut-être une allusion délicate à votre nez retroussé.

Ceux qui paressent le matin en hiver pour ne pas s'habiller dans une chambre froide, ceux-là n'auront peut-être pas la même objection dans l'autre monde.

Quand, à l'étranger, on lit dans un journal canadien qu'un individu a été condamné à l'amende, en décembre, pour avoir marché sur le gazon d'un de nos squares publics, ça porte un bon petit coup droit à la légende de nos neiges éternelles.

Nous connaissons des gens qui passent toute leur vie à essayer de changer de métier.

Les proverbes ne sont pas applicables à tous. Ainsi vous ne convaincrez jamais une souris qu'un gros chat noir, c'est la luck.

Les miracles de l'amour! On parle beaucoup d'une jeune Américaine qui a préféré garder son amoureux qu'accepter un joli petit chien à poil frisé que lui offrait son papa.



...que de recevoir.



Le cauchemar des étrennes.

La témérité, c'est l'audace entachée d'imprudenc.

La question du jour est: préférez-vous être frappé par un sleigh ou par une auto. Il y a aussi les traîneaux des enfants d'école pour les victimes qui ont des goûts modestes.

Aucun système pour le développement de la mémoire n'a encore pu réussir à faire qu'une femme se rappelle exactement son âge.

Les jours de paye sont clairsemés pour les inventeurs et certains autres génies.

Un devoir qu'on peut imposer à autrui nous paraît plus impérieux.

Aux hypocrites la franchise occasionnelle va comme un masque.

Vous vous épargnerez beaucoup de fatigue en laissant les autres faire leurs propres affaires.

La finesse emploie des termes qui laissent beaucoup à entendre.

Quand les avions seront en vogue, ce sera le bon temps pour les maris dont les femmes craignent le vertige.

On assure que l'homme qui vante sa pension est aussi rare que la femme qui vante la cuisine de sa belle-mère.

Quand une personne en est réduite à manger de l'oignon parce que son haleine est mauvaise, le suicide commence à paraître plausible.

Il n'est pas plus forçant de dire la vérité que d'expliquer un mensonge.

Une femme a beau être changeante, il faut une bien longue procédure pour en changer.

Le tabac à chiquer pourrait bien se ressentir de la découverte que le bran de scie contient de l'alcool.

Si parler vous fatigue bornez-vous à dire ce que vous pensez réellement.

Toby n'a pas de chance: il se félicitait l'autre jour de n'avoir pas perdu son parapluie, lorsque sa femme lui prouva qu'il était sorti sans l'apporter.

Quand une femme laide ne le sait pas, on peut en déduire qu'elle n'a pas d'amies intimes.

Le plaisir d'avoir un chien batailleur est infailliblement gâté par le fait qu'un voisin en a un aussi.



—Je ne sais pas où est mon défunt mari ce Jour de l'An-ci...

—Ce n'est pas aisé à savoir. Il faut seulement espérer que n'importe où il est, il est mieux que sur la terre.

On a marié Ernestine

MME Sorbier, née Mariette Dubois, vit le jour et grandit dans une métairie de la Limagne. C'était un enfant douce et simple. L'institutrice et le curé s'évertuèrent en pure perte à lui inculquer le rudiment de la grammaire et du catéchisme; mais ils n'avaient point le courage de sévir quand la fillette levait sur eux ses grands yeux mouillés et craintifs, ses yeux soumis de bon chien. Si l'intelligence de Mariette demeurait hermétiquement close aux connaissances qu'on enseigne, son petit coeur de paysanne était ouvert à toutes les tendresses et à toutes les pitiés. Elle prodiguait, sans compter, son bon sourire et ses pleurs ingénus. Vivant, surtout, au milieu des animaux, elle aimait de tout son coeur les bêtes qu'elle élevait; les petits poussins au fin duvet jaune, les jeunes veaux, les agneaux plaintifs, et elle pleurait amèrement s'il arrivait malheur à l'un de ses protégés, ou lorsque son père les allait vendre aux foires. Mariette avait été créée pour aimer, soigner, servir, dans l'oubli total d'elle-même. Dès ses jeunes ans se manifestait en elle une âme de mère et de nourrice.

A dix-huit ans, elle fut recherchée en mariage par un jeune homme de la ville. Mariette n'était point belle et ignorait le luxe; elle ne portait un chapeau et des souliers que le dimanche, encore reprenait-elle bien vite ses sabots à la sortie des vèpres pour courir panser ses bêtes et traire les vaches. Mais le père Dubois avait quelques arpents de terre au soleil, et cela se savait. Le prétendant, Baptiste Sorbier, était travailleur, débrouillard, âpre au gain, — d'ailleurs, point méchant garçon. Il venait d'acheter une épicerie au chef-lieu de canton et désirait s'adjoindre une

bonne ménagère, économe et pourvue de quelque argent.

Le mariage se fit. Mariette fut une épouse aimante, craintive, pénétrée de son infériorité: son mari dut faire acte d'autorité pour l'obliger à manger à table, en face de lui. Jamais homme de génie ne jouit d'un prestige comparable à celui de l'épicier aux yeux de sa femme.

Bientôt, un enfant leur naquit. S'était une fille, Mariette eût voulu lui donner le nom très doux de la Vierge Marie; mais le père tenait à un nom plus rare et plus aristocratique: il proposa "Ernestine", qui fut accepté sans objections.

Mariette vécut alors les heures enchantées de sa silencieuse vie de tendresse et de dévouement. Mère, elle s'éleva, s'épanouit, s'exalta dans cet amour tendre et farouche, animal et divin, qui fait de la plus humble femme une créature auguste.

Elle passait ses jours dans l'extase, à contempler profondément les prunelles graves et vagues du bébé, à lui conter sa tendresse avec des mots touchants et ridicules, et à sentir avec un délice indicible, le flot de vie couler, lentement, de sa poitrine tiède entre les petites lèvres avides. Elle disait "ma Petite!" avec un accent qui troublait les coeurs et faisait entrevoir, même à son bon épicier de mari, le mystère sacré de l'âme maternelle.

Dès qu'Ernestine put se tenir debout sur ses petites jambes incertaines et mâcher une racine de guimauve entre ses quatre premières dents, les parents parlèrent de son mariage et de sa dot. On prit un livret à la caisse d'épargne et il fut décidé qu'on supprimerait toutes les petites dépenses superflues, pour arrondir promptement la modeste somme portée sur le livret. Ma-

riette Sorbier, fourmi prudente, se préoccupait déjà du trousseau et, avant que la petite fille eût accompli sa sixième année, les mouchoirs de toile fine et les serviettes brodées commencèrent à s'empiler dans l'armoire profonde. Maintenant, chaque fois que Baptiste était tenté de s'offrir un cigare ou une cruche de bière, chaque fois que Mariette rêvait une robe neuve ou une fleur à son chapeau, l'un et l'autre se ressaissaient aussitôt :

— Il faut songer que nous aurons Ernestine à marier !

Et ils se résignaient en souriant.

Quand la fillette atteignit l'âge de treize ans, son père comprit qu'elle ne pourrait espérer un beau mariage qu'après avoir séjourné deux ou trois ans dans un pensionnat de grande ville.

— Une fille qui "n'est jamais sortie", expliquait-il à sa femme, ne trouvera jamais que des partis médiocres, tandis que les demoiselles qui sont allées en pension épousent des employés, et, quelquefois, des fonctionnaires...

Mais, tous ces raisonnements échouaient devant le désespoir de la mère. Se séparer de sa fille, de sa chère petite qu'elle avait nourrie de son lait et si longtemps bercée dans ses bras ! confier cette enfant de sa chair à des femmes étrangères qui ne sauraient jamais, comme elle, la border dans son lit et réchauffer dans leurs mains ses petits pieds froids !...

M. Sorbier insistait doucement :

— Ma pauvre femme, il faut en passer par là, si nous voulons marier bien Ernestine.

Elle finit par se rendre à cet argument suprême, et, avec des torrents de larmes, elle prépara la malle de sa fille...

L'enfant partie, Mariette Sorbier maigrit et tomba en langueur. Son mari avait peu de temps à donner aux regrets : son commerce s'étendait avec une rapidité inespérée ; maintenant, les bénéfices d'une seule année égalaient la dot de Mariette. Ah ! Ernestine serait un beau parti !

Et M. Sorbier, devenu notable commerçant de la ville, se rengorgeait pour prononcer avec confiance la phrase éternelle :

— Quand on mariera Ernestine...

Il y avait dans la cave quelques bouteilles d'un Chambertin fameux : on les déboucherait quand on marierait Ernestine. La maison un peu exigüe avait besoin de réparations et d'agrandissements : tout cela se ferait quand on marierait Ernestine... Quand on marierait Ernestine, Mme Sorbier s'offrirait le beau service de porcelaine et les cuillers de ruolz qu'elle désirait depuis quinze ans...

Ainsi, ce couple stupide et touchant oubliait de vivre sa propre vie, hypnotisé par un événement douteux qu'un peu plus de sagesse leur eût fait considérer comme une redoutable aventure.

Cependant, à mesure que les années passaient, Mme Sorbier s'attristait et souffrait en silence, sa "Petite", lui échappait tous les jours. Chaque fois qu'Ernestine revenait en vacances, la mère, inquiète, la sentait plus différente et plus lointaine. Elle parlait un langage châtié qu'elle ornait de liaisons élégantes, elle brodait sur satin, jouait du piano, connaissait toutes les danses nouvelles. Elle était, enfin, si distinguée, si distinguée que la pauvre Mariette, sans oser se l'avouer, se sentait intimidée en sa présence ; et, lorsqu'elle sortait avec la jeune fille, elle était à la fois fière et un peu honteuse, comme une mère poule qui aurait couvé un oiseau de paradis. Enfin, Ernestine eut dix-sept ans et sortit de pension. Elle reprit possession de la maison paternelle en y apportant des idées nouvelles et de nouveaux besoins de confort et d'élégance. Elle obtint qu'on changeât les vieux meubles de forme archaïque ; elle fit supprimer les rideaux d'andrinople du lit maternel et apporta des modifications importantes dans la garde-robe de ses parents. Mariette, étonnée, ahurie, souffrait dans ses habitudes bouleversées ; cependant, elle se soumettait à tout lorsque son mari lui disait :

— Femme, il faut faire quelques sacrifices si nous voulons marier Ernestine.

Les années passaient : Ernestine n'était point mariée. Un ouvrier, un petit marchand se fût effrayé un peu à l'idée d'épouser une si grande demoiselle, et, d'ailleurs, il eût craint un refus. Les jeu-

On a marié Ernestine

nes beaux messieurs dédaignaient peut-être une fille d'épicier... Peu à peu, Ernestine devint nerveuse et s'aigrit; son père fut bientôt neurasthénique et dyspeptique, et sa mère perdit le sommeil. Ce n'était plus que rarement et d'une voix mal assurée que M. Sorbier disait encore:

—Quand nous marierons Ernestine...

La nuit, dans leurs longues insomnies, lorsque M. Sorbier souffrait de l'estomac, les deux époux supputaient, avec une mélancolie croissante, les probabilités de mariage: le jeune agent-voyer était allé prendre femme loin du pays; le bonnetier célibataire, dont on eût pu se contenter, venait de se flancer à sa cousine... Et les Sorbier, avec une sueur d'angoisse, commençaient à se poser, dans le secret de leur cœur, la question qu'ils n'osaient formuler à voix haute:

—Ernestine va-t-elle rester fille?...

M. Sorbier avait tort de douter de son étoile: un événement immense se préparait. Un jeune pharmacien venait de s'établir dans la ville; il était si élégant et d'allures si aristocratiques que, jamais, les Sorbier n'eussent osé espérer qu'il pût jeter les yeux sur Ernestine. Or, un soir, Me Béguin, le vieux notaire, s'en vint, de la part du beau pharmacien, s'enquérir auprès de M. Sorbier du chiffre de la dot d'Ernestine. Le brave homme pensa mourir de saisissement; il parvint à grand-peine à surmonter son trouble et ne put que bégayer:

—Vingt-cinq mille!

—Ah! tant pis! je regrette... fit le notaire de l'air le plus triste du monde; mais vous êtes dans les affaires, monsieur Sorbier, et vous devez comprendre... Un parti comme M. Lefort vaut plus que cela. Un pharmacien est obligé à un certain train de maison: il faudrait un minimum de quarante mille francs.

M. Sorbier avait chancelé; sa vue se troublait. Il se crut, un instant, menacé d'apoplexie.

—Je regrette, je regrette... répétait poliment Me Béguin en avisant son chapeau.

Alors, affolé, l'épicier tendit vers lui ses mains tremblantes et, avec un pauvre sourire qui grimaçait, il tâcha de prendre

le ton d'un bonhomme qui ne s'émeut pas pour si peu.

—Voyons, voyons, matre Béguin, que diriez-vous de trente mille francs comptant, avec les dix mille autres payables dans cinq ans? Je ferai un billet...

Le notaire ôta son lorgnon qu'il examina profondément et finit par répondre:

—Eh bien, il y aurait peut-être moyen d'arranger cette affaire...

Enfin, enfin on marie Ernestine! Les Sorbier ne mangent plus, ne dorment plus, exaltés par la joie et l'orgueil, rongés par un secret souci: ce sera dur de s'arracher quarante mille francs!... N'importe, on marie Ernestine! et quelle alliance inespérée! M. Sorbier ne doute pas que son confrère Bidon n'en prenne la jaunisse. Mme Sorbier, amaigrie, et toute pâle, est écrasée par tant de gloire. Et, pendant les longues nuits où M. Sorbier a plus que jamais mal à l'estomac, elle lui dit quelquefois avec extase:

—Baptiste, qui aurait jamais cru que notre Ernestine dût être aimée d'un pharmacien!...

On marie Ernestine! Ce n'est pas l'heure de compter, de lésiner: rien de trop beau, rien de trop cher. Il faut compléter, parachever le trousseau. Quelques belles pièces richement brodées sont encore nécessaires; rien de ce qu'on avait préparé ne semble suffisant maintenant: songez donc! on s'attendait si peu à un pharmacien!... Les toilettes aussi devront être de toute élégance: une robe de soie pour le contrat et, pour la messe, une robe de satin si beau, dit Mariette, qu'elle tiendra debout d'elle-même! D'ailleurs, ne dit-on pas, dans la ville, qu'elle coûte quinze francs quatre-vingt-quinze le mètre?... On s'est adressé à la première couturière de la ville, la couturière de la bourgeoisie; elle parle à ses clientes à la troisième personne, ce qui ne laisse pas d'intimider la bonne Mme Sorbier.

Parmi ces préparatifs fiévreux, Ernestine se sent élevée au rôle d'héroïne. Elle a conscience de sa valeur nouvelle et ines-

timable; mais le bonheur a miraculeusement adouci son caractère; et c'est avec une affectueuse condescendance qu'elle instruit sa mère de "ce qui se fait" dans les mariages "convenables"...

* * *

On a marié Ernestine! Les jeunes époux viennent de prendre l'express qui les emportera sous quelque ciel idyllique. Les chevaux enrubannés de blanc ramènent les parents à leur épicerie. M. Sorbier, très congestionné et un peu serré dans son faux col, murmure entre deux longs soupirs:

—Femme, nous avons fait aujourd'hui bien des envieux!

Enlaidie par l'ondulation factice de ses cheveux et par sa riche robe de satin aubergine, Mme Sorbier persiste dans son silence. Toute la journée, elle a dévoré ses larmes près de jaillir. Elle a souffert le martyre à la soirée de la veille où brillaient toutes les élégances de la ville, et où elle avait cruellement conscience de sa gaucherie; elle a souffert le matin, à la sacristie, quand les belles relations de M. Lefort vinrent la congratuler avec une si exquise urbanité et qu'elle resta interdite. Et, tout à l'heure, sur le quai de la gare, lorsque son gendre lui a tendu sa main gantée et que sa fille a présenté à ses lèvres un front distrait, quelle obscure et affreuse tristesse a étreint son humble cœur de mère! Elle a craint d'être ridicule en disant au jeune homme:

—Je vous donne mon cher trésor; aimez-le bien, gardez-le bien...

Elle a craint d'être ridicule et, comme toujours, elle s'est tue...

On a marié Ernestine, M. Sorbier ne porte plus le tablier de toile et, même les jours ordinaires, il ne sort plus qu'en chapeau melon: quand on a des enfants dans une haute situation, il ne faut pas leur faire honte, n'est-ce pas?

Dans la rue, M. Sorbier marche d'un pas lent et grave, le menton relevé, en une attitude un peu hautaine. Parfois, les passants le saluent d'un certain air..., et, quand il rentre chez lui, M. Sorbier confie à sa femme:

—Ma bonne, que d'envieux nous avons faits!...

Dans la maison, Mme Sorbier s'active de l'aube au soir, fourmi infatigable et silencieuse. Elle a renvoyé la femme de ménage qui venait faire les grosses besognes: le service est si simplifié quand il n'y a plus que deux personnes à la maison! On fait peu de cuisine, on n'allume plus qu'un feu et qu'une lampe... Certes, on ne se prive de rien, Dieu merci! mais, enfin, il faut songer aux dix mille francs qu'on a promis...

On a marié Ernestine, et on l'a glorieusement mariée! Mais que la maison est vide, hélas! Dans l'ombre de la cuisine où elle accomplit ses travaux journaliers, souvent Mme Sorbier pleure éperdument:

—Je n'ai plus d'enfant, je n'ai plus d'enfant!

La jeune Mme Lefort a bien peu de temps à sacrifier à sa mère; elle est très absorbée par ce qu'elle appelle ses "obligations mondaines"; elle fait et reçoit beaucoup de visites. Il arrive que plusieurs jours se passent sans que les Sorbier aperçoivent Ernestine. Mme Sorbier est allée deux fois chez sa fille pour l'aider dans son installation; maintenant elle languit dans la solitude, sans oser franchir les trois rues qui la séparent de l'enfant adorée. Elle craint d'importuner le jeune ménage; elle n'est pas encore familiarisée avec son gendre qui a des manières si élégantes, et puis elle redoute de rencontrer les nouvelles amies de sa fille.

Une après-midi de 31 décembre, pluvieux et neigeux, Mme Sorbier se sent sombrer dans une désolation sans fond. Il y a cinq longs jours qu'elle n'a vu Ernestine; elle est affreusement seule et abandonnée. Ecroulée sur la chaise de bois, entre l'horloger et l'évier, elle sanglote lamentablement en cachant son pauvre visage dans son tablier bleu. M. Sorbier l'a entendue et arrive, tout ému de pitié.

—Allons, allons, ma bonne femme, il faut te faire une raison et ne pas t'enfoncer ainsi dans tes idées noires, alors que nous avons tant de motifs d'être heureux et fiers. Essuie tes yeux, tu me fais de la peine... Et puis, tâchons de changer le

On a marié Ernestine

cours de tes pensées tristes: tu vas faire un brin de toilette,—il faut faire honneur aux enfants,—et tu t'en iras tout doucement chez madame ta fille, qui sera enchantée d'embrasser sa vieille maman. Vois-tu, les nouveaux mariés, cela a le bonheur égoïste, mais n'importe, on aime encore sa mère, que diable!

Mme Sorbier se laisse convaincre. Elle se recoiffe avec soin et, pour atténuer l'éclat de ses joues que des larmes ont rendues luisantes, elle plonge timidement le coin d'une serviette dans un fond de boîte de poudre de riz laissée par Ernestine. Elle se vêt de la robe de cachemire noir ornée de jais et tire de l'armoire le toquet où éclate une si luxuriante floraison de géraniums rouges qu'on le prendrait pour un magnifique pot de fleurs.

Un tel costume la semaine, voilà de quoi faire jaser les voisines. Tant pis: la mère de Mme Lefort ne peut aller par les rues de la ville, vêtue ainsi qu'une ouvrière.

—Adieu, Baptiste. Surveille le feu de la cuisine. Je ne m'attarderai pas: il ne faut pourtant pas encombrer les enfants.

Très digne, Mme Sorbier suit à petits pas les trottoirs, évitant la rue boueuse à cause de ses bottines fines et de sa robe de cachemire. Bientôt, son coeur bat plus vite: elle a aperçu la pharmacie Lefort et ses yeux se lèvent vers les fenêtres du premier étage où des stores très ornés font pressentir le luxe de l'intérieur. Au milieu de l'escalier, elle s'arrête: il lui semble que son coeur l'étouffe.

—Qu'ai-je donc? Je suis folle. Ne suis-je pas chez ma fille? chez mon enfant!

Dans l'antichambre, elle est reçue par une jeune bonne en tablier brodé, qui la

toise et dit sans politesse:

—Je vais voir si madame est là.

Mme Sorbier a rougi et déplore en son coeur l'arrogance des servantes d'aujourd'hui. Mais elle n'a pas le temps de poursuivre ses réflexions: Ernestine sort du salon et s'avance, dans le frou-frou de son élégante robe d'intérieur.

—Ah! c'est toi, maman..., dit-elle sans sourire, en oubliant d'embrasser sa mère. Tu es bien gentille d'être venue... seulement tu tombes mal: j'ai justement du monde qui va m'arriver.

Mme Sorbier est devenue si pâle, que son visage n'est plus qu'une tache blafarde sous les fleurs écarlates du chapeau. D'un mouvement automatique, elle tourne sur elle-même et se dirige vers l'escalier. Elle n'y voit plus et se heurte au battant de la porte; le choc a rejeté de côté le beau toquet de géraniums qu'elle ne songe pas à redresser.

Dans la rue, les passants se retournent avec un haussement étonné des sourcils: Mme Sorbier décoiffé, hagarde, les épaules voûtées, marche d'un pas de somnambule. Sa belle jupe de cachemire traîne dans la boue liquide et des pleurs qu'elle n'essuie pas ruissellent le long de ses joues blêmes et tombent en perles sur sa robe.

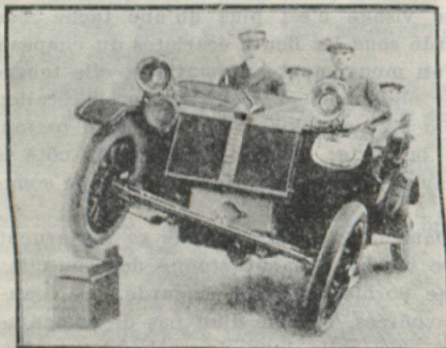
Un ivrogne sort d'une auberge et son oeil trouble s'est arrêté un instant avec stupeur sur la mère douloureuse. Puis, il éclate d'un rire ignoble et, d'un bord à l'autre de la rue, il interpelle un compagnon:

—Hé, vieux! En voilà une découverte: la mère Sorbier qui s'adonne à la boisson depuis que sa fille est mariée dans la haute!





UN vaisseau de guerre du temps de l'ancienne Rome était monté par 225 hommes, dont 174 rameurs distribués sur trois ponts. Un vaisseau de ce genre faisait, par beau temps, six milles à l'heure.



Invention qui permet à une roue d'automobile de passer par-dessus des obstacles sans détruire l'équilibre.

Un médecin américain prétend que les blonds et les blondes sont plus enclins à la malfaisance et au crime.

L'agriculture chez les sauvages du Canada se fait maintenant avec succès. L'année dernière leur 52,899 acres de culture ont rapporté \$1,477,997 augmentation de 3,968 acres et de \$198,866 sur l'année précédente. Les sauvages de Québec ont reçu \$140,848 de leurs 4,651 acres; Ontario \$575,527 de 17,662 acres; Colombie Britannique \$355,750 de 8,876 acres.

Au 31 mars dernier la population indienne du Canada était de 111,043 âmes comparé à 110,205 en 1908, augmentation de 838. Les naissances ont été de 276 et les décès de 97, donnant un excédant de 179 pour les naissances.

A l'instar de ce qui se fait en Allemagne, la poste belge délivre actuellement des cartes d'identité, vendues au prix de 10 cents. Il faut, pour cela, fournir sa photographie, comme pour les abonnements de chemin de fer dans le même pays. Ces cartes serviront dans les relations postales pour l'encaissement des quittances, le retrait de lettres assurées ou recommandées, les opérations de la caisse d'épargne, l'encaissement de mandats, etc.

Chez les Français, la proportion des non-nageurs dépasse 90%, alors que chez les Suédois elle arrive à peine à 12%. Au Canada, on ne sait guère plus nager qu'en France. En Angleterre, les bons nageurs se comptent par centaines de mille. Puis il y a des nageurs ordinaires.



Un des plus pittoresques monuments du vieux Japon.



Les enfants d'écoles, en Suisse, sont cités comme modèles sous le rapport de l'équipement. Nous avons déjà donné le portrait de l'écolier; voici celui de l'écolière.

Un tiers au moins des membres de la Chambre des Communes de la Grande-Bretagne ne font usage d'aucune liqueur alcoolique, et, des cinquante députés du groupe ouvrier, un seulement boit de l'alcool. Six des membres du cabinet Asquith pratiquent l'abstinence totale de boissons spiritueuses.

Il y a vingt-six nationalités différentes à Montréal. Et la métropole canadienne a assez de places consacrées au culte pour avoir droit à l'appellation de la Cité des Eglises.

Le "Tablet", de Londres, exprime l'espoir que le Congrès Eucharistique de Montréal fera quelque chose pour obtenir la modification de la formule d'assèmentation des souverains d'Angleterre. Cette formule rédigée à une époque d'ardent sectarisme est très injurieuse pour les catholiques.

La population de Dawson, Yukon, baisse graduellement. C'est tout naturel; la fièvre de l'or qui diminue de même est passée. C'est là le résultat inévitable de toutes ces prospérités hâtives, sans fixité certaine.

Les directeurs de théâtres des grandes villes ne peuvent plus lutter contre l'envahissement des théâtres populaires, à bon marché, où l'on donne en vues animées des représentations des meilleures oeuvres.



Si jamais vous allez dans le Bechuanaland et que vous voyiez des demoiselles ainsi attifées, vous saurez qu'elles sont à marier.



La plus vieille église existante de la Nouvelle-Ecosse. Elle fut construite en 1795, à Clementsport.

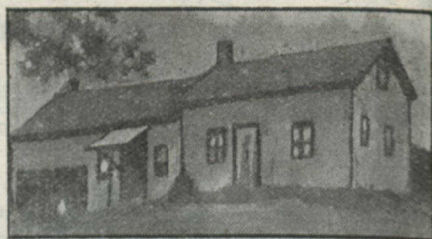
Une nouvelle loi mise en vigueur dans le Nebraska, statue que les hôteliers ne devront vendre de liqueurs alcooliques que de 7 heures du matin jusqu'à 8 heures du soir.

Le conseil municipal de Paris a décidé de voter la somme énorme de \$160,000,000, près d'un milliard de francs, pour l'embellissement de la ville.

M. Lee, de Niagara, dit qu'un jour qu'il pêchait près du pont il remarqua une énorme éturgeon qui s'en venait en soulevant l'eau avec furie et vint se briser le crâne presque à ses pieds. Depuis il a été plusieurs fois témoin du même fait. On croit à une épidémie de manie de suicide chez ses poissons.



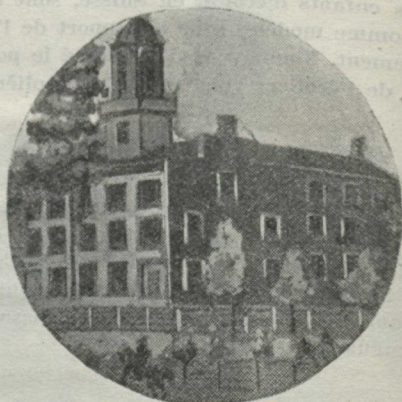
Le truc photographique qui fait rage en Angleterre.



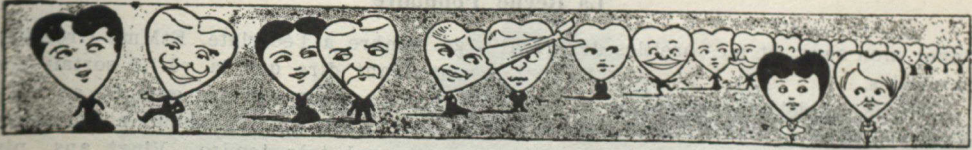
L'archi-millionnaire Rockefeller est plus que jamais à l'ordre du jour. Un journal vient de publier, pour la première fois, ce portrait authentique de la maison où le Crésus américain naquit et fut élevé.

Les Etats-Unis mettront ces jours-ci en circulation une nouvelle pièce d'un sou. Ces pièces seront à l'effigie d'Abraham Lincoln, qui remplacera la tête de sauvage si familière au peuple américain. On mettra 150,000 pièces en circulation pour la première émission.

En 1908, le Canada importait de l'étranger des liqueurs spiritueuses pour la somme totale de \$2,799,532. De la Hollande seulement, des produits de toute sorte nous arrivaient, pour la valeur totale de \$1,528,375.



Et ceci est l'école où il put apprendre le petit peu de lecture et le très peu d'écriture qui furent toute sa science pour entrer dans le "struggle-for-life".



LE GATEAU DES ROIS

—Le roi boit! Le roi boit! Le rrrroi boit!!!

Ah! les monstres! M'ont-ils fait assez souffrir avec ce cri-là, un soir d'Épiphanie, il y a... Chut!... C'était au temps où je n'avais pas encore deux poils blancs dans ma barbe, du côté gauche; côté du coeur, mesdames!

D'ailleurs, à l'époque en question, je ne portais pas encore une barbe, par cette simple raison que le ciel, malgré d'ardentes prières suivies d'application de graisse d'ours, ne devait m'en accorder les premiers rudiments que dix ans plus tard.

Donc, un soir d'Épiphanie, il y a très, très longtemps même, on criait à mes oreilles, rouges de honte:

—Le roi boit! Le roi boit! Le rrrroi boit!

Et je buvais mes larmes!

Pourquoi? Ah! voilà!... Parce que j'étais un jeune et timide nigaud et que je ne savais pas avaler les plaisanteries, même les plus innocentes, parce que toute émotion excitait mes glandes lacrymales.

Déplorable système nerveux!

C'est en vain que les dames de l'aimable société qui m'entourait s'empressaient, comme c'est l'usage, de m'essuyer les lèvres après chaque rasade, à grands coups de serviette. Je ne pouvais digérer ma subite élévation au trône. Ma royauté me pesait. J'aurais donné je ne sais quoi pour déposer la couronne.

Cruels soucis, inséparables de la puissance! C'est la leçon des grands!

Eh! les avais-je désirés, du reste, ce rang suprême, cette distinction flatteuse? Dieu m'est témoin que non.

Au contraire, comme on dit. Au moment où la galette traditionnelle fit son apparition sous la blanche serviette, j'avais secrètement prié les divinités de dé-

tourner de moi ce calice.

—Faites, ô Hasard! m'étais-je écrié, à voix basse, que la fève ne se trouve pas dans ma part de gâteau!

Des frissons mortels parcouraient mon corps, principalement la surface externe de mon dos ingénu, en songeant que je pouvais être désigné par le sort pour présider l'assemblée.

Je pâlisais, je verdissais, je rougissais en pensant à cette effroyable aventure.

—Tous les yeux vont se tourner vers moi, brillants et malicieux, si je suis le roi! songeais-je.

Horrible moment! Et puis, il faudra choisir une reine! Jeter, avec grâce, la fève dans le verre d'une dame, qui se moquera de moi, qui rira, qui haussera les épaules de pitié, peut-être! Perspective épouvantable! Oh! dieu des festins! épargne-moi ces souffrances.

Mais le dieu des festins n'avait pas daigné m'entendre.

On réserva, d'abord, la part du Bon Dieu et la part de l'absent. Puis, ma petite cousine choisit, sous la serviette, les morceaux de la galette et les distribua à la ronde.

D'une main fébrile et glacée, je pris le triangle de pâte lourde qui m'échut, et je le palpai dans l'ombre.

Un instant, j'eus une lueur d'espoir. Je ne sentais pas la fève sous mes doigts. D'ailleurs, j'étais résolu à la flanquer sous la table, dans les ténèbres extérieures, comme dit l'Écriture, si je la trouvais. Mais un de mes voisins, M. Chamillon, — j'offre ici son nom à l'exécration publique, — se mit à dire:

—C'est le petit qui l'a! Je la vois!

Je dus tout avouer et exhiber le hideux légume, noir et ridé. Premier moment de folle honte. Une chaleur ardente fit bouil-

lonner mon sang, et mes oreilles devinrent cramoisiées.

—Allons, choisis ta reine! me cria-t-on de toutes parts.

Ma reine! Oh! si j'avais pu me dérober, par la fuite, à cette désolante prérogative! Les remords du gouvernement personnel m'apparurent dans toute leur force, alors! Que faire?

J'aimais bien ma petite cousine. Et, volontiers, je l'eusse prise pour ma compagne. Mais, dois-je le dire, aujourd'hui? j'étais aussi quelque peu touché par les appas considérables d'une dame d'un certain âge qu'on appelait Mme Grominet.

L'opulence des charmes de cette personne fort agréable, et dont les vêtements exhalèrent toujours un parfum délicat de mousseline et de violette, me donnait depuis longtemps dans l'oeil, si j'ose m'exprimer ainsi.

Je mourais d'envie de l'embrasser. Elle avait de si belles joues! En un mot, timide et romanesque, j'aurais, de grand coeur, versé mon sang pour elle, comme faisaient tous les amoureux dans les livres que je lisais.

Mais la choisir pour reine, Elle! et devant tout le monde! en présence de mes parents! Oh! la rude tâche! oh! la rude tâche!

—Allons, allons, décide-toi, voyons.

Tous—les monstres!—ils me pressaient, en riant, de dévoiler publiquement mes préférences secrètes.

Il fallait obéir! D'un air gauche et profondément stupide, je mis la fève dans le verre de la grosse dame.

On battit des mains. Je passai du rou-

ge sombre à l'écarlate. Et Mme Grominet, entendant dire que la vérité sortait toujours de la bouche des enfants, se mit à sourire fort gracieusement et m'envoya un regard très tendre. Vingt ans plus tard, je puis ajouter que ce regard était humide de bonheur et plein de reconnaissance.

La reine choisie, il ne me restait plus qu'une formalité —absolument terrible— à remplir. Je devais donner, à plusieurs reprises, le signal de boire.

J'hésitai longtemps. Enfin, profitant d'un instant de conversation générale et de joyeux tumulte, je portai mon verre à mes lèvres, à la dérobee. Hélas! je devais avaler la grandeur jusqu'à la lie.

L'infâme M. Chamillon m'aperçut et, de sa voix la plus forte, il se mit à glapir:

—Le roi boit! Le roi boit!! Le rrrroi boit!!!

Ahuri, j'avais de travers et pensai mourir.

Les dames, en fidèles suivantes, vinrent me rendre mille petits services. On me tapa dans le dos. On me fit boire de grands verres d'eau froide.

Enfin "quand je revins à moi", je me trouvai sur les genoux de ma reine, souriante. Ma tête en feu reposait sur son épaule.

—L'embrassera! L'embrassera pas!! criaient les assistants, l'atroce M. Chamillon en tête.

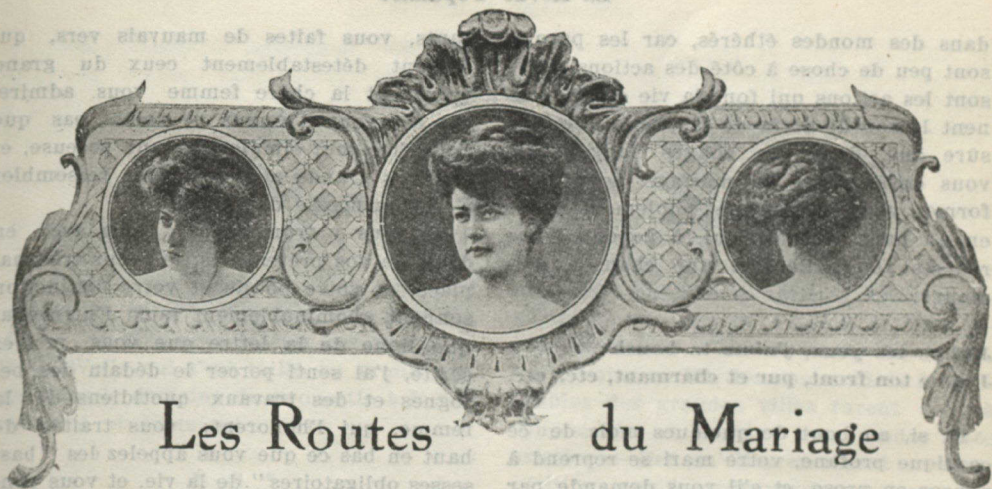
Ma reine m'embrassa.

Et je m'évanouis!

Non! Ce qu'ils m'ont fait souffrir, ce soir-là, l'unique soir où je fus roi!

Oh! les monstres!





Les Routes du Mariage

Par Cousine Yvonne

VOUS me demandez pourquoi tant de jeunes filles, maintenant, coiffent Sainte-Catherine, et très tristement vous m'avouez que vous ne vous sentez aucun goût pour la carrière du célibat. Votre coeur, dites-vous, est en peine, il a soif d'amour idéal; le soir, vous regardez avec mélancolie les étoiles, et, lorsque la nuit est très claire, vous reconnaissez celle que vous avez choisie comme symbole de votre destinée; son éclat mesure vos espoirs. Si elle brille magnifiquement, c'est que Dieu mettra sur votre chemin le fiancé attendu; si un nuage vient à brouiller le rayonnement de votre astre, c'est que des épreuves cruelles vous attendent. Vous aimez fanatiquement Lamartine et ne trouvez de "consolation" que dans la lecture de ses vers qui sont en harmonie avec votre âme "meurtrie".

Laissez-moi rire, car on n'est point malheureux à vingt-trois ans, lorsqu'on est, comme vous, jolie, entourée d'une famille envers laquelle on a des devoirs très doux à remplir; et que les causes de ces fameuses meurtrissures viennent simplement de la médiocrité de votre situation et de l'apaisement forcé d'un coeur qui voudrait battre la breloque pour des passions d'héroïne. Hélas! je crains bien que votre belle étoile ne soit souvent obscurcie, car vous me semblez appartenir à la race infortu-

née des "Incomprises"; et, dussé-je me faire honnir par une personne aussi poétique que vous l'êtes, je ne vous cacherais point les sentiments que les vôtres me font éprouver. Or, vous vous croyez d'essence supérieure, parce que vous rêvez nuitamment aux étoiles, et que vous déclamez "in petto" du Lamartine, et vous ne vous doutez pas que vous confondez ainsi absolument la cause et les effets.

Toute créature bien née subit le charme de la poésie qui est répandue dans la nature, et beaucoup même sont susceptibles d'entendre et de comprendre les "Méditations". Mais la véritable poésie des jeunes filles consiste justement à l'aimer tant qu'il en reste suffisamment pour en parer les petites actions de la vie; celles toutes humbles, toutes méritoires, qu'il faut véritablement inonder de grâce pour qu'elles ne paraissent point vulgaires.

Le temps des paladins est passé! On ne guerroit plus pour les doux yeux de la belle, on n'arbore plus les couleurs de l'aimée, les hommes vont tranquillement où le devoir les appelle, en veston ou en redingote—ce qui ne les empêche pas d'avoir du coeur à leur manière et, parfois même, de l'esprit.

Seulement, en général, nos chevaliers modernes apprécient assez mal les personnes dont l'imagination plane toujours

dans des mondes éthérés, car les paroles sont peu de chose à côté des actions, et ce sont les actions qui font la vie et lui donnent le souffle divin de la poésie. Je suis sûre que, dans vos songes langoureux, vous devez rêver du mariage sous cette forme: vous, hiératique, noblement posée en un haut fauteuil; lui, à genoux, vous redisant éternellement une chanson d'amour:

**J'aime tes yeux, j'aime ta bouche,
J'aime ton front, pur et charmant, etc., etc.**

Et si, au bout de quelques mois de ce cantique profane, votre mari se reprend à penser en prose, et s'il vous demande, par exemple:

—Ma chérie, m'as-tu fait confectionner, ce matin, un bon déjeuner?

Vous croirez avoir épousé le plus vulgaire des hommes, vous serez de nouveau affreusement malheureux, vous reprendrez votre "âme meurtrie", et conterez à votre étoile embrumée vos désespérances de femme incomprise.

Je ne vous connais pas et c'est peut-être ce qui me donne le courage de vous dire vos vérités; mais, franchement, j'imagine que vous devez être insupportable. Vos chimères vous transportent en des régions si élevées, que, très certainement, vous devez retomber sur terre avec maussaderie. Vous vous occupez mal de la petite soeur qui vous est confiée, vous balayez votre chambre avec un air fatal, vous souffrez de n'avoir point une camériste attachée à votre personne, et vous regardez avec pitié votre mère qui se dépense en occupations qui vous semblent communes. Et tandis qu'elle a l'oeil à tout, au ménage comme au bien-être de ses huit en-

fants, vous faites de mauvais vers, qui singent détestablement ceux du grand poète; et la chère femme vous admire, car ses yeux d'amour ne voient pas que vous êtes tout simplement une poseuse, et que vos grands airs vous font ressembler à une princesse de carton.

Ne vous y trompez pas; vous avez, en dépit de vos prétentions, le coeur très mal placé, et votre poésie et votre distinction sonnent abominablement faux. Entre chaque ligne de la lettre que vous m'avez écrite, j'ai senti percer le dédain des besoins et des travaux quotidiens de la femme, qui l'honorent; vous traitez de haut en bas ce que vous appelez des "bas-sesses obligatoires" de la vie, et vous considérez avec mépris les choses et les gens. Cependant, pour votre petite personne, vous professez une indulgence remarquable et n'éprouvez aucune peine à avouer que votre "moi" est infiniment supérieur à tout autre "moi"; et c'est là où vous trouverez justement la punition de votre orgueil. Car, quelque joie qui vous arrive, elle ne vous semblera jamais en proportion de vos mérites, et vous serez l'éternelle, la fatale incomprise, celle dont les amis s'écartent et que les épouseurs fuient.

Donc, quittez toutes ces idées qui vous farcissent la tête; regardez moins le ciel et les étoiles et songez davantage aux mille devoirs qu'il vout faut accomplir bravement et galement sur la terre. Aimez et lisez Lamartine, parce que c'est un poète de génie; mais tâchez que les grands sentiments qu'il exprime ne vous servent pas à mesurer la petitesse de votre destinée. En un mot, soyez simple, naturelle et bonne si vous pouvez; et vous trouverez peut-être, en n'y songeant pas, la route qui conduit au mariage.



Le Monde au 20^e Siècle

A l'occasion de la fin d'une année et de ce nouveau pas dans l'avenir, on lira avec intérêt ces pages de H.-G. Wells qui s'est taillé un grand succès dans le domaine du pronostic à la fois raisonné et fantaisiste.

* * *

Le monde, dit-on, a plus changé entre les années 1800 et 1900 qu'il ne l'avait fait dans les cinq cents ans qui précéderent. Ce siècle, le dix-neuvième, fut l'aube d'une nouvelle époque dans l'histoire de l'humanité—l'époque des grandes cités, la fin de la vie éparsse dans les campagnes.

Au commencement du dix-neuvième siècle, la majorité des humains vivait encore sur le sol producteur, selon un ordre de choses qui avait existé depuis d'innombrables générations. Par tout le monde on habitait alors dans des petites villes ou des villages, chacun travaillant directement aux métiers agricoles ou se livrant à des occupations qui en dépendaient. On voyageait rarement et on se bornait à la besogne ordinaire, parce que les moyens rapides de transport n'étaient pas encore trouvés. Les quelques rares gens qui se déplaçaient allaient soit à pied, soit dans de lents bateaux à voiles, ou bien montaient des chevaux trotinant, incapables de faire plus de cent kilomètres par jour! Ici et là, à cette époque apathique, une ville devenait un peu plus grande que ses voisines comme port ou comme centre de gouvernement. Mais toutes les villes du monde ayant plus de cent mille habitants pouvaient se compter sur les doigts de la main. C'est, du moins, ce qui existait au commencement du dix-neuvième siècle. A la fin, l'invention des chemins de fer, des télégraphes, des bateaux à vapeur et d'une

complexe machinerie agricole avait changé tout cela—changé au-delà de tout espoir de retour. Les magasins immenses, les plaisirs variés, les commodités innombrables des grandes villes furent tout à coup créés, et à peine les grandes cités existèrent-elles qu'elles entrèrent en compétition avec les ressources rustiques des centres ruraux. L'humanité fut attirée dans les villes par une irrésistible puissance. La demande de main-d'oeuvre diminua avec l'accroissement de la machinerie. Les marchés locaux furent entièrement abandonnés et les grands centres se développèrent rapidement aux dépens de la campagne.

Le flot des populations montant vers les villes fut la constante préoccupation des penseurs et des écrivains du dix-neuvième siècle. En Europe et en Australie, en Chine et aux Indes, le même phénomène se produisait: partout quelques villes, s'accroissant sans cesse, remplaçaient visiblement l'ancien ordre de choses. Quelques-uns seulement se rendaient compte que c'était l'inévitable résultat du perfectionnement et de la multiplication des moyens de transport, et les projets les plus puérils étaient imaginés pour faire échec au mystérieux magnétisme des centres urbains et inciter le paysan à rester sur le sol.

* * *

Pourtant, les développements du dix-neuvième siècle n'étaient que l'aube d'un nouvel ordre de choses. Les premières grandes cités des temps nouveaux furent horriblement inconfortables, assombries par des brouillards fumeux, malsaines et bruyantes; mais la découverte de nouvelles méthodes de construction et de chauffage

changea tout cela. De 1900 à l'an 2000, la marche de l'évolution fut encore plus rapide, et, de l'an 2000 à 2100, le progrès continuellement accéléré des inventions humaines fit paraître enfin le dix-neuvième siècle comme la vision incroyable d'une époque idyllique et tranquille.

L'établissement des chemins de fer ne fut que le premier pas dans le développement de ces moyens de communication qui, finalement, révolutionnèrent la vie humaine. Vers l'an 2000, les chemins de fer et les routes avaient complètement disparu. Les voies ferrées, dépouillées de leurs rails, étaient devenues des talus et des fossés herbeux à la surface du monde ; les vieilles routes étranges et les voies barbares faites de cailloux et de terre durcis par un travail manuel ou roulés par de grossiers rouleaux de fer, jonchées d'immondices diverses, défoncées par les sabots ferrés des bêtes et les roues des véhicules formant des ornières et des mares souvent profondes, avaient été remplacées par d'autres voies brevetées faites d'une substance appelée Eadhamite. Cette Eadhamite, ainsi nommée d'après son inventeur, prend place, avec l'invention de l'imprimerie et l'utilisation de la vapeur, parmi les découvertes qui firent époque dans l'histoire du monde.

Quand Eadham inventa cette substance, il crut probablement avoir trouvé une matière qui remplacerait simplement le caoutchouc. Elle coûtait quelques francs la tonne. Mais on ne peut jamais prévoir jusqu'où peut aller une invention. Ce fut grâce au génie d'un homme appelé Chautemps qu'on vit la possibilité de s'en servir, non seulement comme bandages de roues, mais comme revêtement des routes, et qu'on organisa l'énorme réseau des voies publiques qui couvrit rapidement le monde.

Ces voies publiques étaient établies avec des divisions longitudinales. Les bandes extérieures de chaque côté, une pour chaque sens, étaient réservées aux cyclistes et autres moyens de transport allant à une vitesse moindre de 40 kilomètres à l'heure. Contiguës aux précédentes, deux autres bandes étaient réservées aux moteurs capables d'une vitesse de 40 à 150 kilomè-

tres. Et Chautemps, bravant le ridicule, avait fait établir deux bandes centrales pour les véhicules qui devaient voyager à des vitesses supérieures à 150 kilomètres à l'heure.

Pendant dix ans, ces voies centrales restèrent désertes. Avant sa mort, elles étaient les plus encombrées de toutes, et des cadres vastes et légers, munis de roues de vingt et trente pieds de diamètre, les parcouraient à des allures qui, d'année en année, s'élevèrent jusqu'à 300 kilomètres à l'heure. En même temps que s'accomplissait cette révolution, une métamorphose parallèle avait transformé les cités toujours croissantes. Avec le développement de la science pratique, les brouillards et les fanges du dix-neuvième siècle avaient disparu. Le chauffage électrique ayant remplacé les feux, en l'année 2013, un foyer qui n'aurait pas entièrement consumé sa propre fumée était une incommodité publique passible de poursuites. On avait recouvert toutes les rues des villes, les squares et les places publiques de toits garnis d'une substance transparente récemment inventée, et pratiquement, de cette façon, toutes les rues de Londres se trouvaient abritées. Certaines lois stupides et restrictives, qui interdisaient d'élever au delà d'une certaine hauteur, avaient été abolies. Et Londres, au lieu d'être un ramassis de maisons vaguement archaïques, monta fermement vers le ciel. A la responsabilité municipale pour l'eau, la lumière et les égouts, on en ajouta une autre : la ventilation.

Mais, pour raconter tous les changements que ces deux cents années amenèrent dans les commodités humaines ; pour relater l'invention si longtemps prévue de l'art de voler ; pour décrire comment la vie dans les maisons particulières fut peu à peu supplantée par l'existence commune dans d'interminables hôtels ; comment enfin ceux mêmes qui se livraient à des travaux d'agriculture vinrent habiter dans les villes et se rendirent chaque jour à leur ouvrage ; pour décrire comment, dans

toute l'Angleterre, il ne resta que quatre villes peuplées chacune de millions d'habitants; pour dire qu'il ne resta aucune maison habitée dans toute l'étendue des campagnes, nous serions entraînés bien loin de l'aventure de Denton et de son Elisabeth.

Pourtant, se marier et être pauvre était, dans les villes de ce temps-là, pour qui-conque avait été élevé dans l'aisance, une chose terrible. Aux temps bénis de l'agriculture qui avaient pris fin au dix-huitième siècle, on parlait joliment de l'amour à deux dans une chaumière et, à vrai dire, les gens de la campagne habitaient, à cette époque, des cabanes de chaume et de plâtre aux vitres minuscules, entourées de fleurs et de grand air, au milieu des haies enchevêtrées où chantaient les oiseaux, et ils avaient, au-dessus de leur tête, le ciel toujours changeant. Mais tout cela n'était plus: la transformation avait commencé déjà au dix-neuvième siècle et un nouveau genre de vie était offert aux pauvres dans les quartiers inférieurs de la cité.

Au dix-neuvième siècle, les bas quartiers s'étaient encore sous le ciel; ils étaient relégués sur des étendues de sol argileux ou autrement utilisables, exposés aux inondations ou à la fumée des districts plus fortunés, insuffisamment alimentés d'eau et aussi insalubres que le permettait la crainte que les classes riches avaient des maladies infectieuses.

Cependant, au vingt-deuxième siècle, un arrangement différent avait été nécessité par l'accroissement de la ville qui augmentait ses étages et, de plus en plus, réunissait ses édifices entre eux. Les classes prospères vivaient dans une vaste série d'hôtels somptueux, situés dans les étages et

les "halls" supérieurs du système de constructions de la cité. La population industrielle habitait dans les sous-sols et les rez-de-chaussée effroyables de la ville.

Au point de vue du raffinement de la vie et des moeurs, ces classes inférieures différaient peu de leurs ancêtres, et, en ce qui concerne Londres, elles ressemblaient assez au peuple habitant l'East-End au temps de la reine Victoria. Mais ils avaient fabriqué, pour leur propre usage, un dialecte distinct. Tous vivaient et mouraient dans ces dessous, ne montant guère à la surface que lorsque leur ouvrage les y appelait. Comme, pour la plupart d'entre eux, c'était le genre de vie pour lequel ils étaient nés, ils n'éprouvaient pas d'excessive misère en cette situation; mais, pour les gens de la classe de Denton et d'Elisabeth, une telle déchéance aurait été plus terrible que la mort.

—Que pourrions-nous bien faire? demandait Elisabeth.

Denton déclarait ne pas le savoir. A part ses propres sentiments de délicatesse, il n'était pas sûr qu'Elisabeth fût séduite par l'idée d'emprunter sur ses "espérances".

Même le prix du passage de Londres à Paris, disait Elisabeth, était au-dessus de leurs moyens et, à Paris, comme dans n'importe quelle autre cité du monde, la vie serait tout aussi dispendieuse et impossible qu'à Londres.

—Si seulement!—pouvait bien s'écrier Denton,—si seulement nous avions vécu dans ce temps-là! Si seulement nous avions vécu dans le passé!

A leurs yeux, même le Whitechapel du dix-neuvième siècle apparaissait à travers une brume romanesque.





Grand'Mère et l'Enfant

Par Séverine

DEUX mots, rien que deux mots— et voilà que par la magie de ces deux mots, en joignant les paupières pour se mieux souvenir, chacun se retrouve enfant, purifié des souillures de la vie, dégagé du terrible fardeau de l'expérience, tout petit, tout neuf, tout candide, avec un regard d'aurore, une voix d'oiseau, l'âme en confiance et le coeur en fête.

Grand'mère! Le plus souvent l'aïeul, âgé davantage, est mort. Ou bien il est parfois sévère, grognon, demeuré masculin, quelque peu égoïste. Mais Elle! Rappelez-vous... Qui que l'on soit, riche ou pauvre, croyant ou mécréant, puissant ou faible, glorieux ou obscur, du hameau ou de la ville, on garde cette image au plus secret, au plus sacré de la mémoire.

Les parents, eux, sont dans la force de l'âge; ils militent plus ou moins, sont occupés, sont affairés, ont les impatiences des nerveux et les rigueurs des combattants. Que l'enfant "ait tout ce qu'il lui faut" comme bien-être, instruction, éducation, leur devoir est rempli. Ils n'ont pas le temps de s'attarder aux chimères.

C'est le lot des retraités de l'existence, des invalides qui gardent le coin du feu, des placides philosophes à l'esprit adouci sous le passage des jours comme un caillou arrondi sous la course de l'eau.

Grand'mère! Elle est la compagne, le refuge, l'égide, la caresse, l'introductrice au pays des fées, la complice des péchés innocents—un tabernacle à rêves et une boîte à bonbons! Gabriel Nigond a célébré délicieusement ces tutrices clémentes et inoubliables:

Chères saintes à lunettes,
Vieux chapeaux, vieilles cornettes,
Bon sourire triomphant,
Calmes récits bien honnêtes,
Cheveux lisses et mains nettes...
O les souvenirs d'enfant!

L'enfant a conscience de cela, sans trop savoir: elle considère la mère de sa mère comme un objet de prix, quelque'un de très précieux... d'autant plus précieux qu'on lui a dit une fois: "Aime-la bien; tu ne l'auras pas toujours", et que l'hypothèse d'un départ lui est restée, troublante.

Eh quoi! si vénérée, si choyée, si gâtée, l'aïeule pourrait songer à partir! Quelle malice ont donc les vieilles gens? Chez qui d'autre que sa fille et que son fils irait-elle d'abord? Où serait-elle mieux que dans sa chambre où flambe le feu dès le moindre froid; où il y a une si jolie pendule dorée, et qui tinte clair—sinon dans le salon, après quatre heures, contre la fenêtre, derrière une table où est son livre et son petit panier?

Mais l'enfant veille et surveille: bonne maman ne s'en ira pas! Volontiers, garçonnière et brusque, la petite modère ses gestes vis-à-vis de la vieille dame. Celle-ci a près de quatre-vingts ans: elle doit donc être usée. L'enfant vit dans l'angoisse constante de lui casser quelque chose. Après qu'elle s'est jetée dans ses bras avec l'élan d'un jeune poulain, une peur l'envahit, l'immobilise, l'amollit dans l'étreinte.

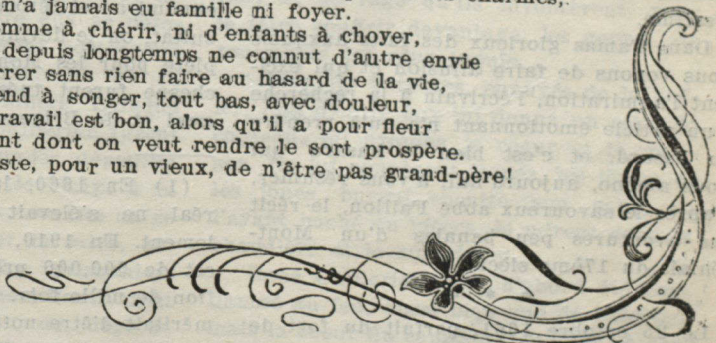
—Grand'mère! J't'ai pas fait mal?

—Mais non, chérie, répond l'aïeule dont le visage rayonne.

Grand-Père sans Enfant

Par Jean Richepin

Dans un large filet de pur chanvre tressé
Comme l'enfant dormait, doucement balancé
A la branche flexible et sous l'ombre d'un chêne,
Sa mère travaillant à la forêt prochaine,
Un vieux mendiant chauve apparaît tout à coup,
Regarde, et tout joyeux s'approche à pas de loup,
Il baise de l'enfant la figure vermeille,
Et l'enfant, l'oeil mi-clos, croyant rêver, s'éveille...
Et soudain, quand il voit cette bouche sans dents
Qui rit d'un rire énorme avec des trous dedans,
Ce nez gros et camus pourpré du jus des treilles
Et le double éventail de ces larges oreilles,
Il a peur, il s'écrie, il pleure. Mais le vieux
Avec un air si bon cligne ses petits yeux
Et dans sa grosse voix met un accent si tendre
Que l'enfant s'apprivoise et se laisse enfin prendre,
Et doucement frissonne au poitrail inconnu
Qui chatouille du poil son petit pied tout nu.
Avec ses doigts mignons, dans cette toison grise,
Il s'amuse à tirer une boucle qui frise,
Pour la voir revenir sur elle brusquement;
Puis, montrant le gros nez, avec un bégaiement,
Il rit, l'admire, y met les deux mains et s'en joue,
Et, pour souffler dedans gonfle déjà sa joue.
Mais le vieux se détourne et, par coups âternés,
Lui frotte malgré lui sa barbe sur le nez,
Jusqu'à ce que, saisi par l'oreille, il s'arrête.
Alors, aux coups mutins, il présente sa tête,
Et l'enfant de ses poings qui tombent tour à tour
Tape sur le front nu comme sur un tambour.
Le vieillard cependant crie en riant sous cape
Et lui paie en baisers les coups dont il le frappe,
Il le presse sur lui plus amoureusement,
Heureux d'être vaincu dans ce combat charmant
Qui se fait sans colère et se perd sans défense,
Car toujours la vieillesse est bonne pour l'enfance,
Mais quel est le plaisir qui ne soit pas amer?
Dans le coeur du vieillard, soudain, comme une mer,
Montent mille regrets qui s'épanchent en larmes,
Du bonheur qu'il n'eût pas il sent trop tard les charmes.
Lui qui n'a jamais eu famille ni foyer,
Ni de femme à chérir, ni d'enfants à choyer,
Lui qui depuis longtemps ne connut d'autre envie
Que d'errer sans rien faire au hasard de la vie,
Il se prend à songer, tout bas, avec douleur,
Que le travail est bon, alors qu'il a pour fleur
Un enfant dont on veut rendre le sort prospère.
C'est triste, pour un vieux, de n'être pas grand-père!



René Cuillerier

Par E.-Z. Massicotte

ON L'A répété maintes fois, peu d'histoires de villes ont eu des débuts aussi dramatiques que Montréal. Les cinquante premières années d'existence de la future métropole canadienne fourmillent en épisodes héroïques, en actions d'éclat et en aventures qui mettent dans l'ombre les récits imaginés par les romanciers. Cela provient de ce que Montréal était le poste important le plus avancé de la Nouvelle-France et, comme tel, devait fatalement recevoir le premier choc quand les barbares autochtones de l'ouest décidaient de faire une incursion dans la colonie française. Notre ville, pour avoir servi de bouclier à la civilisation européenne et catholique s'acquitt, alors, une grande réputation. C'est au point que les vaillants habitants de Ville-Marie étaient couramment désignés par cette locution: "les loups de Montréal". On voulait traduire ainsi leur indomptable ténacité, leur bravoure généralement extraordinaire, et, surtout, leur endurance sans égale dans les épreuves. Ce sobriquet leur avait d'abord été donné par les Iroquois, mais il leur fut ensuite octroyé par leurs compatriotes, comme un véritable témoignage d'estime.

Dans l'amas glorieux des faits auxquels nous venons de faire allusion et qui excitent l'admiration, l'écrivain à la recherche d'un article émouvant n'a qu'à prendre au hasard, et c'est bien le hasard qui nous amène, aujourd'hui, à vous résumer, d'après le savoureux abbé Faillon, le récit des aventures peu banales d'un Montréalais du 17^{ème} siècle:

* * *

Le 25 octobre 1661, partait du fort de

Montréal (1) un certain nombre d'embarcations montées par treize hommes, jeunes pour la plupart. On se dirigeait, sous la conduite de l'abbé Vignal, économiste des Sulpiciens, vers un îlot, au-dessus de l'île Sainte-Hélène, pour chercher des pierres devant servir à l'érection d'un séminaire rue Saint-Paul. Parmi ceux qui faisaient partie du groupe qui s'éloignait, outre l'abbé déjà mentionné, on a conservé les noms de Jean-Baptiste Moyen, Joseph Duchesne, Claude de Brigeac, Jacques le Prestre, René Cuillerier et Jacques Dufresne.

A peine, les quatre ou cinq premiers arrivés avaient-ils mis pied à terre que trente-cinq Iroquois qui s'étaient placés là, en embuscade, fondirent sur ces malheureux dont un seul, de Brigeac, avait une arquebuse et un pistolet. Avec l'arquebuse, il tua le chef des Sauvages, mais s'étant presque aussitôt fait casser le bras droit par une balle, il ne put se servir de son pistolet. Pour une cause qu'on ne démêle pas bien et contre leur habitude ordinaire, les autres Français, encore dans les canots, rebroussèrent chemin, laissant leurs compagnons sans défense, aux prises avec un ennemi aussi féroce que nombreux. Le résultat, on le devine, fut une déroute complète pour les Montréalais, Moyen et Duchesne furent tués sur place, l'abbé Vignal et de Brigeac furent blessés grièvement.

(1) En 1660, la population de Montréal ne s'élevait qu'à 500 âmes seulement. En 1910, 250 ans plus tard, elle est de 500,000 près, soit une augmentation de mille fois. C'est là un progrès qui méritait d'être noté.

ment, puis faits prisonniers ainsi que le Prestre, Cuillierier et Dufresne.

Enthousiasmés par ce succès imprévu, les Iroquois massacrèrent ensuite Jacques le Prestre, sur l'îlot même et le brûlèrent. Deux jours plus tard, à la Prairie de la Madeleine, ils ôtaient la vie au pauvre abbé Vignal qui agonisait depuis sa capture.

Après ces prouesses sanguinaires, les Peaux-Rouges se divisèrent en deux bandes: les Iroquois Agniers emmenant Jacques Dufresne, tandis que les Iroquois Onneyouts prenaient avec eux MM. de Brigeac et Cuillierier.

Ces derniers firent huit journées par terre durant lesquelles René Cuillierier fut toujours chargé des bagages, comme s'il eût été une bête de somme et presque sans vêtement, malgré la rigueur de la saison. Le sieur de Brigeac ne suivait qu'avec peine, ne pouvant presque marcher, à cause des blessures qu'il avait reçues non seulement au bras droit, mais à la tête, aux pieds et par tout le corps, ce qui ne l'empêchait pas pourtant de prier Dieu sans cesse. Les Iroquois s'étant aperçus que Cuillierier avait un livre de prières et qu'il le lisait souvent, voulurent lui couper l'un des deux pouces, pour l'empêcher de s'en servir, et lui défendirent même de se trouver auprès du sieur de Brigeac, parce qu'ils avaient remarqué qu'ils priaient Dieu ensemble. Après avoir cheminé huit jours séparément, les deux bandes d'Iroquois vinrent à se rencontrer; là, ayant dressé leurs cabanes, ils se livrèrent à des réjouissances, comme pour célébrer leur victoire, firent grande chère de leur chasse, et deux d'entre eux se détachèrent des autres et allèrent porter aux bourgades Iroquoises la nouvelle de la venue prochaine des prisonniers. Lorsque les sieurs de Brigeac et Cuillierier furent enfin arrivés à Onneyout, on les dépouilla d'abord et on leur peignit le visage à la façon ridicule des sauvages; ensuite on se mit en état de leur donner la salve, qui consistait à faire passer les prisonniers comme entre deux haies d'assaillants, dont chacun les frappait rudement de coups de bâton à leur passage; mais l'un des anciens

d'Onneyout voulut qu'on les conduisit au carrefour de ce bourg, où on les fit monter sur un échafaud. Là, un Iroquois, après avoir donné sept ou huit coups de bâton à Cuillierier, lui arracha les ongles; après quoi on fit descendre les deux captifs et on les mena dans une cabane où se tenait le conseil des anciens.

"Toute la nuit qui précéda le supplice des deux prisonniers on voulut les obliger à chanter, conjointement avec un Algonquin, pris chez les Outaouais par une autre bande, et même à se dire des injures et à se tourmenter les uns les autres avec des charbons ardents. Les Français refusèrent cependant d'obéir à des commandements si cruels; en sorte qu'un capitaine Iroquois, voyant qu'ils ne voulaient point faire de mal à l'Algonquin, quoiqu'ils fussent fort maltraités par ce dernier, fit asséoir les deux Français près de lui, comme pour les mettre en assurance. Enfin, le conseil ordonna que les deux Français auprès de lui, périraient par le feu. Le sieur de Brigeac fut horriblement tourmenté auparavant. D'abord, ils lui arrachèrent les ongles, puis le bout des doigts, en y appliquant des tisons enflammés; ensuite ils lui coupèrent des morceaux de chair, tantôt dans un endroit, tantôt dans un autre, l'écorchèrent ainsi cruellement, le chargèrent encore de coups de bâton, et appliquèrent des tisons ardents et des fers rougis au feu sur sa chair ainsi dépouillée. Pendant les vingt-quatre heures que dura son supplice, ce martyr de Jésus-Christ, par sa patience admirable et invincible, les mit dans un tel transport de fureur et de rage qu'ils inventèrent, pour le faire souffrir davantage, les genres de tourments les plus inouïs.

"Enfin les barbares, ennuyés de le brûler, l'un d'entre eux lui donna un coup de couteau, lui arracha le cœur et le mangea. Ils lui coupèrent le nez, les lèvres et les joues, burent ensuite son sang; et, l'ayant haché en pièces, le mirent dans la chaudière et le mangèrent.

"René Cuillierier avait d'abord été condamné au feu, aussi bien que de Brigeac; mais la soeur du capitaine, tué par ce dernier, s'opposa à la mort de René et le de-

manda pour qu'il lui tint la place de son frère. L'un des vieillards jugea que cette demande était raisonnable, et Cuillierier fut adjugé à cette femme, non sans peine toutefois. Après dix-neuf mois de cette dure captivité, étant à la chasse avec ceux d'Agnier et d'Onneyout, il résolut de s'échapper, et demanda à son camarade Dufresne qui était parmi les Agniers, s'il ne voudrait pas se sauver avec lui. Sur sa réponse négative, Cuillierier se joignit à deux autres Français du même bourg, déterminés comme lui à s'exposer à tout le ressentiment des Iroquois, s'ils étaient repris dans leur fuite. Ils marchèrent ainsi pendant neuf jours pour aller d'abord à la Nouvelle-Hollande (1), n'ayant pour toute nourriture que les herbes qu'ils trouvaient sur leur chemin. Quoiqu'ils eussent jeté leurs paquets pour être plus lestes à la course et qu'ils ne marchassent que la nuit, ils furent plusieurs fois en grand danger de tomber entre les mains de ces barbares, passant, sans y penser, tantôt auprès de leurs cabanes, tantôt se trouvant tout proche de quelque bourg. Quatre ou cinq fois, ils furent poursuivis, et, dans une de ces circonstances, presque toute la jeunesse de la seconde bourgade d'Agniers courut après eux. Malgré plusieurs dangers imminents, ils arrivèrent enfin chez les Hollandais, sans se faire connaître d'abord; mais ayant appris qu'il ne s'y trouvait aucun Iroquois, ils se déclarèrent pour Français et furent reçus à bras ouverts. Le Gouverneur du Fort d'Orange, (2) qui les accueillit avec bonté, leur fit donner des habits et frêta une chaloupe pour les conduire à Manathe (3), de peur

qu'ils ne fussent découverts et enlevés par les Iroquois. De Manathe ils se rendirent à Boston, et de là à Québec, en suivant toujours la côte. Ainsi se termina leur captivité. René Cuillierier remonta à Villemarie, où son retour excita la plus vive allégresse... (1)

* * *

Ce récit serait incomplet si nous n'ajoutions quelques notes biographiques sur le héros de cet épisode remarquable.

René Cuillierier, natif de Verron, dans le diocèse d'Anger, vint s'établir à Montréal vers 1650. Quelques années après les aventures que nous venons de rapporter, le 13 avril 1665, Cuillierier épousait Marie Lucault, à Montréal, et de son mariage naissaient seize enfants. Deux de ses filles épousaient deux fils de Jean Descarris, ancêtre de l'honorable J. L. Décarie.

René Cuillierier fut toujours un homme actif, plein de ressources, qui s'adonna avec succès au commerce et à la traite des fourrures. En 1670, il alla s'établir à Lachine où il construisait, six ans plus tard, un fort qui porta son nom. En 1686, on le trouve dans l'expédition organisée par Henri de Tonty dans le but de parcourir la vallée du Mississipi et de retrouver les restes de Cavalier de La Salle.

C'est quelque temps après son retour, probablement, que Cuillierier ouvrit un magasin, rue Saint-Paul, où sa présence est constatée en 1697, car il ne devait pas être à Lachine lors du massacre de 1689. Il abandonna ce magasin à son fils Jean, et en l'année 1700 il était de nouveau à Lachine, lieu qu'il affectionnait et où il semble avoir demeuré jusqu'à sa mort survenue vers 1713.

L'un de ses descendants Jean-Baptiste Cuillierier Beaubien alla s'établir à Détroit en 1742 et le petit-fils de ce dernier, le colonel Jean-Baptiste Beaubien, a l'honneur de figurer au nombre des fondateurs de Chicago.

rent qu'à descendre ce cours d'eau pour atteindre New-York.

(1) Faillon, Histoire de la colonie française au Canada, II, 505 et seq.

(1) Colonie hollandaise qui passa aux Anglais en 1664 et dont le territoire augmenté est devenu l'état de New-York.

(2) Aujourd'hui Albany, capitale de l'état de New-York.

(3) Ou Manhattan, ancien nom de la ville de New-York. Pour l'intelligence du lecteur, signalons que les cantons des Onneyouts et des Agniers étaient sis au sud du petit lac Oneida qui lui-même est au sud du lac Ontario. Albany étant sur la rivièrè Hudson, les fugitifs, rendus là, n'eurent

UNE IDEE COMME UNE AUTRE



—Mais, mon cher ami, elle n'a que seize ans; elle n'a rien fait de ses dix doigts excepté sur le piano, et vous voulez l'épouser?
—Oui, je la prends jeune et ignorante... pour l'approprier moi-même.

La Crise des Étrennes

Par Tante Pierrette



P OUR peu que vous ayez lu des magazines de Noël—anglais, français ou américains—de l'an dernier, vous y avez constaté une quasi-unanimité à dire qu'il se donne de moins en moins d'étrennes durables, substantielles, de valeur. On a même prononcé le mot: crise des étrennes. Entendons-nous: il n'est pas question ici des étrennes aux enfants, lesquelles ne subissent pas de crise dans la quantité; c'est plutôt dans la qualité, en ceci que, selon mon expression de l'an dernier, on donne "trop en vieux". A des marmots de six ans, on offre aujourd'hui ce qui s'offrait autrefois aux petits bons-hommes de dix.

C'est de nos étrennes à nous qu'il s'agit, mesdames. La quantité et la qualité diminuent-elles? Les jeunes de 15 à 20 ans, les fiancées interrogées ne disent pas tout à fait oui; les autres n'osent pas dire non, loin de là.

En France, la crise éclate de toutes parts, M. Marcel Prévost écrivait à ce sujet: "Les choses ont bien changé depuis seulement une couple de lustres. J'évoque certains premiers janviers dans des maisons de naguère où l'on tenait table ouverte: le salon ne suffisait plus à contenir tout ce qu'y dépêchaient les fidèles convives. Des fleurs, et des bonbons, certes: mais aussi des bibelots, des écrins, des objets d'art, voire de petits meubles. On eût dit d'une exposition de cadeaux de mariage... Au milieu de cette abondante récolte, la Dame destinataire trônait comme une impératrice à qui ses sujets ont payé le tribut. Certes, elle avait pour tout

un sourire de grâce et un remerciement ingénieux; mais parmi tant d'étrennes, quelques-unes s'affirmaient pourtant ou plus précieuses, ou plus rares, ou d'un meilleur goût. Heureux ceux qui les avaient envoyées! Ils recevaient un merci spécial qui faisait pâlir les autres d'envie... Ah! C'était un grand moment de la vie sociale, le premier janvier d'autrefois.

—Tut cela est bien fini, croyez-moi, mon cher monsieur, me répond la lectrice. Les amis ne me donnent rien. Vous entendez, rien! C'est étonnant ce que tout le monde est devenu... serré."

N'est-ce pas un peu notre faute, mesdames, si tout le monde est devenu serré? N'est-il pas vrai que nous avons contribué, pour une grande part, à rendre la vie plus chère? Nos goûts sont plus exigeants en tout; nous voulons maison plus coûteuse et train de maison plus brillant; nos réceptions sont plus nombreuses et plus coûteuses; nos toilettes sont renouvelées plus souvent et leur prix a considérablement augmenté; nos amusements les plus simples—tel le jeu de cartes—qui ne portaient autrefois aucune dépense pèsent de plus en plus, aujourd'hui, sur la bourse. Autrefois on se contentait de "paraître" raisonnablement, dans la mesure de ses moyens et en temps et lieu. Aujourd'hui on veut "paraître" tout le temps, en toutes occasions, sans tenir compte de la marge qui nous est possible. Cet argent que nous coûte ce "paraître", c'est presque toujours l'argent de ceux qui donnent des étrennes. Et il s'ensuit que, bombardés de demandes d'argent 365 jours de l'année, ces donateurs ne peuvent, le Jour de

l'An arrivé, être aussi larges qu'au bon temps où on ne les saignait que trois ou quatre fois par année.



A une lectrice qui se plaignait, un chroniqueur français a dit:

Examinez votre conscience, Madame. Vous avez fait ce que vous avez pu (inconsciemment) pour décourager la bonne volonté "donnante" de vos familiers. Premièrement, vos propos. Vous êtes peu à peu apparue comme une personne à qui l'on ne peut offrir que des objets de gros prix. D'abord en faisant admirer ce que vous achetiez pour vous-même, et ne laissant pas ignorer que ces emplettes égoïstes coûtaient fort cher. Ensuite en parlant avec dédain, avec ironie, parfois avec "rosserie", des cadeaux sans grande valeur faits à vos amies ou à vous. Vous avez cédé à la détestable mode courante, qui consiste à tout évaluer en argent. Qu'advient-il? C'est que l'ami le plus généreux, alarmé par de si dangereuses tendances, n'ose plus se lancer. Il avait déniché une charmante statuette qu'il vous destinait; il l'avait payée cinquante francs, ce que lui permettaient ses moyens... Vous lui montrez votre achat de la veille: un saxe de quarante louis. "Je me suis offert cela", lui dites-vous négligemment. Il ne se risquera pas à vous sortir son cadeau! Il a peur de la plus dure des rebuffades: la rebuffade qui sourit avec effort et s'accompagne d'un distrait: "Oh! c'est charmant..." Il imagine son humble cadeau remisé dans la chambre de la gouvernante, ou même donné en lot pour quelque vague arbre de Noël. Il renonce, un peu tristement, à son intention généreuse, et finalement s'adjuge la statuette, qui ne déparera pas son

logis, moins somptueux que le vôtre. Vous avez tari une source d'altruisme. Vous avez fait un avare.

Autre raison de découragement pour la générosité de vs amis: vous avez trop d'amis. La plupart des hommes qui prétendent à l'amitié d'une femme se soucient peu de la partager avec la foule. Or, dans votre salon, vingt amis se font concurrence, et vous les renouvez au moins par tiers, chaque saison! Quel plaisir peut goûter celui d'entre eux (s'il s'en trouve un) qui serait d'humeur à vous choyer, à vous "gâter", comme l'on dit;— quel plaisir peut-il prendre à faire sa partie dans cet orchestre? Certes, il lui agréerait de chercher, de choisir à votre intention, pour votre anniversaire, ou pour le premier de l'an, quelque durable souvenir. Mais un souvenir offert est, en somme, un peu de soi qui reste auprès de l'amie, lui rappelle votre existence, à la fois gage et témoin. Le plus libéral des hommes espère quelque chose en retour de son cadeau, quelque chose d'idéal, s'entend, mais de précieux tout de même: une pensée plus affectueuse, une image de lui-même plus flatteuse, dans votre esprit... Quelle apparence que, parmi cette cohue de familiers changeants, et de fortune diverse, on parvienne à fixer l'attention et le cœur d'une femme?... Des cadeaux? Le plus riche aurait trop d'avantage: tous y renoncent d'un tacite accord. Vous avez voulu du papotage mondain; on vous le donne, sans plus. Ne comptez pas sur de l'amitié vraie, laquelle est toujours un peu jalouse. Ne comptez pas sur les cadeaux de sensibilité. Vous n'aurez que les cadeaux de mondanité, l'impôt payé à contre-cœur, le tribut qu'on mesure, auquel on se soustrait même, avec un sourire malin, dès qu'on le peut.





Faits et Anecdotes

LES FAUSSES FIGURES

CERTAINS Indiens, entre autres les Iroquois, pensent qu'un masque laid apposé sur la figure d'un homme peut lui causer des maladies ou des infirmités. Mais il est avec le ciel des accommodements, tout comme ailleurs, et pour annihiler ce pouvoir néfaste, les Iroquois païens ont organisé la franc-maçonnerie des "Fausse Figures".

Pour en faire partie, il faut faire une demande et écouter patiemment le discours du chef (les Indiens sont renommés pour leur éloquence).

On peut voir que dans un rapport fait à l'Université de New-York en 1852, Lewis H. Morgan décrit le fonctionnement de ce bizarre et curieux ordre des "Fausse-Figures."

Lorsqu'un Indien était malade d'une maladie susceptible d'être guérie par elle, il rêvait de lui-même qu'il voyait une "Fausse-Figure, et cela suffisait à le guérir, car ce songe signifiait la guérison à brève échéance.

Pour réaliser le rêve, les Indiens préparaient un grand festin et les "Fausse-Figures" arrivaient en file indienne, guidées par une femme. Chaque membre des "Fausse-Figures" se dirigeaient tout d'abord vers le foyer, dont elles remuaient les cendres chaudes pour les répandre sur le visage et les cheveux du malade jusqu'à ce qu'on ne vît plus que des cendres; après quoi le patient subissait une sorte de court massage et devait faire le tour de sa chambre. La foi aidant, il s'estimait guéri, bien qu'on ait vu de véritables cas de guérison causés par ces bizarres mœuvres.

Après cette cure, les "Fausse-Figures", toujours masquées (car leurs statuts leur interdisaient de paraître à visage découvert devant le profane), prenaient ce qui leur plaisait dans le festin et s'en allaient manger loin du village.

Terminons par l'histoire de la "fausse-figure", dont la légende indique en même temps que les Indiens croient à l'inhabitabilité préhistorique de la terre.

"Un jour, le Créateur se réveilla et ne vit rien, sinon une "fausse-figure" solitaire, à qui il annonça qu'il allait prochainement mettre d'autres êtres sur le monde et qu'elle aurait à disparaître aussitôt. La "fausse-figure" répondit tranquillement qu'elle était propriétaire du sol et qu'elle ne s'en irait pas.—Je te déplacerai, du moins, rétorqua le Créateur (assez bon enfant, comme vous voyez), et je te donnerai un territoire que je vais immédiatement délimiter, mais retourne-toi pendant que je vais tracer cette ligne.

"La "fausse-figure" fit semblant d'obéir, mais regarda du coin de l'oeil ce que faisait le Créateur, et se mit à rire.

"Outré de tant d'audace, le Créateur donna un grand coup d'épée sur la joue de la "fausse-figure", qui eut ainsi les yeux, la bouche et tout le reste du visage de travers; elle est encore ainsi, et demeurera telle tant que cela plaira au Créateur."

Est-ce en expiation de ce crime de lèse-divinité que la "fausse-figure" est devenue l'emblème d'une Société de secouristes? Ou bien, comme beaucoup de dogmes, n'avons-nous là que la conception successive des siècles d'un symbole dont les Indiens d'aujourd'hui seraient incapables de lire

Faits et Anecdotes

la "revoilation?" En tout cas, cette légende, bien indienne, explique suffisamment la déformation caricaturale de ce masque qui, au premier abord, semblerait dû au crayon fantasque d'un Callot iroquois, et révèle en même temps certaines connaissances artistiques de ces "sauvages" américains.

LE TRUC DES HERITAGES

VOULEZ-VOUS apprendre l'art de gagner une centaine de piastres par un moyen parfaitement canaille? Si oui, écoutez un peu mon narré.

Choisissons un nom de famille très répandu parmi nous et lançons-le dans la presse, sous cette forme-ci, par exemple: "Des personnes qui faisaient des recherches dans des anciens papiers, ont trouvé un document qui montre que la famille Lemieux possédait un riche héritage, qui a été abandonné, on ne sait comment, mais qui lui appartient cependant."

Aussitôt ces lignes perfides mises devant le public, les membres de la famille Lemieux vont aux renseignements. L'individu qui a monté le coup, leur fait voir un acte par lequel telle seigneurie a été accordée à J. B. Lemieux, en l'an que vous voudrez, et il ajoute qu'il n'a pas fait de démarches pour éclaircir l'affaire, faute d'argent. Alors, la souscription s'organise, chacun y contribuant au "pro rata" de ses moyens—et la duperie va son train. De temps en temps, le fin matois produit un extrait d'acte de mariage ou de sépulture concernant les Lemieux, ou une pièce montrant que celui-ci ou celui-là de la même famille était marguillier ou marchand—et la souscription continue... jusqu'à ce que, fatigués de ne voir rien venir, les plus tièdes se retirent les premiers, et les plus ardents les derniers.

Cinquante fois j'ai été interrogé au sujet de ces prétendus héritages, et j'ai toujours répondu: "Mettez-moi en présence de l'homme qui s'occupe de cette affaire: je vous prouverai en dix minutes qu'il est un imbécille ou un escroc." Jamais l'homme en question ne s'est présenté.

Cette industrie étant assez répandue par-

mi nous, on ferait une bonne oeuvre en la dénonçant aux lecteurs.

Benjamin Sulte.

QUELQUES FAITS DE NOTRE HISTOIRE

LES 28 hommes que Champlain avait en 1608, il ne restait plus que 6 ou 7 en 1609, et en définitive deux seulement, Champlain et Marsolet, demeurèrent dans le pays. Jusqu'à 1635 la population ne s'éleva guère au chiffre de plus de 200 âmes. La plupart des premiers colons étaient artisans ou laboureurs. Mais ils n'étaient pas aussi bien choisis que ceux qui s'établirent ici après 1629. Avant la prise de Québec par les Kertk, 1629, l'administration des affaires de la colonie étant aux mains d'une compagnie présidée par un huguenot, plusieurs des colons étaient peu recommandables. Néanmoins, Champlain rendit le travail obligatoire et renvoya en France ces frelons qui ne voulaient pas défricher leurs terres.

Dans les premières années de la colonie, les femmes étaient en petit nombre, Madame Louis Hébert et ses Demoiselles, Madame A. Martin, et Madame de Champlain, cette dernière arrivée en 1620, étaient à peu près les seules femmes qu'il y eût alors dans la Nouvelle-France.

On veilla avec le plus grand soin, à ne laisser passer en Canada que des femmes honnêtes et pieuses.

Tant de précautions et de sollicitudes firent bientôt de la Nouvelle-France une colonie modèle. Aussi n'est-il pas surprenant que le peuple canadien ait été et soit encore un peuple moral, honnête et religieux.

Nous avons eu trois ans de domination anglaise dans les commencements de la colonie de la Nouvelle-France, de 1629 à 1632, lorsque Louis Kertk s'en fut emparé. Le lendemain de la capitulation de Québec, 20 juillet, Louis Kertk prit possession de la ville et traita Champlain avec beaucoup d'égards. Il engagea les cinq familles qui s'étaient établies dans la Nouvelle-France à rester dans le pays, en leur offrant sa protection et une liberté pleine et entière.



Aije-Rêvé

(Compliments pour le Jour de l'An)

Mon papa chéri, pendant la nuit sombre,
J'ai cru voir briller comme une lueur,
Sur mon petit lit se pencher une ombre;
Pour crier, la voix manque à ma frayeur.
Mais je sens au front la douce caresse
Qui, chaque matin, berce ma paresse,
Et, légèrement, on me soulevait;
Je montais au ciel... Bien sûr, j'ai rêvé!

Une voix disait, près de mon oreille:
" Dors, ô mon amour, cher enfantelet;
Après cette année une autre pareille,
Puis d'autres encor; dors, tendre agnelet,
Pour tisser tes jours, ô ma Toute-joie,
Que l'or le plus pur se croise à la soie..."
Ce songe... comment s'est-il achevé?...
Maman, dis-le-moi... Bien sûr, j'ai rêvé!

Papa, tu souris?... et Mémère pleure?...
C'est vous qui veniez, si légers, sans bruit,
Poser sur mon front, que la lèvre effleure,
Un tiède baiser quand sonnait minuit,
C'était mon papa, maman elle-même!...
Que vous êtes bons, et que je vous aime!
C'est vous qui veniez à mon blanc chevet,
Oh! papa, maman... Je n'ai pas rêvé!

A.-J. Verrier.



Les attraits féminins

Les Attraites Féminins

DANS tous les temps, dans tous les pays, on a chanté les attraits féminins.

Nul sujet n'inspire mieux les lyres qui vibrent, éperdues, impuissantes à glorifier, comme il le faudrait, ce que la Nature a créé de plus parfait et de plus désirable.

Lèvres purpurines, incarnadines, corallines, fraises vivantes, fleurs vermeilles, roses palpitantes, en avez-vous fait éclore de ces rimes enflammées!

Toujours, quand vous vous entr'ouvrez dans un sourire adorable, les poètes se sont extasiés devant les trente-deux perles enchâssées dans des grenades rutilantes.

Je sais bien que les comparaisons qu'imaginent les doux rimeurs, sont fortement empreintes d'irréel et que, si on les prenait au pied de la lettre, on arriverait à composer, avec les perfections qu'ils décrivent, des femmes "horriblement" belles.

L'expérience en a été tentée une fois, — nous conte Alphonse Karr.

Dans une réunion d'amis, on pria l'un d'eux de peindre un portrait de femme, séance tenante, tel que le donnait le passage d'un roman qu'on était en train de "bêcher" sans miséricorde.

L'auteur disait que son héroïne avait: "un front d'ivoire, des yeux de saphir, des sourcils et des cheveux d'ébène, des joues de rose, une bouche de corail, des dents de perle et un cou de cygne."

L'artiste ayant rendu fidèlement ce portrait, il se trouva être ridiculement comique. Il y avait surtout le cou de cygne qui faisait ressembler la pauvre femme à une girafe mélancolique.

Mais ceci était plaisanterie d'artistes, après joyeux repas.

La poésie est l'exagération de la Nature, et c'est sa raison d'être.

Si l'on vous dit, madame, que vos yeux sont des étoiles, il faut entendre qu'ils brillent d'un éclat superbe, pour le bonheur de ceux qui implorent un de leurs rayons,—et non pas qu'ils gravitent dans l'espace.

Les yeux, miroir de l'âme (pas toujours), reflètent les sentiments les plus divers.

Les observateurs ont décidé que les yeux noirs indiquent les passions fortes et la volonté; les yeux bruns, les mêmes qualités atténuées; les yeux bleus, la douceur et aussi l'inconstance; les yeux gris, la patience, la malice et le désir d'apprendre.

Les observateurs se trompent souvent. Les poètes sont plus dans le vrai, en célébrant toutes les couleurs des beaux yeux et en leur octroyant la même qualité: celle d'incendier les coeurs.

Ils disent, avec Victor Hugo:

Les purs regards sont mes flèches mortelles!
[les!
Les plus doux yeux sont mes pires carquois!

* * *

La chevelure est un des attraits les plus captivants de la femme.

Qu'elle soit brune ou blonde, couleur d'ébène ou couleur d'or, elle couronne, elle aurore splendidement une belle figure et rend agréable un visage moins favorisé par la nature.

Le pied féminin est un des orgueils nationaux de la France, dit-on.

C'est à la Française que le goût univer-

Les Attraits Féminins

sej a adjudgé la palme de la petitesse.

Nous laissons de côté la Chinoise avec son moignon torturé. Tout l'art des hommes n'est pas encore parvenu à faire de la beauté véritable à l'aide d'artifices.

De la princesse à l'ouvrière, la Française est exquisement douée sous ce rapport. Elle semble toujours trotter à l'aise dans les chaussures lilliputiennes.

La Parisienne a, de plus, un talent extraordinaire pour sortir indemne des passages les plus boueux qu'elle traverse.

Là où d'autres s'enliseraient jusqu'à la cheville, elle trouve le moyen de passer sans que la pointe mignonne et le coquet talon de sa bottine aient subi la moindre macule.

—Bah!—disait une femme pas bien jolie en consultant son miroir qui lui renvoyait une image trop fidèle—avec un joli pied et de beaux bras on est toujours admirée.

C'était aussi l'opinion de Mme de Staël, qui était aussi laide que spirituelle, mais qui avait des bras superbes qu'elle laissait nus le plus souvent qu'il lui était loisible de le faire.

Une de ses amies lui en faisait malicieusement la remarque.

—Dame!—lui répondit-elle — il faut bien montrer son visage partout où on l'a joli.

* * *

Et le nez!

Le nez rosé, aux ailes frémissantes; le nez gracieux, provoquant, narquois, en a-t-il inspiré de ces sonnets malins, de ces ballades enthousiastes!

Qu'il soit aquilin, droit, retroussé, il a ses admirateurs passionnés.

Les gens graves préfèrent l'aquilin; les artistes, le droit; les poètes penchent pour le retroussé.

Ce dernier semble aspirer l'azur, à narines éperdues! C'est ce qui le rend adorable pour les fouilleurs d'azur.

Il a pour lui d'avoir été le nez de Roxelane. Il a accroché la fortune d'Antoine au char de Cléopâtre.

Mais les nez droits sont plus esthétiquement beaux, et les aquilins ont une majesté indéniable.

Il ne faut cependant pas exagérer les proportions; le dicton: "Jamais grand nez n'a gâté beau visage", est faux. Il a dû être inventé par quelque Cyrano, plaidant la cause de son organe démesuré.

Il ne faut pas non plus que, tombant dans l'excès contraire, il soit camus ou camard.

Une dame qui avait un nez court et aplati, et qui avait pris le parti d'en plaisanter la première, disait un jour à un savant qui, en plein salon, affirmait que toutes les femmes étaient des anges tombés du ciel:

—Moi aussi?—dit en riant la dame au nez camus.

—Certainement! — répondit le galant homme—vous êtes aussi un ange tombé du ciel... seulement, vous êtes tombée sur le nez!

Renan a dit: "La beauté vaut la vertu."

C'est une erreur, mais vous ne devez pas vous en offusquer, ô ma charmante lectrice, car je suis persuadé que vous possédez les deux.





Les attraits féminins

PETITS CROQUIS

Une Année pousse l'Autre

QUAND on est petit. Des éblouissements; de l'anxiété à chaque coup de sonnette; l'ennui des phrases apprises par coeur qu'il faut dire ce jour-là à tant de personnes, des baisers importuns qui vous arrachent aux beaux jouets, des visites familiales où l'on doit avoir l'air bien sage, ne pas faire de bruit, surtout chez des vieilles gens, mais aussi le délice des souhaits réalisés, les premières conversations avec les poupées, les surprises de toute une longue journée que l'on voudrait interminable!

Avec quelle impatience nous l'attendions, la date heureuse! Comme elle était l'idée fixe de nos frères cerveaux d'oiselets! Comme l'on obtenait tout de nous avec ce mot magique: "Étrennes!"

O les tambours que rebattaient nos mains énervées, les marionnettes bouffonnes baptisées aussitôt sans respect de noms pompeux, les boîtes de soldats de plomb, les livres feuilletés image par image, les rires fous, les cris aigus qui remplissaient la maison d'un tumulte de fête et cette prière ingénue que la grand'mère nous obligeait à réciter en même temps qu'elle sur ses genoux qui tremblaient:

—Mon Dieu, je vous remercie de m'avoir fait naître parmi les heureux de la vie, de m'avoir laissé les miens, de m'avoir envoyé tant de joujoux; je vous promets d'être toujours compatissant et charitable pour ceux qui sont pauvres; je vous demande d'accorder du bonheur aux orphelins que nul, aujourd'hui, n'embrassera, aux petiots qui mendient dans les rues, qui n'ont ni feu, ni pain, ni tendresses, ni plaisirs, ni cadeaux.

Et toujours une année pousse l'autre!

* * *

Quand on a des rides et les cheveux blancs.

Encore un calendrier à jeter au panier, une année qui vous rapproche du terme fatal, de l'heure où l'on s'éteindra comme une lampe qui n'a plus d'huile, où l'on dira adieu, d'une voix dolente, à ceux qui vous aiment!

Parce qu'on a le coeur tout mélancolisé, que l'on sent, ce jour-là, comme s'alourdir le poids des rêves morts, des souffrances accrues, des regrets sur ses épaules affaiblies, sur sa tête blanchie et ridée, les plus légères preuves de tendresse, les plus minimes attentions, le compliment incertain d'un enfant, l'ouvrage où s'appliquèrent les doigts d'une pensionnaire, le cadeau où l'on retrouve encore des parcelles ressuscitées de sa jeunesse, les étrennes qui vous parlent de l'autrefois, qui attestent, une fois de plus, que ceux qui vous aiment ont songé à vous faire vraiment plaisir, se souviennent de vos préférences, de vos goûts, de vos marottes, sont comme un baume qui apaise et reconforte.

Et l'on a des larmes d'émotion douce plein les yeux, l'on se mire dans toutes les ressemblances qui sont comme la survie, l'on s'engourdit dans la pénétrante et chaude quiétude de ces souhaits, de ces câlineries, l'on oublie toutes les angoisses, toute l'amertume de vieillir, d'approcher, jour par jour, de l'inévitable ténèbre, du grand départ, de l'inconnu.

Et toujours une année pousse l'autre!

* * *

Quand on est marié et heureux.

Elle l'aime tant. Elle lui a donné si complètement son âme blanche qu'un bouquet de violettes, quelques branches de lilas, l'eussent ravie autant que toutes ces belles choses dont la chambre est encombrée. On dirait qu'il a perdu la tête, qu'il s'est souvenu de ses moindres et brusques caprices d'enfant gâté qui ne peut rien voir de nouveau, de rare, de joli sans le con-

phrases, les mêmes questions, roucoule d'un accent extasié, qui dément ses paroles:

—Non, vraiment, grand chéri, ce n'est pas raisonnable!

Il la contemple. Il se chauffe le cœur à ces vingt ans qui flambent comme un feu de joie; il ne sait que lui répondre, oublie tout ce qui l'a meurtri, tout ce qui l'a



Et toujours une année pousse l'autre...

voiter, qu'il a voulu, pour cette première fois où ils commencent ensemble l'année, l'enchanter, lui voir aux lèvres un sourire de fillette, le radieux sourire du temps des robes courtes et des poupées.

Elle est comme un peu grise, les joues roses, les prunelles brillantes, la voix troublée, éclate de rire, répète les mêmes

leurré dans le passé, songe malgré soi, en frémissant, à ceux qui n'atteindront jamais le port, qui traînent jusqu'au déclin quelque lourd boulet, qui vieillissent tristement, lamentablement, aux côtés d'une gouvernante ou dans une pension.

Et, comme elle a surpris cette passée d'angoisse, au fond de ses yeux, s'en épeure,

Une Année pousse l'autre

s'exclame :

—O les vilains yeux méchants! Voulez-vous bien vite sourire à votre petite femme?

Il se remet à l'unisson de sa gaieté, s'amuse à lui essayer les bijoux, l'aide à emplir les vases frêles et transparents d'orchidées, la pose enfin sur un tabouret parmi les éventails déployés, les fleurs épanouies, les bibelots épars et s'agenouille alors ainsi qu'aux pieds d'une petite déesse tutélaire, l'enveloppe de baisers, murmure :

—Je t'aime et n'aimerai jamais que toi!

Et toujours une année pousse l'autre!

* * *

Quand on est superstitieux.

Depuis plusieurs semaines, l'on pensait à ce minuit où commencera l'année nouvelle, à cette minute d'où dépendent la chance ou la déveine de trois cent soixan-

te-cinq jours. Et parce que des lèvres affables de femme vous ont souhaité cette bienvenue, embrassé sur les deux joues, en bonnes camarades; parce que l'on eut pour dessert, au souper, la classique grappe de raisin noir; que l'on a porté sur soi, tout ce 1er janvier, quelque chose de bleu, l'on reprend avec confiance la bataille accoutumée, l'on se figure que l'on aura plus de joies que de peines, que la fortune sera souriante.

Et l'on s'effraie à la pensée de recevoir un certain chiffre d'étrennes, d'être oublié par certains amis, de ne rien découvrir de ce qui porte la chance dans les fleurs et les babioles; l'on se réjouit, au contraire, s'il se trouve, dans les envois, des pierres qui protègent, qui préservent du mauvais oeil, qui attirent l'amour, ou ces fétiches de mystère qui viennent on ne sait de quel pays lointain et où sont gravés d'étranges et énigmatiques signes...

Et toujours une année pousse l'autre!

JANVIER

La tempête a cessé. L'éther vif et limpide
A jeté sur le fleuve un tapis d'argent clair,
Où l'ardent patineur, au jarret intrépide,
Glisse, un reflet à son soulier de fer.

La promeneuse, loin de son boudoir tépide,
Bravant, sous les peaux d'ours, les morsures de l'air,
Au son des grelots d'or de son cheval rapide,
A nos yeux éblouis passe comme un éclair.

Et puis, pendant des nuits froidement idéales,
Quand, au ciel, des milliers d'aurores boréales
Battent de l'aile ainsi que d'étranges oiseaux,

Dans les salons ambrés, nouveaux temples d'idoles,
Aux accords de l'orchestre, ou des girandoles,
Le quadrille joyeux déroule ses réseaux!

Louis Fréchette.

MES JOURS DE L'AN



Aube et couchant

Aube et Couchant

Autrefois.—Je cherche dans mes souvenirs lointains, bien lointains, dans cette première période de la jeunesse où le commencement de l'année, époque de cadeaux et surtout de vacances, apparaît avec des radiations d'apothéose. Pendant tout le brumeux mois de décembre, que de beaux projets caressés derrière les murs du collège. Rentré la veille au soir dans la maison paternelle, je dépouillais l'uniforme scolaire, je revêtais le petit habit de civil, de l'homme libre, indépendant.

Et, le matin, avec quel attendrissement profond, sincère, je pénétrais dans la chambre de pauvre maman, éclairée par un bon feu qui flambait dans la cheminée avec de joyeux pétilllements! On respirait encore un vague parfum de vanille, et sur les tables, amoncelées, de grandes caisses, faisant prévoir des surprises, tout ce qui peut faire plaisir à un petit jeune homme de mon âge et de mon importance.

Je m'avançais à pas discrets, contemplant la chère femme, encore si jolie avec ses cheveux blond cendré, où brillaient quelques fils d'argent vers les tempes. Elle ouvrait les yeux, et, immédiatement, je voyais ce bon regard confiant, tendre, protecteur, qu'ont seules les mères pour contempler leur petit... même lorsqu'il commence à avoir une moustache naissante. Elle m'ouvrait ses bras, et moi, je m'élançais en criant:

—Bonne année, maman, bonne année!

Et je sentais dans mon cœur d'adolescent comme un apaisement profond, comprenant que, blotti dans le nid tiède que me faisait cette poitrine, je n'avais rien à craindre, ni des hommes, ni de la destinée. J'avais la sensation exquise d'être

défendu, aimé, et c'était très doux et très bon...

* * *

Aujourd'hui.— Les grands-parents sont partis; les tempes grisonnent; c'est nous qui sommes, à notre tour, devenus les ancêtres. Nous ne recevons plus d'étrennes; nous en donnons. De protégés, nous sommes devenus protecteurs. Ce matin, à peine avait-on entr'ouvert les rideaux, j'ai vu approcher de mon lit mon petit garçon, le cœur gros de joie et d'impétueuse reconnaissance.

Très rouge, un peu ému, il s'est campé tout droit, et, d'une voix qui tremblait un peu, il a commencé une fable du bon La Fontaine:

Un agneau se désaltérait

Dans le courant d'une onde pure...

...d'une onde pure.

Il n'a jamais pu aller plus loin. Il cherchait, très interloqué, très malheureux, et déjà je voyais les larmes qui montaient, prêtes à jaillir des grands yeux bleus effarés, devant ce désastre de la mémoire.

—Tu veux me souhaiter la bonne année, mon petit Pierre? lui ai-je dit. Eh bien! souhaite-la-moi tout simplement, sans phrases, à ton idée.

Il m'a sauté au cou en me serrant de toute la force de ses bras potelés, et j'ai savouré la fraîcheur de ce baiser ingénu, donné par des lèvres qui sentaient la fraise, tandis qu'une voix très douce me murmurait à l'oreille:

—Laisse-moi d'abord t'embrasser, papa, et puis, attends un peu... je suis sûr que ça va revenir...

Et de fait la fable est revenue, et je l'ai trouvée toute belle, toute nouvelle.

PUDDING ET GALETTE

Par le Bonhomme Chrysale

ALLEZ-VOUS tirer les Rois? Il me paraît que cette fête traditionnelle et séculaire est chômée, aujourd'hui, avec moins d'entrain, et surtout moins de naïveté, qu'elle ne l'était dans ma jeunesse.

En ce temps-là,—et, mon Dieu, je ne suis pas encore aussi âgé que Mathusalem,—la date du 6 janvier donnait lieu à des réjouissances bien agréables; elle évoque, au fond de ma mémoire, un repas de famille, des frimousses rangées autour de la vaste table et pétillantes de joie, la tête blanche d'une grand'mère adorée, des mets succulents, une énorme dinde bourrée de marrons, une crème au caramel, des pots de confiture, et surtout une galette, la galette chaude, croustillante, feuilletée, qui renfermait dans ses flancs la fève royale.

Car on y mettait alors une fève, une vraie fève, et non la petite poupée en porcelaine par laquelle on s'avisa, plus tard, je ne sais trop pourquoi, de la remplacer...

Quand un des convives l'avait trouvée sous sa dent, quelle explosion d'allégresse! Il levait son verre...

—Le roi boit! Le roi boit!

Il se choisissait une reine et courait l'embrasser...

—La reine boit! La reine boit!

Le champagne pétillait, les langues se déliaient. On oubliait les efforts de la veille, les soucis du lendemain. On se sentait heureux... Et je ne prétends pas dire que la jeunesse soit devenue maussade ou mélancolique. Les éclats de rire qui s'égrènent, en ce moment, près de moi, témoignent du contraire.

Mais il me semble qu'elle ne s'amuse pas de la même façon, qu'elle se crée des plaisirs nouveaux, qu'elle tend à délaisser

les vieux usages. Et, cela, je le regrette. Ils ont une grâce qui me touche infiniment; je goûte avec une extraordinaire vivacité le charme de ces choses anciennes et vénérables qui nous rattachent au passé; je voudrais qu'elles fussent dévotement conservées.

Tenez, hier, je relisais dans le "Mercurie Galant" de 1684, la relation, par Legendre d'Aussy, de la soirée du 6 janvier à Versailles. La salle principale du palais avait cinq tables: une pour les princes et les seigneurs et quatre pour les dames.

La première de celles-ci était tenue par le roi, la seconde par le dauphin. On tira la fève à toutes les cinq. Le grand écuyer fut roi à la table des hommes; aux quatre tables des femmes, la reine fut une femme. Alors, le roi et la reine se choisirent des ministres chacun dans leur petit royaume et nommèrent des ambassadrices ou ambassadeurs pour aller féliciter les puissances voisines et leur proposer des alliances et des traités.

Louis XIV accompagna l'ambassadrice députée par la reine. Il porta la parole pour elle, et, après un compliment gracieux au grand écuyer, il lui demanda sa protection, que celui-ci promit, en ajoutant que, s'il n'avait point une fortune faite, il méritait qu'on la lui fît. La députation se rendit, ensuite, aux autres tables, et, successivement, les députés de celles-ci vinrent de même à Sa Majesté. Quelques-uns même d'entre eux, hommes et femmes, mirent dans leurs discours et dans leurs propositions d'alliance tant de finesse et d'esprit, des allusions si heureuses, des plaisanteries si adroites, que ce fut pour l'assemblée un véritable divertissement.

Je vous résume la suite du récit. Le mar-

pudding et Galette

quis de Dangeau fut chargé du soin de porter le toast aux reines du gâteau, qui étaient Mlle de Rambures, pour la première table; Mlle de Gontaut, pour la deuxième table.

Louis XIV prit, paraît-il, un tel plaisir à cette fête, qu'il voulut la recommencer huit jours après. Cette fois, la fève du gâteau de sa table lui échut. Une princesse, qui lui tenait par les liens du sang, lui fit alors demander sa protection en toute éventualité et cela pour le reste de ses jours.

—Je la lui promets, répondit le roi, pourvu que les événements fâcheux qu'elle veut prévenir ne soient pas attirés par elle.

Le dîner prit fin, à la table des hommes, par l'introduction d'un personnage du Carnaval qu'on promena par les salles en le saluant de refrains comiques.

Si cette aimable habitude était tenue en honneur à la Cour, elle ne l'était pas moins chez les plus humbles sujets du royaume. Nous ne pouvons rechercher ici les modes divers qu'on avait de fêter les Rois dans les provinces. Une des plus antiques coutumes, et la plus généralement répandue, est celle indiquée par Pasquier dans ses recherches sur l'histoire de notre pays:

“Le gâteau coupé est autant de parts qu'il y a de convives, on met un petit enfant sous la table, lequel le maître interroge sous le nom de Phébé (Phébé ou Apollon), comme si ce fût un enfant qui, en l'innocence de son âge, représentât l'oracle d'Apollon. A cet interrogatoire, l'en-

fant répond d'un mot latin: “Domine” (seigneur, maître). Sur cela, le maître l'adjure de dire à qui il distribuera la portion du gâteau qu'il tient en sa main l'enfant le nomme ainsi qu'il lui tombe en la pensée, sans acception de la dignité des personnes, jusqu'à ce que la part soit donnée où est la fève. Celui qui l'a est réputé roi de la compagnie, encore qu'il soit moindre en autorité. Et, ce fait, chacun se déborde à boire, manger et danser.”

Cette dernière mise en scène est un peu bien compliquée; du moins, aurait-on pu en garder quelque vestige. Presque rien n'en est demeuré. Si, d'aventure, la galette ornée de sa fève nous est servie, on la grignote sans pitié, du bout des lèvres, d'un air à demi dédaigneux... On ne croit plus aux vertus spirituelles de l'Épiphanie; on n'en aperçoit plus le côté symbolique et touchant. Je souhaiterais que l'on continuât d'en aimer la poésie.

Méditez l'exemple des Anglais, la fidélité, la tendresse, qui les lient à la célébration, dans les formes usitées, des solennités intimes de Christmas. Les habitants du Royaume-Uni se feraient hacher en morceaux plutôt que de renoncer à manger, le jour de Noël, une tranche de pudding national. Le pudding leur est aussi cher que la fameuse abbaye, panthéon de leurs grands hommes. Ce sont des conservateurs. Nous sommes des iconoclastes. Nous ne respectons pas plus nos vieilles mœurs que nos vieilles rues. C'est dommage. Réagissez contre cette barbare indifférence.

Tirez, mes amis, tirez les Rois!





La principale rue de Dublin

DUBLIN est la capitale de l'Irlande. Bien qu'il n'y ait plus là de parlement, ce titre lui est conservé, parce que le vice-roi représentant l'Angleterre y réside et, non moins, à cause de l'importance, de l'extension et des beautés de cette ville.

On ne peut évoquer le nom ou l'image de Dublin sans tout de suite penser à Sackville street, une des plus belles artères commerciales imaginables. De fait on ne lui connaît que peu de supérieures pour la magnificence et pour la vie intense. Elle se divise en partie haute et partie basse. Le point de ce partage, que l'on voit ci-haut, est marqué par une colonne style Dorique, haute de 134 pieds et couronnée par la statue de Nelson, le héros de Trafalgar. Ce monument coûta \$33,000, payés par souscription populaire. A chaque anniversaire de la grande victoire na-

vale, le drapeau anglais est arboré au sommet de la colonne.

L'hôtel des postes de Dublin, situé rue Sackville, présente une des plus belles façades imaginables ornée sur toute sa longueur de statues.

Sur la même rue, il y a un bon nombre de monuments, statues et bustes élevés en l'honneur des patriotes irlandais les plus distingués.

On y trouve également des hôtels-palais et de somptueux magasins.

La rue Sackville, c'est la grande promenade de Dublin, c'est son boulevard favori.

On assure que nulle part au monde on ne saurait rencontrer plus que là des jolies femmes en grand nombre et d'une beauté supérieure. On dit aussi que le vrai "Irish gentleman" de Dublin est la crème de sa race.



Edimbourg, capitale de l'Ecosse

EN parlant d'Edimbourg, on dit toujours: capitale de l'Ecosse, bien qu'il n'y ait là ni siège de gouvernement, ni parlement; pas même un vice-roi comme à Dublin. Mais ce titre lui a toujours été conservé. La tradition a été maintenue par l'usage.

C'est l'opinion des voyageurs les plus connaisseurs qu'en Europe, sauf Athènes (en Grèce), il n'y a pas de capitale comparable à Edimbourg pour le site.

La région où cette ville s'élève est merveilleuse et les Ecossais ont rendu la cité digne du site.

D'un côté il y a Carlton Hill dominant de son altitude de 300 pieds. De l'autre, à environ un mille, s'élève le vieux Château historique.

Presque à mi-distance de ces deux "éminences" se déroule la magnifique avenue Prince street que montre si bien la gravure ci-dessus. Elle est bordée d'édifices

superbes, de parcs nombreux et de monuments de haut style.

L'un des plus beaux de ces monuments est certainement celui élevé à la mémoire du grand écrivain Walter Scott, qui naquit à Edimbourg le 15 août 1771. Les statues qui ornent ce monument représentent des héros ou des héroïnes de ses romans historiques. La statue de Scott domine le tout. Ce "memorial" passe pour l'un des plus riches que l'homme ait jamais élevé à la mémoire d'un autre homme.

Un escalier de 280 marches conduit au sommet du monument.

Les particularités qui se rattachent de toutes façons à ce superbe "in memoriam" prouvent bien tout l'attachement à la mémoire du grand écrivain. Ainsi, sur la liste de souscription on lisait: "Par la reine, 100 louis", et plus bas: "Par la pauvre population de Cow Gate, 3 louis et 7 schellings."—(A continuer.)

UNE NUIT A NAZARETH

AUJOURD'HUI, à midi, étant seul en avant de notre petit caravane, j'ai aperçu, tout à coup, dans un détour du chemin et au-dessous de moi, ce village de la Judée, cette humble bourgade, qui tient une place si grande dans la poésie et dans l'histoire de l'humanité, dont le nom éveille des sensations si étranges et si douces. De blanches et coquettes maisons, séparées par des jardins au feuillage sombre et éparpillées sur le flanc d'une colline, des chemins creux bordés d'aloès et de cactus, des champs de figuiers, des bouquets de lentisques, voilà sous quel aspect se présente Nazareth.

J'attends mes compagnons de route, et, une fois réunis, nous mettons pied à terre et descendons, par un chemin très raide, vers le couvent, dont la masse énorme semble écraser les maisons. Des enfants aux yeux vifs et à la figure rieuse accourent et, tous à la fois, nous offrent des fleurs sauvages; des vieillards aux longues barbes blanches, véritables patriarches, s'arrêtent et nous souhaitent la bienvenue de cette voix douce qu'ont les vieillards et les enfants; des femmes, aux traits réguliers, aux regards mélancoliques, nous sourient comme à des amis. Nous arrivons sur une petite place, dont la fontaine, ombragée d'un figuier, laisse couler, dans un bassin de granit, une eau fraîche et limpide; plusieurs jeunes Nazaréennes sont là, riant, babillant, les unes emplissant leurs cruches, d'autres emportant sur leur tête des amphores pleines, qu'elles soutiennent de leurs bras gracieusement recourbés.

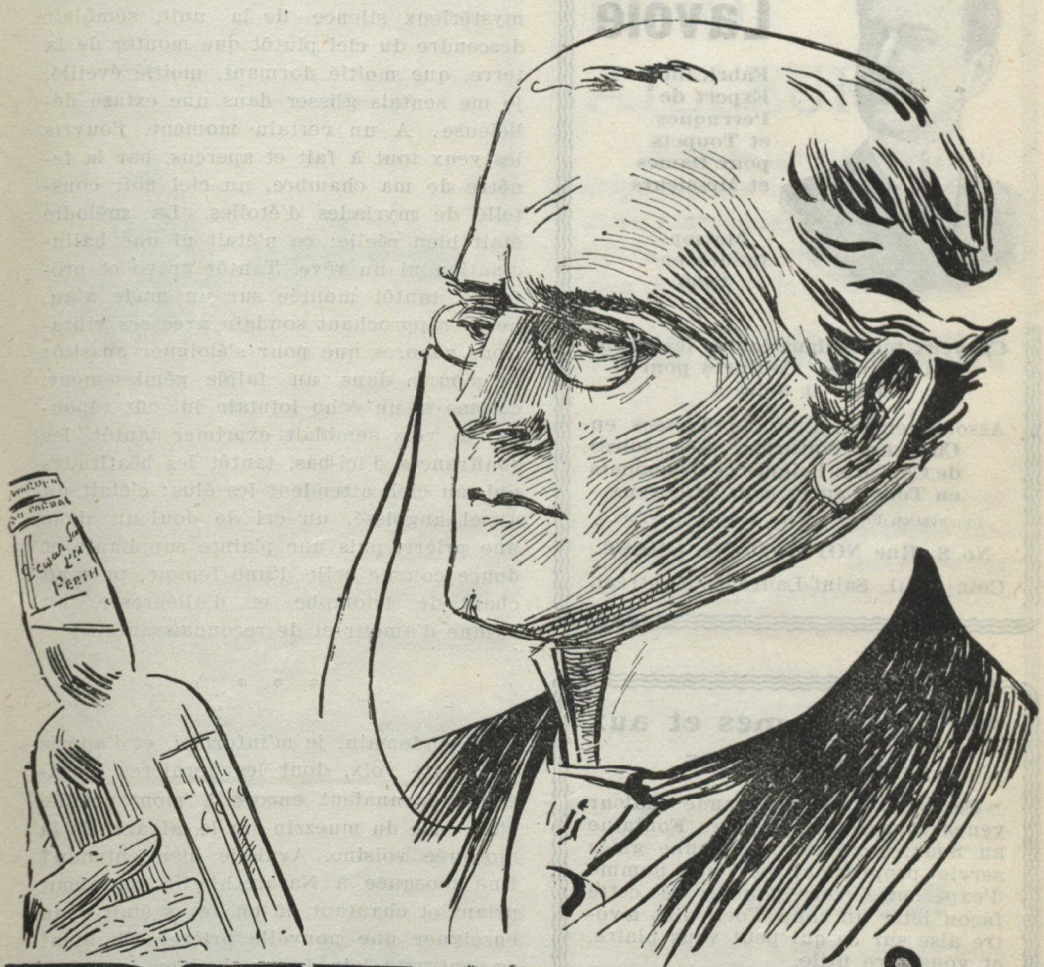
— C'est la fontaine de la Sainte Vierge, nous dit Mansour, notre drogman; c'est là que Marie venait, tous les matins, puiser de l'eau et emplir sa cruche.

Et, violemment émus, nous nous arrê-

tons; les yeux humides, le coeur palpitant, nous contemplons, silencieux, ce tableau adorable que l'on dirait détaché d'une gravure de la Bible. Ce sont bien les mêmes Nazaréennes, c'est bien le même costume, le même babillage, le même cadre plein de fraîcheur et d'ombre. Là-bas, tout au bout du chemin, une jeune fille s'avance seule avec son amphore vide sur l'épaule gauche; son visage est gracieux; ses yeux, qu'elle tient baissés, sont d'une douceur et d'une pureté angéliques; elle approche lentement de la fontaine, emplit sa cruche, et, pensive, écoute, sans y mêler sa voix, le babil de ses compagnes. C'est Marie. Et, dans quelques années, à deux pas de là, dans cette petite maison que nous apercevons sur notre droite, Jésus poussera le rabot, et Joseph, toujours grave, surveillera attentivement le travail de son jeune apprenti. Ah! je défie bien l'homme le plus sceptique, le Parisien le plus blasé, de venir à Nazareth et de s'arrêter devant cette fontaine sans que les larmes lui montent aux yeux.

* * *

Fût-ce un effet de cette excitation d'âme dans laquelle je me trouvais alors et qui agissait à la fois sur mes sens et sur mon imagination? Je ne sais; mais je passai à Nazareth dans le couvent des Pères de la Terre-Sainte, une nuit dont le souvenir ne s'effacera jamais de ma mémoire. Nous nous étions couchés de bonne heure, et je ne sais depuis combien de temps je dormais, quand, au milieu de mon sommeil, je crus entendre, non loin du couvent, d'abord comme un gémissement plaintif, puis une modulation tremblante et à peine distincte, une sorte de roucoulement, qui s'éleva peu à peu, puis s'éteignit, puis re-



DEWAR'S WHISKY



Prof.

Lavoie

Fabricant
Expert de
Perruques
et Toupets
pour Dames
et Messieurs

Maison
fondée en
1860

Cheveux teints dans toutes les nuances désirées. Coiffures pour Bals et Soirées

Assortiment complet de Tresses en Cheveux, Naturels, Accessoires de Coiffure, Peignes et Ornaments en Tous Genres pour Cheveux.

Importation directe de Paris, Londres, New-York.

No 8, Rue NOTRE-DAME OUEST
Coin Boul. Saint-Laurent, Montréal.

Avis aux Dames et aux Jeunes Filles

Dans ces jours de grande chaleur venez vous asseoir à notre Fontaine au Soda, y goûter une bonne glace servie proprement par un homme d'expérience, vous pourrez de cette façon jeter un coup d'oeil plus à votre aise sur ce qui peut vous plaire, et vous être utile.

PARFUMS, SAVONS, POUDDRE et tous Articles de Toilette propres à la femme.

Articles photographiques de choix: Cameras, Films, Papiers à imprimer et tous autres accessoires.

Une chose en plus, par message téléphonique nous envoyons chercher à domicile les ordonnances et les y reporter une fois remplies.

Une visite est respectueusement sollicitée.

S. MOISAN, Pharmacien,

Angle St-Laurent et Sherbrooke

Tel. Bell Est 4739

commença de nouveau, paraissant se rapprocher tour à tour et s'éloigner. Il était si triste et si doux, ce chant qui, dans le mystérieux silence de la nuit, semblait descendre du ciel plutôt que monter de la terre, que moitié dormant, moitié éveillé, je me sentais glisser dans une extase délicieuse. A un certain moment, j'ouvris les yeux tout à fait et aperçus, par la fenêtre de ma chambre, un ciel noir constellé de myriades d'étoiles. La mélodie était bien réelle: ce n'était ni une hallucination ni un rêve. Tantôt grave et profonde, tantôt montée sur un mode aigu, ne se rapprochant soudain avec ses vibrations sonores que pour s'éloigner aussitôt et mourir dans un faible gémissement, comme si un écho lointain lui eût répondu, la voix semblait exprimer tantôt les souffrances d'ici-bas, tantôt les béatitudes qui, au ciel, attendent les élus; c'était un appel angoissé, un cri de douleur dans une prière, puis une plainte suppliante et douce comme celle d'une femme, puis un chant de triomphe et d'allégresse, un hymne d'amour et de reconnaissance.

* * *

Le lendemain, je m'informai, et j'appris que cette voix, dont les dernières vibrations résonnaient encore à mon oreille, était celle du muezzin sur le minaret de la mosquée voisine. Avais-je bien entendu? Une mosquée à Nazareth! Un marabout priant et chantant, là où Jésus était venu enseigner une nouvelle prière! Eh bien! ce contraste, loin de me choquer, me pénétra d'une émotion sincère et m'apparut comme la réalisation de ce qui devrait être le rêve universel: la communion de toutes les âmes dans un hymne unique d'espérance et de foi!

